SERIE EMERAUDE

PIERRE-ANDRÉ FERNIC

LA BELLE AUX SEPT FOURRURES

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LA BELLE AUX SEPT FOURRURES

PIERRE-ANDRÉ FERNIC

LA BELLE AUX SEPT FOURRURES

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1940.

LA BELLE AUX SEPT FOURRURES

CHAPITRE PREMIER

UNE FEMME FATALE

— Monsieur Ralf O'... Heureux de vous rencontrer... Je désirais justement vous entretenir d'une question qui me préoccupe fort... Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de troubler la tranquillité que vous êtes venu chercher ici : il s'agit d'un de vos meilleurs amis.

Un homme de taille moyenne était accoudé près de moi, sur le pont supérieur de *Normandie*, la tête penchée dans une attitude un peu lasse. Sur sa manche, de courts galons accrochaient dans la nuit de brefs reflets. Je reconnus le commissaire Maréchal, un parfait gentleman. Le vent du large arrachait des étincelles à ma cigarette. Mes oreilles vibraient encore des sonorités du jazz, et, dans mes yeux, persistait un peu de la féerie lumineuse des grands salons.

Je goûtais le silence à peine troublé par le bruissement continu des vagues contre la coque. Dans le ciel piqué d'étoiles, les cheminées faisaient une échancrure massive, l'air de l'Atlantique pénétrait à trente-deux nœuds dans mes poumons et, sans cette opportune présence, j'allais m'abandonner à des exaltations saugrenues.

— A vos ordres, mon cher commissaire. Ne vous excusez pas. Causer avec vous est, hélas ! un rare privilège. Et je sais plus d'une belle passagère qui envierait ma chance.

Le commissaire sourit aux étoiles.

— Trop aimable, enchaîna-t-il. Et c'est précisément le caprice d'une femme qui m'amène vers vous. J'ai une requête fort simple à vous adresser. Une passagère américaine m'a demandé de lui présenter votre athlétique ami, le romancier anglais James Astor.

— La tâche vous sera facile, si la dame est jolie. Vous savez que James, le plus jeune, le plus souriant, le plus chanceux des romanciers de l'Empire, est timide comme une petite fille, mais vaniteux comme un paon royal. Il sera vibrant de joie et gonflé de suffisance... si elle est jolie, bien entendu. Sinon...

Maréchal m'interrompit gravement :

— Elle est à mon avis, madame Ralf O' mise à part, la plus jolie femme du bord.

— Merci. En ce cas, je crois deviner. Il s'agit de la Belle aux sept fourrures.

Le commissaire me fixa, étonné :

— Sept ?

— Vous n'avez pas remarqué ? Elle est apparue, le jour du départ, enveloppée de zibeline argentée. Depuis, elle a arboré deux fourrures par jour, chaque fois différentes et rares. James les a comptées, et il pourrait vous les décrire. Nous voulons parler, n'est-ce pas, de la fille du grand manager de boxe Archie Dood ?

— Miss Diana Dood, c'est cela même.

Un instant, il fut silencieux. Je supposai qu'il voulait m'intriguer et je repris :

— En ce cas, tout est pour le mieux. Je dois rejoindre James Astor au grand salon dans un quart d'heure. Nous comptons danser beaucoup cette nuit... Il vous sera donc très facile...

A vrai dire, je ne voyais pas ce qui pouvait embarrasser le commissaire, si parfaitement rompu aux corvées mondaines. Mais il continua :

— Monsieur Ralf O', je vais trahir en quelque manière le secret professionnel en faveur d'un Anglais. Je crois faire mon devoir parce que Mr. James Astor est votre ami, et aussi parce que j'aime ses livres. J'ai même cru, à travers ses romans, deviner sa personnalité : une ingéniosité très affinée dans la conduite de l'intrigue,

alliée à une naïveté, en face du sexe féminin, tout à fait ahurissante... surtout pour un lecteur français.

Il se mit à rire doucement. Puis regardant le cadran lumineux de son bracelet-montre, il parut brusquement se crisper :

— Pardonnez-moi. Je dois inaugurer dans trois minutes l'*Auction-Sale*. Je vais être obligé de me libérer en quelques mots d'un scrupule mal défini.

Il fit une pause, puis reprit très vite en phrases sèches comme un rapport militaire :

— Voici. Miss Dood m'a exprimé son désir, le dernier soir de la traversée. Si elle l'avait manifesté le premier jour, j'aurais eu le loisir d'observer les réactions de votre ami. J'aurais pu, le cas échéant, l'avertir, en temps utile, de curieux détails concernant Miss Dood. Mais c'est demain matin qu'on débarque. Cette jeune fille est littéralement fascinante. Mr. Astor et elle se reverront sans doute à terre, et je ne serai plus là. J'estime donc que vous, l'ami de James Astor, devez savoir que le père de Miss Dood, Archibald Dood, a pour associé et intime ami Rudolf Worstero, plus connu sous le nom de Red Rudy, Rudy le Rouge. Un des plus fameux parmi les racketers fameux. Un des plus dangereux, aussi. Un ennemi public, catalogué dans la botte, qui a conservé sa bande et vit,

depuis la fin de la prohibition, de la protection qu'il daigne imposer aux dancings et boîtes nocturnes, où l'on se trémousse, où l'on joue et où l'on boxe. Vous voilà prévenu. Me voici libéré. A vous de ne plus dormir que d'un œil. Je vous prie de m'excuser. Je me dois aux œuvres de mer.

J'allais répondre : l'ascenseur avait déjà escamoté Maréchal. Je me retrouvai seul. Le ciel étoilé ressemblait au drapeau de l'Union Jack. Des souvenirs de cinéma montaient en foule : rapts, rançons, procès monstres, chaise électrique, gangsters et kidnappers. C'était un jazz haletant, rythmé par des mitrailleuses d'autos blindées et dominé par les sirènes des cars de police. A six heures du matin, nous stopperions dans l'Hudson. Je me surpris à émettre un petit sifflement joyeux, et je passai ma langue sur mes lèvres avec une volupté gourmande de chat. Après sept mois de voyage nuptial autour du monde, mon innocence commençait à me peser : je me sentais submergé de confort, de banalité, d'horaires réglés et de paysages prévus. Quelques phrases avaient suffi pour introduire dans mon existence bourgeoise la femme fatale et l'ennemi public.

CHAPITRE II

LE CARNET ROUGE

— Cheerio, chérie ?

Je tendis mon verre de whisky vers la coupe de champagne que Muriel levait gracieusement sous la lumière des lustres.

— Cheerio, chéri ! répondit-elle.

Et nos regards croisèrent leur tendresse.

Nous bûmes sans un mot jusqu'à la dernière goutte. Ma femme ne redoute pas l'extra-dry, mais il lui donne la boulimie. Et, tout de suite, elle cria famine.

— Entendu, dis-je. Allons souper. Il est deux heures. L'heure est choisie, d'autant plus que nous débarquons dans la matinée. Appelons James et sa conquête.

— La Belle aux sept fourrures, acheva Muriel en riant.

La septième fourrure, un somptueux collet d'hermine, reposait près de nous, au creux d'un

fauteuil. Je n'eus aucune peine à découvrir, des yeux, parmi les danseurs, le magnifique couple que formaient nos amis. Svelte, élancée, Diana Dood paraissait une souple et gracieuse poupée dans les bras de James. Celui-ci mesurait un mètre quatre-vingt-quinze et son poids était bien près d'atteindre cent kilogs. On s'extasiait devant sa carrure d'athlète aux admirables proportions. Pour moi, je lui trouvais plus de graisse que de muscles et je le querellais amicalement de n'avoir pas assez de goût pour les sports qui auraient fait de lui un incomparable champion. Et je n'étais pas le seul à m'étonner que cet Anglais eût pour la culture physique un mépris affiché et qu'il fût plus fier de l'ingéniosité de son imagination que de ses possibilités herculéennes. A la vérité, ce colosse que j'imaginais capable de dompter un taureau, comme les géants spécialisés des cirques antiques, était le garçon le plus indolent, le plus pacifique, le plus timoré. Il ne prenait plaisir qu'aux travaux intellectuels et n'était à l'aise que la plume à la main. Son intelligence était vive, sa culture affinée, son humour exquis. Je ne connaissais qu'un défaut à sa cuirasse : dès Oxford, il était légendaire pour une gourmandise secondée par un fantastique appétit, et je lui prédisais souvent, par un jeu qu'il ne goûtait pas toujours mais dont il n'arrivait jamais à se fâcher, qu'il

prendrait un jour prochain la ligne monstrueuse d'un éléphant poussif.

Cependant, notre ami ramenait vers nous la plus jolie créature du bord, la plus jolie après ma femme, bien entendu. Miss Diana Dood ne représentait pas à mes yeux l'idéal féminin, mais je m'inclinais devant sa beauté. A Hollywood même, elle eût fait pâlir les stars les plus vantées. Son visage, au parfait ovale, était d'une pâleur à peine ambrée qui dédaignait le fard. Soulignée par le mince trait de sourcils habilement dessinés, cette pâleur — à laquelle il m'est permis de préférer le hâle doré de Muriel — avait une attirance nostalgique. Le charme de Diana était-il dans sa démarche qui évoquait la Chasseresse, sa sœur antique, ou dans la mousse blonde de ses cheveux cendrés, ou dans ses longs yeux verts, ou dans sa gaîté sans apprêts ? Cette séduction, où certaines lueurs du regard mettaient parfois d'inquiétantes nuances, eût défié l'analyse des plus subtils, et l'aventurier que je suis ne s'essaiera pas à ce complexe effort de pénétration psychologique. Mais un souvenir de mes études montait à ma mémoire devant Miss Dood, et j'évoquais complaisamment, en face d'elle, cette Vénus qui sut troubler et réduire Adonis par sa grâce, plus belle encore que sa beauté.

Diana et James étaient devant nous. La con-

naissance était faite et ils semblaient enchantés l'un de l'autre. Les appréhensions du commissaire n'étaient-elles pas justifiées ?

— Comme vous êtes mélancoliques, tous deux ! s'écria James.

— Nous le sommes, en effet, répondis-je, cette soirée est la dernière de notre voyage de noces.

— Vous vous installez en Amérique ? demanda Diana.

— Non, mais nous y séjournerons sept mois.

— Tiens ! Pourquoi sept ? interrogea James.

— Eh bien ! parce que ma femme désire que notre fils naisse à New-York.

James fit « oh ! » et rougit comme une jeune fille. Muriel eut une affreuse moue et proclama qu'elle mourait de faim. James lui fit écho et nous allâmes souper.

Quand Muriel eut apaisé sa fringale et que l'estomac de notre ami fut confortablement meublé, n'ayant pas la moindre envie de dormir, nous allâmes poursuivre au fumoir une conversation qui était peu à peu montée au plus haut diapason de la joie. Diana taquinait James sur ses romans avec une insistance déjà très familière :

— Est-ce dans votre imagination que vous trouvez toutes les péripéties de vos intrigues ?

— Mais, naturellement...

Elle s'obstinait :

— Vous lisez beaucoup. Ne subissez-vous pas l'influence de vos lectures ?

James protesta :

— Autant me traiter de plagiaire.

— Je ne vais pas jusque-là. Mais à votre insu vos souvenirs peuvent s'enchaîner à des emprunts involontaires.

— Naturellement. Je n'écris pas des contes de fées. J'imagine l'action mais mes héros sont des êtres humains, et il faut bien que j'observe les milieux où doivent évoluer mes personnages. Je me documente comme un vieux savant. Et je viens aux Etats-Unis pour étudier le décor de mon prochain roman, qui se déroulera dans le monde des gangsters...

Je tressaillis et regardai Diana. Elle eut un petit rire.

— Les gangsters ? Croyez-vous les rencontrer sur commande par les soins d'un agence de voyage ? Vous avez la cervelle bourrée de films et de reportages à sensation. Il existe encore des gangsters. Mais il vous faudra bien six mois pour en découvrir un.

James était rempli d'assurance.

— Je ne partage pas votre scepticisme. Pour deux raisons : j'ai une chance insolente et des amis dévoués.

— Mais vous n'avez point des amis gangsters ?

— Pas encore. Mais je connais assez de monde pour être introduit très vite parmi ces intéressants gentlemen.

— Intéressants ? Et compteriez-vous par hasard sur moi pour vous aider à élargir de cette charmante manière le cercle de vos relations ?

Diana avait posé la question avec une ironie candide. J'eus la vision d'un chat frôlant des briques chaudes.

James répondit avec aplomb :

— Sur vous ? Mais pourquoi pas ?

Diana éclata de rire :

— Entendu. J'aiderai votre chance de tout mon pouvoir.

Il y eut un silence, puis la jeune fille reprit :

— Racontez-moi le sujet de votre prochain roman.

— Impossible. Désolé, mais c'est un principe : si je raconte, je n'ai plus envie d'écrire. Je ne me livre qu'à un confident. Et le voici.

James sortit de sa poche un petit carnet relié en cuir rouge.

— Passionnant, s'exclama Miss Dood. Puis-je le voir ?

James lui tendit le carnet en souriant. Elle le feuilleta et fit la moue. D'un coup d'œil, je vis que les pages étaient couvertes de signes étranges : des traits, des points, des chiffres...

— Ma sténo personnelle, proclama James en

reprenant le carnet. Je consigne ainsi, pour moi seul, mes rêves et mes observations.

— Il y a donc là les sujets de vos futurs romans ?

— Mieux encore : des combinaisons inédites capables de rendre des points à un détective et de couvrir de confusion un gangster.

— Vous vous vantez.

— Pas du tout. Je parierais à mille contre un que mes recettes feraient prime chez les kidnappers de haut vol...

— Eh bien ! James, je tiens le pari... Téléphonez-moi à New-York, au Waldorf et nous pourrons discuter des conditions...

CHAPITRE III

UN HOMME A LA MER

J'avais suivi avec une sourde inquiétude toute cette conversation. J'évoquais la voix brève de Maréchal, ses recommandations presque dramatiques, ses allusions à l'étrange association d'Archibald Dood et de Rudy le Rouge, ses conseils de méfiance devant un dangereux mystère. Et la désinvolture de Diana m'ahurissait et me troublait à la fois. Fallait-il mettre James en garde ? Le moment me paraissait mal choisi. Je le voyais envelopper Miss Dood de sa somptueuse hermine avec des soins qui étaient moins d'un homme du monde que d'un admirateur et presque d'un amoureux. Devais-je d'un mot détruire le charme ? Et comment mon intervention serait-elle comprise ? Déjà Diana s'éloignait avec Muriel, se déclarant désireuse d'aller respirer sur le pont avant de gagner sa cabine. James s'appro-

chait de moi. J'étais prêt à parler. Puis, lâchement, devant son sourire extasié, je renonçai.

— Dites-moi, dit-il, est-il vrai que le service d'immigration fait procéder à un examen sanitaire rigoureux ?

— Rien de plus vrai, vieux camarade, répondis-je en riant. A mon dernier voyage un médecin m'a retourné les paupières.

— Vous plaisantez ?

— Je dois dire que je voyageais comme immigrant. Mais avec votre faible constitution et votre teinte de moribond, vous pouvez vous attendre à tout.

James eut un rire forcé qui m'étonna.

Diana et ma femme nous appelaient d'un geste :

— Allons voir, dit Muriel, les lumières de Long Island. Il est quatre heures du matin. Nous devons mouiller dans l'Hudson vers six heures.

— Déjà, dit James, ému. Je croyais que nous n'arrivions que dans la matinée.

— Oh ! vous pouvez dormir tard. Le service des passeports et de la douane fonctionnera sans doute de huit heures à midi.

James protesta :

— Mais je ne veux pas manquer l'arrivée : la statue de la Liberté, l'apparition des gratte-ciel de Manhattam, l'accostage aux piers... .

— Moi non plus. Rendez-vous demain matin. Je vous appelle au téléphone à six heures et demie. Deux heures de sommeil. Une bonne douche... Et prenez votre camera, le temps sera clair.

Nous étions sur le pont. *Normandie* glissait en eau calme. Au ciel, les étoiles pâlissaient faiblement. Très loin, une ligne de lumière scintillait au ras de l'eau. Je tendis le bras.

— Long Island...

Muriel s'appuya sur mon épaule :

— Je suis contente, mais je crois que je ne peux plus ouvrir les yeux.

Diana disait à James :

— Il fait délicieux. Accompagnez-moi un peu à l'avant.

Et, sûre de la réponse, elle se retourna vers nous :

— Au revoir, les amoureux. Où pourrai-je vous envoyer des places pour le match ?

— Nous serons à l'Old-Easton, 50e rue, à un block du Waldorf.

— Parfait. Entendu. Bonne nuit ou plutôt bonne journée.

Elle prit résolument le bras de James et j'eus le sentiment qu'elle nous enlevait notre ami.

Ils s'éloignaient à grands pas. Je les regardais, rempli de pensées. Muriel m'entraîna vers l'ascenseur.

— Quel match, Ralf ? demanda-t-elle d'une voix endormie.

— Mais le championnat du monde de boxe, poids lourds. Archie Dood, le père de Diana, est le manager de Joe Willis, le géant noir, challenger du titre de Bob Moran. C'est un événement mondial.

— Oh ! la boxe... soupira Muriel.

Les deux silhouettes s'étaient estompées dans la nuit. L'ascenseur plongea dans les flancs du beau navire. Je m'endormis comme une masse, d'un sommeil empli d'étranges images. J'errais sur le pont. Deux ombres bondissaient sous un filet de lune, j'entrevoyais un visage barbouillé de rouge tout près de la figure convulsée de James Astor. Et c'était la lutte de deux êtres colossaux. Soudain, un nègre apparut, à l'immense envergure, et se mit à cogner sur les crânes qui rendaient des sons mats. Près du bastingage, des masses humaines roulèrent, enlacées et furieuses. Puis un corps fut projeté contre la passerelle qui cédait. Un cri déchira la nuit. Et je m'éveillai, baigné de sueur. Ma langue était pâteuse et un goût amer remplissait ma bouche. Muriel respirait dans l'ombre avec le souffle égal d'une conscience pure. Je n'osai donner la lumière. Et, après un court instant de malaise, je sombrai, jusqu'au moment où le stewart m'apporta un jus d'orange. Il était six

heures. J'eus presque peine à me tenir debout. La douche froide me revigora. Aussitôt, je demandai au téléphone l'appartement de James Astor. J'attendis un moment, prêt à de retentissantes plaisanteries. Mais mon sourire se figea lentement. Une minute s'écoula. Au bout du fil, personne ne répondait.

CHAPITRE IV

LA CABINE VIDE

Pourquoi ce silence m'alarma-t-il? James s'était couché tard. Dormait-il trop profondément pour que la sonnerie réussît à l'éveiller? Je repoussai l'idée d'envoyer chez lui mon stewart, tant je me sentais, d'instinct, étrangement inquiet. J'enfilai une robe de chambre et je gagnai en hâte l'appartement de James, situé sur le même pont. Je frappai vigoureusement : aucune réponse. Je tournai la poignée. La porte s'ouvrit.

La cabine était vide. Vide, la salle de bains. Le lit n'était pas défait. Les valises étaient bouclées et les clefs pendaient aux poignées de cuir. Le porte-habit contenait deux smockings et l'habit de soirée. James n'avait certainement pas emporté deux habits : il était donc rentré dans sa cabine après la promenade sur le pont et je rejetai l'idée absurde qui me traversait l'esprit.

C'est alors que, sur la table, j'aperçus une épaisse enveloppe portant mon nom. Je l'ouvris et fus stupéfait de découvrir le carnet rouge auquel était jointe une feuille de papier avec ces quelques mots d'une écriture rapide :

Pour vous seul, Ralf.

Je glissai dans ma poche le carnet rouge et le laconique message. Puis je quittai la cabine. L'heure était matinale. Je pus trouver le stewart du dernier quart de nuit, encore de service. Je lui demandai s'il n'avait pas vu Mr. Astor.

— Mais oui, monsieur. Il y a environ une heure. Il allait vers l'escalier du pont supérieur.

— Etait-il en tenue de soirée? Vous a-t-il paru un peu... souffrant?

Le garçon sourit :

— Mr. Astor marchait très vite... et très droit. Il avait un costume de sport et portait sur le bras un imperméable.

— Merci.

De retour dans ma cabine, je m'habillai rapidement sans réveiller Muriel qui dormait comme un enfant. Puis je gagnai la salle à manger où quelques passagers prenaient leur breakfast. Je m'informai de James Astor auprès du maître d'hôtel de notre table. Mon ami n'avait pas encore paru.

Je décidai de déjeuner sans hâte. Pouvais-je songer à me lancer à la recherche d'un passager disparu à travers les dédales de l'énorme *Normandie* ? Il eût fallu, j'imagine, des mois d'exploration. Mais l'inquiétude m'ôtait l'appétit, et je quittai la salle à manger l'estomac serré et l'âme en peine. Je parcourus, au hasard, quelques ponts, le bar, le gymnase, la piscine, les salons, le fumoir et je redescendis à l'appartement de James sans avoir découvert aucune trace de mon ami. J'eus la pensée de prévenir Maréchal. Mais le moment était mal choisi. Le commissaire avait d'autres préoccupations au moment d'un débarquement.

Je montai sur le pont. *Normandie* avait doublé la statue de la Liberté. Il était huit heures et l'immense paquebot, stoppé de biais devant le « pier de la Transat », se laissait pousser lentement par une nuée de petits remorqueurs qui s'époumonnaient le nez appuyé contre sa coque. Les gratte-ciel de Manhattan et de Midtown surgissaient d'une brume légère et, bien que le spectacle ne fût pas nouveau pour moi, je me sentais remué, le cœur triste, en songeant que James avait souhaité de jouir auprès de moi de cette arrivée à New-York. Et voilà que j'aperçus Diana Dood vêtue de tweed brun et sans fourrure, toute seule, sans admirateur, étonnante de fraîcheur et de grâce.

— Vous, Diana ? D'aussi bonne heure ? Emue de revoir New-York, n'est-ce pas ?

— Oui, toujours un peu. Mais James devait vous accompagner sur le deck, ce matin. Où l'avez-vous laissé ?

Je scrutai le beau visage avant de répondre. Son regard ne révélait qu'une désarmante candeur.

— James n'est pas avec moi. Je l'ai cherché en vain. Il ne s'est pas couché. Il a bouclé ses bagages et a disparu.

— Disparu ?

— Oui ? Enfin, je n'ai pas pu le découvrir. Peut-être a-t-il eu la fantaisie d'aller visiter les machines ou de descendre dans les soutes. Mais il n'était ni dans sa cabine, ni à la salle à manger, ni au bar, ni dans les salons.

Je parlais avec quelque humeur et je fus sur le point de demander à Diana à quelle heure elle avait quitté James. Une pudeur me retint. J'achevai ma phrase :

— Je suis peut-être ridicule, mais je ne puis m'empêcher d'être inquiet.

— Ridicule, en effet, reprit paisiblement Miss Dood. James doit, à l'heure actuelle, savourer longuement un confortable breakfast, après avoir dégourdi ses jambes quelque part dans le vaste monde qu'est *Normandie*.

— Si vous voulez. Mais j'avais rendez-vous avec lui, ce matin.

Elle souleva légèrement les épaules.

— Il a simplement oublié. Il était fort gai hier soir et même un peu fou. Il devait avoir, ce matin, dans la tête plus de fumées d'alcool que de souvenirs précis. Ne vous affolez donc pas, mon pauvre ami. Vous allez tomber sur James tout à l'heure et il sera ahuri de votre inquiétude.

Je n'eus pas le loisir de répondre. On commençait à distinguer la foule qui attendait sur le « pier » — et un jeune Américain interpellait Diana en lui tendant des jumelles.

CHAPITRE V

UN GANSGSTER MONDAIN

Il était trois heures de l'après-midi quand je pus rejoindre Muriel, débarquée depuis le matin, à l'appartement qu'elle avait choisi à l'Old-Easton-Hotel, en plein centre élégant de New-York. Nous avions préféré l'Old-Easton, relativement modeste, avec ses trente-cinq étages et ses deux mille appartements, au colossal Waldorf, dont les mille magasins et restaurants, le hall gigantesque restaient à notre portée de l'autre côté de Park Avenue. Ma femme s'était déjà installée à l'appartement 27.03, suite n° 3 du vingt-septième étage, merveilleusement situé en angle sur la 50e Rue et Madison Avenue, composé de deux chambres avec salles de bains séparées par un assez grand salon et donnant de ses quatre pièces sur une entrée unique.

Des éclats de voix et des rires venaient du salon à travers les portes fermées. J'entr'ouvris la porte de gauche et j'aperçus nos valises. La chambre qui m'était destinée était d'un **vert fort**

gai, confortablement organisée sur le modèle standard des chambres de tous les hôtels des U. S. A. Les fenêtres à l'appui bas m'attirèrent. Je me penchai et ne pus réprimer un mouvement de recul en apercevant le « traffic » comme dans un bas-fond lointain : impression de vertige qui m'abandonnerait vite mais dont je me défendais mal chaque fois que je reprenais contact avec la vie américaine. Levant les yeux, je reconnus à gauche le *Rockfeller Center*, énorme masse de marbre gris, et à ma droite la *General Electric Tower*. Pour fêter cette prise de possession et pour secouer une inquiétude sournoise, j'entrai dans la salle de bains, et, une minute après, j'étais sous l'eau bienfaisante de la douche. Au moment où j'arrêtai le jet, je crus entendre un bruit dans ma chambre. Le temps d'enfiler un peignoir et j'ouvris la porte : Diana Dood, enfoncée dans un fauteuil, se refaisait tranquillement une beauté. Je dus avoir un air ahuri sous mes cheveux ruisselants, mais Diana ne daigna pas s'en émouvoir, et tandis qu'elle m'accueillait d'un flegmatique « Hello Ralf », je songeais que c'était dans des circonstances presque identiques qu'un an auparavant j'avais rencontré Muriel pour la première fois au Majesco de Cannes (1).

— Excusez-moi un instant, dis-je.

(1) Voir *La Bête aux Sept Manteaux*. (Le Masque)

Je cueillis une mallette de linge, enlevai mon porte-habit et me rhabillai rapidement dans la salle de bains. Quelques minutes après, j'étais dans la chambre.

— Oui, commença Diana. Figurez-vous, Muriel et moi, nous avions des amis communs qui nous attendaient sur le « pier » : nous avons déjeuné en bande, puis nous sommes venus absorber ici des cocktails. Je vous ai entendu rentrer et j'ai quitté les autres, car il me tardait de savoir si vous aviez retrouvé James.

— Alors ? dit la voix de Muriel qui passa la tête par la porte entr'ouverte.

Après avoir jeté un coup d'œil dans le salon plein de rires bruyants et s'être sans doute aperçu que personne ne s'occupait d'elle, elle entra et referma la porte. Ses gestes avaient une tranquille décision.

— Alors, poursuivit-elle, disparu ?

Toutes deux étaient des Américaines cent pour cent : elles attendirent mes explications sans hâte apparente, mais leurs regards avaient un étonnement à la fois anxieux et incrédule.

Je rendis compte en quelques phrases :

— J'ai pu joindre Maréchal, non sans peine. Nous avons attendu que tous les passagers aient débarqué. Puis le service des passeports a pointé les visas : on n'a pas trouvé trace du passage de James. Aucun membre de l'équipage et du per-

sonnel n'ayant quitté le paquebot, ordre a été donné de commencer les recherches. Le téléphone a fonctionné sans arrêt. On avait dit aux hommes qu'ils ne débarqueraient pas tant que le passager ne serait pas découvert. L'impossible a été fait. A deux heures, on avait amené trois passagers clandestins miraculeusement apparus, mais on n'avait pas trouvé la plus mince trace de James Astor. Il ne pouvait être question de consigner plus longtemps les hommes. Il faut que le personnel embarque et débarque et en ce moment le trafic des approvisionnements entre le quai et le bord est déjà intense. Tout espoir doit être abandonné de ce côté. La police a ouvert une enquête. J'ai passé la matinée à des démarches sans résultats. Je ne sais plus que penser.

Nous aurions peut-être émis mille hypothèses, assez vainement d'ailleurs, si nos invités, s'étant brusquement rendu compte de la disparition de Muriel et de Diana, ne les avaient appelées à grands cris. J'ouvris la porte et les suivis dans le salon où riaient, buvaient et fumaient une douzaine de mortels et de mortelles fort animés. L'atmosphère était opaque. Une table à roulettes était surchargée de bouteilles de whisky, gin et vermouth aux trois quarts vides. On butait dans les shakers et les seaux à glace. Il y avait des verres et des cigarettes un peu partout.

Ce fut l'assaut des présentations. L'accueil follement joyeux du groupe contrastait avec mes sourires forcés. Les hommes étaient cordiaux, les femmes élégantes et jolies. Mais je n'étais pas au diapason. Et, tout en entendant des noms que je m'efforçais de consigner dans ma mémoire, tout en subissant de vigoureuses poignées de mains, je songeais à ce que j'appelais déjà en moi-même le mystère de *Normandie*. Et cependant, je constatais, non sans ironie intérieure, la faillite des classifications ethniques. La plupart des hommes qui m'entouraient étaient bruns, certains de petite taille, plusieurs portaient une fine moustache, tous étaient la proie d'une exubérance qui eût fait sécher d'envie nos Provençaux. J'étais le seul à être, à la fois, grand, blond, flegmatique, et j'étais, moi, le Latin, le Français. J'avais en voyageant appris la géographie, je n'avais ni barbiche, ni moustache et je n'étais pas décoré.

Je heurtai mon verre contre beaucoup de verres. Les cocktails étaient parfaits et mes nouveaux amis charmants évoquaient le souvenir de leur campagne de France ou de leur dernier voyage sur le Continent. Deux d'entre eux eurent tôt fait de retenir mon attention. Le premier était un gaillard athlétique, d'une cinquantaine d'années sans doute, mais d'allure jeune et sportive. Son visage n'eût pas manqué de

noblesse si ses oreilles en chou-fleur et son nez cassé d'ancien boxeur n'en avaient détruit l'harmonie. C'était Archibald Dood, le père de Diana, et le manager de Joe Willis, « la merveille noire », challenger du titre mondial des poids lourds. Mais l'autre m'intéressait davantage et je pensai que le pauvre James eût été heureux de rencontrer au débarqué un ennemi public « classé » : Rudy Worstero, gangster, racketer, officiellement « associé » d'Archie Dood.

Rudy le Rouge ne daignait pas s'occuper de moi. Visiblement, il était venu pour Diana et ne la quittait des yeux que pour considérer ma femme avec un intérêt qui m'était assez désagréable. Rudy n'était pas grand mais son cou était d'une puissance redoutable et ses épaules d'une inquiétante carrure. Cheveux noirs brillants et collés, sourcils charbonneux, œil sombre, profil de médaille romaine, moustache à la Charlot, dents éclatantes : un splendide héros pour cinéma américain. Il était vêtu avec recherche et agitait avec une complaisance étudiée ses mains qu'il avait fines et brunes mais surchargées de bagues. Les instants du personnage devaient être précieux. Brusquement, il interrompit un dialogue animé avec Diana, puis se tourna vers ma femme et s'inclina.

La porte de ma chambre était restée ouverte. Je vis Rudy y pénétrer sans réclamer mon

assentiment. Trois jeunes gens bâtis pour jouer les gardes de corps l'escortaient ostensiblement. J'eus un geste de contrariété et me précipitai à la suite. Un des « compagnons » de Rudy me retint par le bras en criant :

— Boy, listen... Ecoutez !

Je me débarrassai de lui, me frayai un passage entre groupes et bouteilles et fis irruption dans ma chambre.

Je fus étonné de la trouver vide. J'entendis se fermer la porte du couloir. Je crus d'abord que mes hôtes avaient trouvé là une sortie plus commode. Mais je fus stupéfait d'apercevoir, jeté en désordre sur le lit, le complet que j'avais retiré avant de prendre ma douche. Je n'avais pas eu le temps de vider le contenu des poches. Je fis tout de suite une exploration rapide et fus satisfait de retrouver mon portefeuille intact, ma montre, mon carnet de chèques, mes clés, la lettre de James. Mais le carnet rouge avait disparu.

CHAPITRE VI

DOUBLE CRIME AU VINGT-SEPTIÈME ÉTAGE

Notre premier réveil à New-York fut assez pénible. Nos amis, la veille au soir, avaient été impitoyables : le dîner au café de Paris avait été suivi d'une soirée très cocktailisée et très jazzifiée dans le prestigieux décor de Rainbow Room au *Rockfeller Center* d'où l'on domine, en dansant au soixantième étage, la féerie lumineuse du New-York nocturne. Puis, j'avais perdu le compte des Night's clubs qui virent notre bande trop joyeuse. Cependant, je dus m'incliner, en rentrant à l'hôtel, devant la magnifique résistance de ma femme qui m'avisa dans une tranquille présence d'esprit que nous n'habitions plus le 27.03 mais le 35.03, c'est-à-dire l'appartement d'angle situé au trente-cinquième étage. Muriel avait effectué ce changement, car l'appartement du trente-cinquième comportait une seule grande chambre à deux salles de bains, un salon et surtout une terrasse admirablement aménagée

en véritable roof garden de Babylone moderne.

C'est donc au 35.03 que la sonnerie du téléphone nous tira d'un sommeil d'animal hivernant. Un certain inspecteur Pox me demandait si je pouvais le recevoir à onze heures. Je répondis « oui » sans réfléchir, et ne regardai l'heure qu'après avoir raccroché. Il était dix heures. Je fis appel à tout mon courage, me levai, et après avoir téléphoné pour avoir un breakfast, je m'installai dans mon bain avec les journaux que l'on avait glissés sous ma porte.

Les journaux américains sont d'un maniement assez difficile dans une baignoire et mes idées n'étaient pas encore très nettes. Aussi mes yeux restèrent fixés assez longtemps sur une énorme manchette avant que j'aie pu réaliser que le crime qui la justifiait avait eu pour théâtre, la nuit même, mon propre hôtel et l'appartement 27.03 qui eût été le nôtre si Muriel n'avait pas décidé un brusque changement de résidence.

UN DOUBLE CRIME
A L'OLD-EASTON-HOTEL
UN MILLIONNAIRE CALIFORNIEN
ET SA FEMME
ÉTOUFFÉS DANS UN PLACARD

Et je lus un article assez sobre de détails : le crime avait été découvert vers six heures du

matin et l'édition du journal avait dû sortir à dix heures, ce qui, même pour les U. S. A., constitue une assez jolie performance.

« Un millionnaire californien, William C. W. « Sanchy, arrivé hier soir à l'Old-Easton Hotel « avec sa femme, s'était installé dans l'apparte- « ment 27.03, après avoir demandé son thé « bouillant pour six heures du matin. Quand il « apporta le thé à l'heure fixée, le garçon frappa « vainement à la porte. Il insista un moment « après, puis, ne recevant pas de réponse, il « eut l'idée d'ouvrir avec son passe-partout et « fut stupéfait de trouver l'appartement dans un « désordre indescriptible et vide de ses occu- « pants. Intrigué et inquiet, il inspecta sans « succès le salon et les salles de bains. C'est « finalement dans une garde-robe très étroite « qu'il découvrit le couple, bâillonné et ficelé, « coincé entre les murs et la porte. Le garçon « prévint aussitôt la police par téléphone, « demanda des secours, défit les bâillons des « victimes et ouvrit toutes grandes les fenêtres. « Malgré tous les soins prodigués, Mr. et « Mrs. William C. W. Sanchy ne purent être « rappelés à la vie. »

Et l'on ajoutait que la police était sur les lieux et que l'inspecteur Pox avait été chargé de l'en-

quête. L'inspecteur Pox ? Mais c'était celui-là même qui venait de m'annoncer sa visite pour onze heures.

J'achevai en hâte ma toilette et je m'installai dans le salon, devant un petit déjeuner fort substantiel, quelques minutes avant l'arrivée de l'inspecteur qui se présenta à onze heures précises. Je l'invitai à s'asseoir en face de moi, présumant qu'il était de service depuis six heures du matin. Il accepta avec une évidente satisfaction mais sans m'honorer d'un remerciement. Il n'avait pas absorbé sa première bouchée que la porte-fenêtre donnant sur le roof garden s'ouvrit avec fracas et qu'une voix joyeuse s'exclama :

— Hello !

Et naturellement, nous tournâmes la tête tous les deux en même temps, juste à point pour être photographiés, l'air ahuri et la bouche ouverte.

Le geste qui suivit fut foudroyant. Le pot à café que l'inspecteur Pox tenait à la main décrivit une trajectoire tendue qui aboutit à la nuque d'un audacieux reporter dont elle accéléra la fuite sur la terrasse. Puis Pox s'en fut tranquillement fermer la fenêtre sans un mot et mit les verrous aux portes. Et je téléphonai pour commander un autre pot de café.

Pox se rassit et se remit à boire et à manger en silence. C'était un curieux homme dont le cou maigre s'allongeait sous une tête sympathique

mais impersonnelle et dépourvue d'expression. Les yeux seuls laissaient, par instants, filtrer un éclair.

— Well, dit Pox, quand on eut apporté le café. Vous avez lu les journaux de ce matin ? Alors, vous pouvez porter un toast à la Providence.

— Je ne demande pas mieux. Mais qu'attendez-vous de moi ?

— Vous occupiez primitivement l'appartement 27.03 et vous avez brusquement changé. C'est pourquoi vous n'avez pas été, vous et Mrs. Ralf O' étouffés accidentellement.

— Accidentellement ?

— Je dis bien accidentellement, car les cambrioleurs n'auraient pas pris le soin de bâillonner et de ficeler bien gentiment leurs victimes, s'ils avaient eu le dessein de les tuer. Ils n'ont pas prévu que le placard fermait hermétiquement — et ces pauvres gens sont morts d'une asphyxie non préméditée..

Il parlait lentement avec un certain humour, qui, en face de l'événement, me rappelait certaines plaisanteries macabres d'employés de pompes funèbres. Je répondis :

— Entendu. Mais comment conjecturez-vous que c'est nous qui étions visés ?

— Oh ! je n'ai pas de preuves formelles. Mais

il y a de sérieuses présomptions. L'appartement 28.03, situé au-dessus du 27.03 que vous occupiez, a été loué hier vers cinq heures de l'après-midi. Mrs. Ralf O' n'a confirmé son changement au bureau de l'hôtel qu'à six heures et vos bagages n'ont été transférés qu'après votre sortie vers vingt heures. Les Sanchy sont arrivés à vingt heures et demie, de San-Francisco, très fatigués, et ils ont accepté le 27.03 sans même le voir. Il semble qu'ils se sont couchés presque aussitôt, après avoir donné l'ordre qu'on attende à ce matin pour monter les gros bagages. Or, les cambrioleurs se sont introduits chez eux par la fenêtre venant du 28.03, à l'aide d'une corde. Ils ont volé, bien entendu, tout ce qui leur est tombé sous la main. On n'a retrouvé dans la chambre ni argent, ni bijoux. Puis ils ont consciencieusement fouillé et bouleversé l'appartement. On peut se poser cette première question : que cherchaient-ils ? D'autre part, le 28.03 a été loué par un de vos invités d'hier après-midi. Je voudrais donc avoir la liste complète des amis que vous avez reçus hier. Enfin, je désire instamment connaître la raison qui a motivé ce brusque et providentiel changement. Que redoutiez-vous ?

Et, sans paraître se soucier de mes réponses, l'inspecteur Pox ravitailla son assiette d'une pyramidale marmelade.

— Well, dis-je à mon tour. Vos deux dernières questions regardent Mrs. Ralf O' qui doit dormir encore. Je vais la faire prévenir. Entre temps, je vous poserai à mon tour une question, si vous voulez le permettre.

— Je permets.

— Comment avez-vous su que le 28.03 avait été loué par un de nos invités ?

— Par le témoignage du liftier n° 4. Votre hôte a pris en rentrant hier soir le même ascenseur qu'en venant chez vous vers deux heures et demie. Or ce liftier prend son service de deux heures à onze heures du soir, avec une heure de liberté pour le dîner. C'est un employé parfait et doué d'une mémoire professionnelle peu ordinaire. Il met son point d'honneur à arrêter les clients à leur étage sans leur demander leur numéro. Aussi lorsque notre individu, accompagné d'un complice, annonça 28.03, le liftier crut bon de rectifier : « Ne serait-ce pas plutôt le 27.03 ? » L'homme répliqua assez brutalement : « J'ai dit 28.03 et je sais ce que je dis ». Le liftier n'insista pas, mais il a pu préciser que les deux clients échangèrent alors un regard étrange.

— Je ne vous demande pas évidemment, sous quel nom fut loué le 28.03 ? Sous un nom d'emprunt sans doute ?

A ces mots, l'inspecteur arrêta dans son ascension la cuillerée chargée de marmelade et me regarda avec une lueur d'ironie avant de répondre :

— Le 28.03 a été loué au nom de James Astor, écrivain anglais.

CHAPITRE VII

INTERMÈDE AMÉRICAIN

Vers deux heures, le même jour, en achevant, par hygiène, un lunch mélancolique à l'eau glacée, je m'entretenais de l'affaire avec Muriel, qui manque peut-être d'imagination mais possède un jugement d'une précieuse lucidité.

Un boy apportait une nouvelle édition des journaux. En première page, ma photographie s'étalait, énorme, la bouche ouverte et les yeux ronds, auprès de celle de l'inspecteur Pox. Ayant une forte bonne opinion de mes charmes physiques, j'avais quelque peine à me reconnaître dans cette hideuse image. Je pensai tout haut :

— Nous sommes au pays des records. Vos journalistes sont les premiers du monde pour la rapidité de l'information et le mauvais goût du reportage illustré.

Muriel daigna sourire et je fus satisfait. D'ailleurs une compensation m'attendait sous l'aspect

d'une énorme manchette en caractères de trois centimètres :

LES ASSASSINS DE L'OLD-EASTON
SE SONT TROMPÉS
ILS VISAIENT UN CÉLÈBRE DÉTECTIVE
FRANÇAIS ET SA FEMME

Je rougis de ce légitime orgueil que les gens civilisés appellent modestie, et, la gorge sèche, je dévorai la suite du récit qui commentait et délayait avec fantaisie les événements de la matinée, mais se répandait, par contre, en détails d'une rigoureuse exactitude sur ma personnalité. Le titre de « détective » et l'épithète qui l'ennoblissait auraient peut-être malaisément obtenu une homologation officielle, mais le reporter paraissait pour le reste très bien informé. Je lus la véridique histoire de ma vie : mon enfance rebelle aux rigueurs d'un père, notaire à l'ancienne mode ; ma jeunesse estudiantine d'Oxford ; mes exploits de détective amateur ; mes randonnées à travers le monde ; mes démêlés avec la bande de M. Carnaval et l'épilogue matrimonial qui mit une fin idyllique au drame des perles sanglantes (1). Un peu perplexe, je passai la feuille à ma femme, qui, après avoir lu, s'exclama tranquillement :

(1) Voir *La Bête aux Sept Manteaux* (Le Masque.)

— Mais, un seul homme en Amérique connaissait tous ces détails : James Astor.

J'inclinai la tête. Et une joie silencieuse me pénétra. Si James s'offrait le luxe de renseigner les journalistes, c'était la preuve qu'il était toujours bien vivant et en joyeuse humeur. Et, dans une soudaine résolution, je fis subir à ma journée un complet changement de programme.

Il est facile, en Amérique, de téléphoner à tout instant et en tout lieu. Mais j'ai horreur des cabines matelassées faites pour les businessmen sans loisirs et sans fantaisie. J'adore prendre l'écouteur, allongé sur mon lit, écouter et parler sans hâte en fumant des cigarettes, réfléchir et prendre note entre les appels. J'avais à préciser un certain nombre de points, et, après être convenu, avec Muriel, d'un rendez-vous pour la soirée, je rentrai tranquillement à pied à l'hôtel, éloigné de quelques blocks à peine et gagnai mon appartement, décidé à faire une enquête serrée suivant mes méthodes téléphoniques.

Je n'avais rien remarqué d'anormal dans le hall. L'œil du liftier m'avait bien paru éclairé d'une souriante malice. Les ascenseurs américains sont si rapides que je n'eus pas le temps de sentir naître un soupçon. Je franchis ma porte. L'antichambre était vide, mais à mon entrée dans le salon un jeune homme, le chapeau repoussé en arrière et un cigare au coin de la

bouche, bondit d'un fauteuil à ma rencontre et me secoua les mains avec une vigueur que je jugeai excessive.

— Mr. Ralf O'. *So glad to meet you.* Si content de vous rencontrer. C. G. Franklin, de l'*Evening Cablogram.* J'arrive le premier.

Je souris avec « une bonne grâce » assez contrainte, décidé à expédier rapidement le fâcheux. Et je m'assis dans un fauteuil, tandis qu'il prenait place, en face de moi, à ma table, le stylo en l'air.

Alors les questions les plus minutieuses et les plus saugrenues se succédèrent à une cadence de mitrailleuse. Je répondais laconiquement n'importe quoi, avec un automatisme d'hypnotisé. Pourtant de certains bruits suspects attirèrent mon subconscient qui avait échappé à la prise de ce dynamique garçon. Et, soudain, à pas de loup avec des astuces de Peaux-Rouges en chasse, une nuée de jeunes gens armés de stylos et de cameras envahit mon appartement en se faufilant par les portes des chambres et les baies de la terrasse. Ils étaient une vingtaine. Ils me parurent légion.

— L'Old-Easton est donc un moulin? dis-je simplement.

Le moyen de se fâcher? Ils avaient tous les yeux rieurs et je les sentais animés de tenaces résolutions. Il fallait s'incliner et jouer le jeu

avec élégance. Leurs regards me guettaient. Je pris le téléphone. Je vis les sourcils se froncer. S'attendaient-ils à m'entendre appeler Police-Secours ou la direction de l'hôtel ? Je demandai seulement le bar :

— Envoyez donc au 35.03 trente martini, trente manhattam, trente old fashion et trente whisky soda et vingt douzaines de sandwiches.

Je raccrochai, salué d'un triple hurrah que j'arrêtai d'un geste :

— Personne ne sortira d'ici tant qu'il restera une goutte à boire et une miette à manger.

Une seule voix, mais formidable répondit :

— O. K.

En trois secondes tout fut envahi. Des grappes pendaient au fauteuil, s'écrasaient sur la table, se pelotonnaient sur les tapis. Puis l'homme de l'*Evening Cablogram* préluda :

— Maintenant, au travail.

. . . . . .

Quand le dernier de mes bourreaux eut disparu, ma tête sonnait comme une cloche et ma montre accusait une heure invraisemblable. Je songeais avec remords à ma femme qui avait dû m'attendre en vain. J'entrai dans notre chambre, regrettant ma soirée perdue. Je m'arrêtai sur le seuil, étonné. La lampe de chevet était allumée et Muriel dormait, dans le grand lit. M'approchant sans bruit, je contemplai un instant son

pur profil avec attendrissement. Mais soudain, dans le pur profil s'entr'ouvrit un œil malicieux et des lèvres douces murmurèrent de sages paroles :

— Encore vingt-quatre heures de perdues, Silly ass (1).

Et, sur cette affectueuse apostrophe, les lèvres douces et l'œil malicieux se refermèrent et le sage profil se retourna.

J'aperçus alors, appuyé au pied de la petite lampe, sur la table de chevet, un journal du soir, montrant en pleine lumière une splendide photo de James, très nettement flatté, sous un énorme titre :

RECHERCHÉ POUR MEURTRE

(1) Ane stupide (Terme de tendresse).

CHAPITRE VIII

BLUFF CONTRE BLUFF

Le lendemain, un taxi jaune, historié d'énormes damiers noirs et blancs, me conduisait dans Center Street au bas de la ville. Seules les rues de ce vieux New-York échappent à la stricte géométrie de l'urbanisme yankee. Le quartier général de la police y occupe un modeste bâtiment d'une douzaine d'étages qui s'étend sur toute la longueur de la rue. Quelques marches de pierre donnent accès dans un hall de vastes dimensions. Je fus dévisagé de bas en haut par un agent qui trônait derrière une table. Sobre de gestes et de paroles, il jeta un coup d'œil sur ma carte, écorcha mon nom au téléphone. La réponse dut être instantanée. Il raccrocha et dit :

— Second floor (deuxième étage).

Et il me montra un escalier, ce qui me changeait des somptueux et bourdonnants ascenseurs des gratte-ciel. Devais-je penser, devant le calme bourgeois du quartier général de la police, que

New-York était la ville la plus paisible du monde ? J'évitai de conclure. Le planton de service au deuxième étage m'introduisait déjà dans un bureau vide : chêne foncé, cuir patiné, classeurs de métal, une boîte de cigares sur la table. J'avais rendez-vous avec l'inspecteur Pox et, formé aux routinières habitudes des administrations françaises, je m'armais de patience et me préparais à une longue attente, quand la porte s'ouvrit silencieusement. Pox entra, une cigarette inclinée sur la lèvre, les deux mains enfoncées dans les poches. Toujours avare de paroles, il se contenta de m'interroger des yeux. Je crus bien faire de régler mon attitude sur la sienne : jetant sur la table le journal que j'avais apporté, je pointai mon index sur la manchette qui surmontait la photographie de James Astor :

— Inexact, dis-je.

Pox inclina paisiblement la tête.

Je repris avec quelque chaleur :

— Vous saviez bien, d'après la fiche de l'hôtel, que c'est un certain James Smith, de Chicago, qui a retenu l'appartement des criminels.

Pox inclina de nouveau la tête.

Son calme ironique me parut parfaitement désagréable.

— M'expliquerez-vous ?

Il haussa les épaules, eut un sourire exaspérant et laissa dédaigneusement tomber ce mot :

— Bluff.

Mon visage dut refléter le plus stupide ahurissement, car Pox daigna sourire et, me posant sur l'épaule une main amicale, se décida à prononcer un véritable discours :

— Mon cher garçon, j'ai pris en main cette affaire : je retrouverai votre ami. Les journaux sont de précieux auxiliaires si on sait les utiliser. Une petite annonce dans un seul journal se voit peu et coûte cher. Tandis que j'ai trouvé là un moyen inédit de faire publier gratuitement, dans tous les journaux et en première page, la photo de Mr. Astor.

Le ton, faussement désinvolte, dissimulait un parfait contentement de soi. Je ne savais en réalité si je devais admirer l'astucieuse simplicité de la méthode ou m'en montrer scandalisé.

— Voulez-vous dire que pour atteindre cet ingénieux résultat, vous avez donné officiellement à la presse un renseignement faux ?

Pox parut complètement désarmé par mon ingénuité européenne.

— Naturellement, je n'ai offert aucune information officielle, répondit-il. J'ai seulement laissé traîner quelques notes faussement confidentielles...

— Mais alors, il faut démentir tout de suite.

— C'est fait.

Et cet homme imperturbable sortit de sa poche

un journal du matin. Il le feuilleta jusqu'à la vingtième page et me montra un entrefilet de six lignes :

« Le département de la police fait connaître qu'il n'est pas prouvé que le sujet britannique James Astor ait loué la chambre des criminels de l'Old-Easton-Hotel. Cet homme n'est pas recherché pour meurtre, mais pour intrusion illégale sur le territoire des U. S. A. »

Tandis que je lisais, Pox s'assit sur un coin du bureau et, ses jambes pendantes, m'expliqua avec une évidente satisfaction :

— Il n'est pas certain que cet entrefilet soit lu, mais je suis en règle. Par contre, tout le monde aura vu la photo et la manchette dans les journaux du soir, et votre ami aura du mal à dissimuler sa silhouette de six pieds. J'ai déjà reçu quarante-huit indications que l'on est en train de vérifier.

— Vous avez donc la preuve que James Astor est aux Etats-Unis ?

— Moi, pas du tout, mais j'ai télégraphié à tous les bateaux qui ont quitté le port depuis l'arrivée de *Normandie*. Il n'a été trouvé à bord d'aucun d'eux. Et, comme il n'a pu traverser l'Atlantique à la nage, il faut qu'il soit chez nous ou qu'il soit mort.

Je ne pus que m'incliner devant ces déductions irréfutables, et je me disposais à quitter Pox quand il m'arrêta d'une question :

— Qui, selon vous, a volé le carnet rouge ?

— Je ne sais pas. N'importe qui...

— Non, seule Diana Dood en connaissait l'existence et si Rudy le Rouge a été mis au courant, ce ne peut être que par elle.

Je me mis à rire ironiquement :

— Vous croyez ? Et pourquoi soupçonner ces deux-là et eux seuls ? J'ai le regret de vous informer que vous pouvez chercher le coupable parmi tous mes visiteurs, car vous ignorez un détail. James était un bavard. Il montrait son carnet rouge à tout le monde et je pense que tous les passagers de première de *Normandie* lui ont entendu dire qu'il avait réuni là dedans de quoi éblouir tous les mauvais garçons des U. S. A. Votre raisonnement ne tient pas debout.

Pox prit un air déconfit qui me donna une revanche intérieure. J'avais menti à mon tour et j'étais soulagé. Mais, après tout, pouvait-on m'accuser de mensonge ? Bluff contre bluff, je jouais le jeu tout simplement.

CHAPITRE IX

LA RASCASSE

J'avais perdu le sourire. Et, à travers les vitres du taxi qui roulait en plein « traffic » vers mon hôtel, New-York m'offrait un visage dépouillé de tout son charme. J'étais mal à l'aise dans cette ville monstrueuse, et, je l'avoue avec quelque peine, je me sentais désaxé et presque hors de combat, comme un boxeur prêt à rouler sur le tapis pour le compte. Devant l'Old-Easton, je payai le chauffeur. A l'obséquiosité de son salut, à la largeur de son sourire, je devinai que j'avais dû me tromper dans le compte des « cents » et des « dollars ». En franchissant le tambour, je réalisai que j'avais confondu *eigtheen* et *eighty* et que je l'avais gratifié pour une course de huit francs d'un pourboire de dix-huit. Décidément, j'allais mal : ma prodigalité, qui s'efforce de contribuer modestement à une plus juste répartition des richesses, avait franchi les bornes raisonnables. Je m'efforçai de traverser

le hall fort encombré. J'avais tenu tête à Pox, certes, mais je me sentais dépassé par les événements. J'avais besoin du tranquille bon sens de Muriel. Je me flattais intérieurement d'avoir « eu » Pox, mais n'était-ce pas une présomptieuse illusion ?

Au bureau, le jeune homme en jaquette qui m'offrait la clef ajouta à son geste un commentaire et un bout de papier.

— Message, dit-il.

Et je lus sur la fiche :

Madame a téléphoné qu'elle ne rentrerait que vers dix-neuf heures.

Cet incident m'acheva. Je refusai la clef et, d'un pas d'automate, j'allai vers le bar où, hissé sur un tabouret surélevé, je commandai un manhattan cocktail. J'ai toujours l'illusion, quand je me sens déprimé, que l'alcool va m'aiguillonner. Au cinquième cocktail, mon coude pesait sur le bar et soutenait ma tête où tournaient des rondes folles. Je buvais stupidement et une bizarre lucidité m'éblouissait. Je prenais clairement conscience que mon succès de l'année écoulée, dans l'affaire du château mystérieux et des perles fatales, m'avait stupidement grisé. J'avais été servi par les circonstances. Ici j'avais affaire à des adversaires d'une autre

envergure. Et, soudain, tout près de moi, j'entrevis trois physionomies étranges. Des êtres au visage sinistre grimaçaient un sourire à mon adresse. Ma volonté balaya d'un brusque effort les fumées de l'alcool. Je demandai un sandwich et un grand verre d'eau glacée. Et, sans regarder du côté de mes voisins, j'absorbai le liquide avec volupté, j'ingérai le solide avec lenteur. Puis je respirai profondément. Et quand je jugeai mon cerveau suffisamment nettoyé, je tournai délibérément la tête vers les trois clients du bar et, comme au sortir d'un rêve, je reconnus Rudy le Rouge et ses deux gardes de corps.

Le gangster se mit à rire bruyamment, s'approcha de moi et me donna une formidable claque sur l'épaule. Avec un indulgence amicale, je lui rendis sa claque avec une ardeur qui fit ployer ses courtes jambes.

— Hello ! fis-je avec un somptueux sourire.

Je n'ai pas sur les minutes suivantes que nous passâmes au bar de souvenirs particulièrement précis, mais je me rappelle cependant que tout ce temps-là je considérai Rudy avec une sympathie émue....

Grâce au ciel, il avait un torpédo sport découvert, une délicieuse Cadillac seize cylindres, qui me rappela Pénélope, l'héroïque voiture qui « filait » si merveilleusement. Et, tandis que nous traversions le pont de Brooklyn, l'air frais

me rendit à une juste appréciation des réalités : je roulais aux côtés d'un ennemi public avec deux tueurs derrière moi dans le spider.

— Boy, dis-je à mon voisin, où m'emmenez vous ?

— Manger la bouillabaisse, répondit Rudy d'une voix joyeuse.

— La bouillabaisse ?

J'eus des doutes sur l'efficacité dégrisante de l'air frais. Mais Rudy riait et appuyait à fond sur l'accélérateur. La voiture filait à quatre-vingt-quinze milles le long d'East River au mépris de toutes les ordonnances de police. Derrière mon épaule, je vis les deux alliés de Rudy, impassibles et formidables, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux à cause du vent. Je réfléchis que l'on était en train de me « kidnapper ». Je n'éprouvais aucun orgueil et la situation m'apparut sérieuse.

Nous allions vers la mer à une allure de fous. Sur ce point je suis connaisseur. Le grand air vif et froid me revigorait. Je sentais le désir d'action bouillonner en moi. La machine à raisonner s'était remise en marche à plein rendement. Je calculais que, parti le matin pour le quartier général de la police, j'avais agi logiquement en négligeant de me pourvoir du plus léger browning et que, ainsi démuni, je gagnais en trombe une destination inconnue pour man-

ger une bouillabaisse avec d'authentiques gangsters. Et, en même temps, je me rendais compte que le vent devenait glacé. Je relevai mon col et mon unique préoccupation fut, désormais, d'éviter le rhume de cerveau. Le souci de mon nez et de mes sinus laissa loin derrière lui l'appréhension des dangers que je pouvais courir du fait de mes aimables compagnons.

Le trajet fut d'ailleurs assez court. Une route latérale nous amena au centre d'une petite crique. On y voyait un appontement auquel trois luxueux canots automobiles étaient accotés et une seule maison construite sur pilotis tout près de la grève. La maison était un vaste chalet de bois, comme on en rencontre aux environs des grandes villes d'Amérique. Et une large enseigne portait en lettres jaunes sur fond bleu ciel :

LA RASCASSE
FRENCH INN (1)

L'ennemi public arrêta la voiture et jouit sans retenue de mon étonnement, qui n'était pas feint et qui se doublait d'un vague plaisir, car je commençais à croire à la réalité de la bouillabaisse. D'ailleurs, Rudy le Rouge semblait pour le moment animé des plus pures intentions gastronomiques. Il se frottait les mains et, sous ses lèvres retroussées par le rire, ses dents me fai-

(1) Auberge française.

saient songer à celles de l'ogre. Je n'avais rien d'un Petit Poucet et, malgré le voisinage de ces loups, je n'avais aucune disposition pour jouer les Chaperons Rouges. Je m'exclamai bruyamment que je mourais de faim. Mais, tandis que nous descendions de la voiture, je notai avec philosophie qu'elle était l'unique véhicule de son espèce et que l'endroit était admirablement désert.

Rudy s'approcha de l'auberge, ouvrit la porte, et me dit, avec un geste de grand seigneur :

— Passez le premier, monsieur le Français.

Et, sans tourner la tête ni chercher à m'excuser par un mot historique, j'entrai bravement, suivi des trois mauvais garçons.

CHAPITRE X

BOUILLABAISSE A L'AMÉRICAINE

Pour la seconde fois, depuis mon arrivée à New-York, je connus l'étonnement. L'auberge avait extérieurement l'honnête aspect d'un chalet en bois, mais l'intérieur semblait construit en pierres. Une voûte basse, de gros piliers en ciment habilement teintés évoquaient certains cabarets du vieux Nice autour du marché aux fleurs. Des filets à sardines drapaient les coins de loques bleutées, une vieille échelle pendait à la voûte, garnie de globes électriques et jouant de façon originale le rôle de lustre ; une table était occupée par un groupe d'individus dont j'aurais eu quelque répugnance à faire des amis. Engoncés dans des vareuses de cuir, ils avaient dû venir là en canot.

Le patron se précipita. C'était un homme de teint coloré, aux cheveux bouclés et grisonnants

qui se prolongeaient en longues pattes. Il était orné d'un tablier blanc, d'une culotte courte et de bas à larges raies horizontales blanches et bleues : un cabaretier dans le ton.

— Hello, Joseph ! cria Rudy.

— *Good evening*, monsieur, répondit Joseph.

Il prononçait « monsieur » en français et se plia en obséquieuses courbettes.

— Je vous amène un compatriote, continua Rudy. Cher ami, je vous présente Joseph, de Marseille, le roi des cuistots.

Le personnage ainsi qualifié ne me parut pas déborder de joie : mon titre de citoyen français ne provoqua chez lui aucune effusion de sympathie. Apparemment, sa fibre patriotique devait être assez racornie. Néanmoins, il plongea servilement devant moi en multipliant les apostrophes :

— Monsieur, monsieur, monsieur...

— Content de vous connaître, Joseph, dis-je en français. Et il y a longtemps que vous avez quitté Marseille ?

— Vingt-cinq ans, monsieur. Aussi je crains d'avoir perdu l'accent.

— Vous avez toujours l'accent, Joseph. Mais ce n'est pas celui de Marseille. Je parierais que vous connaissez mieux la Baltique que la Méditerranée, et que vous parlez mieux les langues du Nord que celles du Midi.

L'homme me lança un regard noir, mais je fis un geste désinvolte :

— Vous ne recevez pas souvent de vrais Français ici : aucune importance. L'essentiel, c'est que vous sachiez faire proprement une bouillabaisse.

Le visage de Joseph s'éclaira :

— Ah ! monsieur, c'est mon triomphe. On croit toujours qu'il faut pour réussir une bouillabaisse du poisson de la Méditerranée. Eh bien ! j'ai cherché pendant des années et j'ai réassorti avec du poisson local chaque espèce de poisson de roche. J'ai trouvé des espèces qui se rapprochaient des rougets et des rascasses. J'ai réussi. Et si ma bouillabaisse n'est pas marseillaise, elle n'en vaut pas moins d'être américaine. Ma réputation est d'ailleurs bien établie. A midi j'ai peu de clients. Mais le soir, on se bat pour entrer.

Le mot était joli. Il me parut très « couleur locale ». L'atmosphère avait une bonne odeur de coups de poings, de règlements de comptes, de rixes spéciales, et Rudy paraissait très à l'aise et comme chez lui.

Cette auberge provençale secrétait aussi des cocktails. Je refusai, sous prétexte que c'eût été un « crime » avant la bouillabaisse. En vérité, je me trouvais trop heureux d'avoir retrouvé mon équilibre pour risquer de le compromettre de nouveau. Mais mes amis gangsters n'avaient pas

mes raisons ni mes scrupules et, n'étant pas à un « crime » près, ils ingurgitèrent trois martini. Je dois reconnaître que la bouillabaisse fut ensuite un ersatz assez réussi. Le bouillon, avec les tranches de pain, était d'une excellente imitation, mais vraiment mon illustre ami Justin, seigneur de Carqueiranne, n'avait rien à craindre de la concurrence new-yorkaise. Des gibiers suivirent, bien accommodés. Rudy m'offrait un excellent repas et j'évitais de songer à la manière dont je devrais régler la note. Après un café à l'arome exquis, on nous apporta de l'authentique brandy Napoléon. A ce moment, Rudy se renversa dans son fauteuil et se tourna à demi vers moi. Je fis face résolument. Le teint du drôle s'était légèrement coloré et ses yeux brillaient. Les deux acolytes, taciturnes ou stylés, tournaient au rouge sombre. Pour moi, ayant sobrement usé du festin, je me sentais en excellente forme.

— Eh bien ! attaqua Rudy, quoi de neuf au sujet de l'Anglais ?

— Hélas ! repris-je, rien de neuf.

—Dommage. Il avait du génie. Quel associé il eût fait ! J'ai lu ses romans. Il y a des trouvailles d'une originalité formidable.

— Vous croyez ?

Rudy abattit son poing sur la table :

— Je m'y connais. Et ce carnet rouge, où il a

réuni tant de... recettes inédites que les businessmen comme nous paieraient très cher, vous le connaissez, n'est-ce pas ?

En posant sa question, Rudy se pencha brusquement vers moi et ses yeux étincelèrent de curiosité féroce. Je montrai un étonnement candide et je répondis avec sérénité :

— Ah ! oui, le carnet rouge. Je le connais. Je l'ai eu dans les mains. Mais si vous avez lu les journaux, vous savez qu'on me l'a volé et qu'au surplus il a causé la mort de deux innocents Californiens.

Rudy se crut obligé de faire une démonstration théâtrale. Il y a dans tout gangster un cabotin qui sommeille. Il bondit sur ses pieds en renversant la table. J'étais, par bonheur, assis près du vertueux bonhomme et les desserts volèrent dans une direction opposée, de sorte que ce furent les élégants complets des compères qui furent éclaboussés. Je réchauffais mon petit verre dans le creux de ma main. Pas une goutte ne s'en échappa. Mais les deux forbans avaient souci de leur toilette. Le plus trapu des deux, qui avait reçu un ice cream à la framboise au milieu de son gilet beige, égrena un chapelet d'injures vigoureuses. L'autre, simplement arrosé de fine, l'imita sur un mode mineur. Rudy me dit alors avec une violence à peine contenue :

— Vous entendez grogner ces deux porcs ? Ce

sont eux qui ont tué ces deux imbéciles par erreur. Exploit stupide et inutile : ils n'ont pas rapporté le carnet rouge. Selon vous, la possession du carnet ne valait pas la suppression de deux mortels. Mais reconnaissez que pour la satisfaction de ma curiosité personnelle, un petit cambriolage s'imposait. Ces deux Californiens ont expiré sottement et je n'ai pas le carnet. Monsieur Ralf O', si vous tenez à votre épiderme, ne vous offrez pas plus longtemps la physionomie de Rudy le Rouge. Nous ne faisons pas le détail et nous n'en sommes pas à un cadavre près.

Je regardais, depuis un instant, du coin de l'œil, les autres convives, mais je constatais sans aucun plaisir qu'ils ne bronchaient pas et que le bruit n'avait attiré aucun serviteur. Rudy était vraiment chez lui. J'étais fourvoyé en plein guêpier. Je me permis pourtant de constater avec une ironie qui, j'ose le dire, n'était pas sans mérite :

— Je vois que vous n'êtes pas l'ennemi des confessions publiques. Dommage que ces messieurs de la police n'aient pas une oreille dans cette honorable bicoque.

— Assez ! hurla Rudy. On ne se moque pas impunément de moi...

Son bras se détendit brusquement. Par un magnifique reflexe, souvenir de mon vieil entraînement à la boxe, j'esquivai le coup. Empor-

té par son élan, Rudy tournoya et il reprit pied juste à temps pour recevoir mon verre à dégustation en plein visage. J'avais empoigné un tabouret.

Folie. Les comparses me faisaient face, mains aux poches, les deux pans du veston pointés vers moi. Rudy était couleur de cendre et tremblait de fureur. Je considérai froidement que la partie était perdue...

A cette minute, retentit, providentielle, la sirène stridente d'une voiture de police. Changement de décor instantané. Rudy glapit :

— Joseph, tout en ordre !

En dix secondes, la table fut redressée, la nappe arrachée emporta tous les débris et Joseph commençait déjà à remplir de fine d'autres verres posés à même le bois quand devant la porte des freins grincèrent avec un gémissement aigu.

— Assis ! cria Rudy.

Tous obéirent. Je posai tranquillement mon tabouret sur le sol. Alors, Rudy agrippa un bouton de mon gilet :

— Savez-vous pourquoi, doux jeune homme, je ne crains pas les aveux publics ? scanda-t-il avec un sourire féroce. Parce que la police connaît exactement toutes nos peccadilles. Mais personne ne se hasarderait à témoigner contre nous devant les juges. Tout le monde sait

qu'une imprudence de ce genre équivaut à un arrêt de mort. Nous avons des tueurs *partout*.

Il venait de m'assourdir les oreilles avec le dernier mot, lorsque la porte s'ouvrit et Muriel, avec un visage d'ange libérateur, entra comme une chanson joyeuse.

— Oh ! chéri, cria-t-elle en m'apercevant, quelle surprise ! Y a-t-il vraiment de la bouillabaisse ? Je meurs de faim.

CHAPITRE XI

CONVERSATIONS CRIMINELLES

Ce fut une entrée sensationnelle. Mon cœur se fondit de tendresse et je crois bien que mes yeux eurent un picotement ému. Il me fallut un temps pour assurer ma voix et répondre :

— Fameuse surprise, chérie, en effet. Et la bouillabaisse est ici de premier ordre.

Muriel n'était pas venue seule. Derrière elle, se profilait la silhouette de Pox qui s'encadrait entre deux solides carrures de compagnons bourgeoisement vêtus. Muriel riait comme une petite folle.

— Pox est délicieux. Il a voulu m'emmener déjeuner dans un endroit original avec quelques amis. J'étais désolée de partir sans vous. Mais comme le hasard fait bien les choses ! Je vous retrouve : la joie est complète. Avez-vous bien déjeuné, chéri ?

— Très bien, et j'en dois rendre grâce à mon hôte qui fut charmant.

Rudy avait de la classe. Il se mit à rire franchement :

— Heureux de vous voir, madame Ralf O', dit-il, mais désolé d'avoir déjeuné sans vous. Si j'avais pu prévoir...

— Hello, Rudy ! coupa Pox d'un ton neutre. J'ai faim...

Je n'ai jamais mieux dégusté une fine à cinq étoiles que pendant les minutes qui suivirent. Ma femme faisait au menu l'honneur d'un superbe appétit. Les policiers nettoyaient les plats avec méthode et décision. Je bavardais le plus cordialement du monde avec mes gangsters. Rudy était si sympathique que je fus tout près de lui certifier son serment que le carnet rouge m'avait vraiment été volé. Mais je réprimai cet excès de confiance, en songeant que mon affirmation aurait accusé la Belle aux sept fourrures, puisque le voleur ne pouvait être que Rudy ou elle. Je résolus de me taire, acceptant de jouer le rôle dangereux de « l'homme qui s'était payé la tête de Rudy le Rouge ».

Le repas fini, au moment de sortir, Rudy s'approcha galamment de Muriel :

— *Notre* amie Diana, lui dit-il, m'a chargé de vous remettre ces places pour le championnat du monde de boxe qui a lieu demain.

Muriel s'éclaira du plus étincelant des sourires et s'exclama en prenant les tickets :

— Oh ! monsieur Rudolf, comme c'est aimable à vous ! Je serai tellement heureuse de voir le match avec mon mari ! Il paraît qu'il est très difficile de s'assurer des entrées et que l'on vend trois fois plus de billets qu'il n'y a de places. Pouvez-vous me *promettre* qu'avec ces billets nous pourrons *tous les deux* assister tranquillement à ce match ?

Elle le regardait dans les yeux en accentuant les mots essentiels. Le racketer soutint son regard et répondit gravement :

— Je vous le promets, madame.

C'était un armistice de trente-six heures. Mon admiration pour la finesse et le cran de ma femme se haussa au delà de toute limite. Pox avait compris, lui aussi, car il considérait Muriel d'un œil curieusement attendri. Ce policier m'était, décidément, de plus en plus sympathique. La salle se vida lentement. Rudy et moi sortîmes les derniers. Le gangster me retint une seconde sur le seuil :

— Monsieur Ralf O', me dit-il gravement, vous avez une femme digne de vous.

— Monsieur Rudolf Worstero, répondis-je sur le même ton, je regrette de ne pouvoir devenir votre ami.

Il m'offrit une place dans sa Cadillac. Comme j'avais gardé le sens de mes devoirs et que mon audace s'arrêtait aux limites de la folie, je pré-

férai aux seize cylindres la voiture de police, où je pris place aux côtés de Muriel. Tandis que nous roulions, j'apprenais les circonstances de cette providentielle intervention :

— Tout à fait simple, disait Muriel. Quand je suis rentrée à l'hôtel pour vous retrouver, on m'a dit, au bureau, qu'on vous avait transmis mon message. Or, je n'avais pas téléphoné. Je vous ai cherché et je vous ai aperçu au bar avec Rudy et ses deux sbires. Grâce au ciel, vous avez pris votre temps et vous avez prolongé votre séjour devant les cocktails. J'ai pu téléphoner à Pox, qui est arrivé à point pour vous prendre en chasse. Malheureusement, dans Brooklyn, la Cadillac nous a semés et Pox a dû interroger une foule de gens et suivre vingt fausses pistes avant de trouver la bonne. Il a été splendide de patience et de ténacité. Mais j'étais follement inquiète.

— Savez-vous, dis-je, que vous avez sauvé aujourd'hui votre bien le plus précieux ?

— Vraiment ? reprit-elle, avec une tendre et fausse ingénuité. Et lequel ?

— Ma vie.

— Oui, mon chéri. Jusqu'à demain soir, répondit-elle.

CHAPITRE XII

BOXE

Il est difficile de dénombrer une foule du regard et je ne pourrais dire si le nouveau stade du *New-York General Club* contenait trente ou soixante mille spectateurs. Pourtant, je suis assuré que la recette du championnat du monde de boxe, toutes catégories, dut, ce soir-là, épanouir l'âme et la bourse des organisateurs. L'immense nef, bondée jusqu'aux poutrelles métalliques du toit, offrait un vertigineux spectacle. Un éclairage violent détachait le ring au centre d'un immense cirque d'ombre. L'organisation était parfaite et le confort supérieurement organisé. Le bonheur, en Amérique, n'est pas dans le jeu compliqué d'une harmonie intérieure. Il réside surtout dans une rigoureuse utilisation du progrès en vue de mieux-être individuel. Rudy nous avait somptueusement placés dans une loge située assez près du ring. Deux personnes l'oc-

cupaient avec nous : l'inspecteur Pox et un de ses collègues.

Je fus étonné de les trouver là.

— Bonne surprise, Pox. Est-ce à Rudy que vous devez ces places, vous aussi ?

Pox répondit tranquillement :

— Un modeste inspecteur ne peut s'offrir des places à cinquante dollors. Je dois, en effet, d'être ici à notre sympathique ennemi public. Mais indirectement. Il avait offert la loge entière à Mrs. Ralf O' qui m'a fait l'honneur de m'inviter à la partager avec vous.

— Excellente idée. Beau match en perspective. Pariez-vous pour le nègre ?

En bon Américain, Pox répondit sèchement :

— *No.*

Un instant plus tard, je profitai de ce que Pox était plongé dans une conversation animée avec son collègue pour interroger Muriel à mi-voix :

— Pourquoi, chérie, avez-vous invité Pox ?

— Vous ne devinez pas ?

— Serait-ce pour me mettre désormais sous la protection de la police ?

— Peut-être, bien que nous ayons peu de chance de subir ici des coups de mitrailleuse. Mais j'ai trois autres raisons. D'abord, je reste convaincue que, de nous voir mêlés à tous ces événements étranges, Pox nous tient vaguement pour suspects. Or, accepter l'invitation d'un

gangster peut sembler compromettant, mais l'étendre à un policier, je juge que c'est une solution qui ne manque pas d'humour.

— Admirable. Et après ?

— En second lieu. Pox nous ayant tirés du guêpier l'autre jour, nous lui devons bien cette politesse : c'est un brave garçon. Et je crois lui avoir fait plaisir.

— Vous avez toutes les délicatesses. Et la dernière raison ?

— Intuition féminine. J'ai le sentiment obscur que nous rencontrerons James Astor ici. Et, à tout hasard, il vaut mieux avoir Pox sous la main...

Muriel a une acuité visuelle extraordinaire. Souvent, au bord de la mer, elle s'amusait à nous donner le nom d'un bateau que nous apercevions à peine. Nous pensions que c'était un bluff, mais nous constations, à l'approche du bateau, qu'elle ne s'était pas trompée. Aussi, j'étais un peu surpris de la voir s'armer d'une lorgnette de théâtre pendant les combats préliminaires, malgré la proximité du ring. Très vite, je me rendis compte qu'elle ne regardait pas les combattants mais scrutait les rangs des spectateurs. Je jugeai hasardeuse cette entreprise de chercher à découvrir un visage connu dans une foule aussi dense.

— Que cherchez-vous ? demandai-je.

— Une fourrure.

— Ah ! Diana ?

— Oui. Et par la même occasion, votre ami. James le mystérieux.

Elle m'annonçait cela d'un ton tranquille et confiant. Je demeurais perplexe et me perdais en conjectures sur les indices qui avaient pu l'amener à cette aventureuse perspective. Je me retournai vers Pox. Les sourcils froncés, les lèvres plissées, il observait, lui aussi, le manège de Muriel, et je suis sûr qu'il se demandait sans indulgence à partir de quel moment elle avait commencé à se moquer de lui.

Un appel des haut-parleurs, suivi d'un « ah ! » formidable qui se prolongea en point d'orgue, nous arracha à nos méditations. On annonçait le grand combat. Et l'on présentait les adversaires. Bob Moran, champion du monde toutes catégories, cent quatre-vingt-seize livres, cinq pieds sept pouces, montait sur le ring, colosse à la tignasse rousse, massif, oreilles en chou-fleur, nez cassé, silhouette classique du boxeur poids lourds. Il se drapait dans un peignoir étoilé et levait haut, en manière de salut, sa main droite étroitement bandée, tandis que sa bouche se fendait en un immense sourire pavé d'or. L'ovation du public — « son » public — éclata comme un tonnerre et s'étendit dans un brouhaha interminable.

Cependant, à son tour, son adversaire se frayait un passage vers le ring, suivi de ses amis et de ses soigneurs. Quand il eut atteint son coin, il s'immobilisa tranquillement, puis attendit que l'ovation faite à son concurrent eût pris fin et que le haut-parleur pût s'occuper de lui. Alors, d'une plongée souple, il passa sous les cordes et, lui aussi, leva la main et élargit son visage dans un rictus souriant. Le public hésita quelques secondes. Et ce fut un vacarme magnifiquement « américain », mêlant vociférations, hurlements, grognements, trépignements, sifflets et glapissements. Joe Willis, la merveille noire, le roi de l'esquive, challenger du titre mondial, ne s'en émut guère. Il épanouit un sourire qui fit éclater la blancheur de ses dents dans sa face sombre. Plus léger et plus grand que son adversaire — cent quatre-vingt-huit livres, six pieds de haut — il retenait de la main un superbe peignoir jaune serin. Au repos, une belle statue d'ébène, aux muscles longs, dans le style nègre : des bras d'une longueur quasi simiesque, des mollets secs, des pieds trop plats et démesurés. Mais, dès que la statue s'animait, elle se changeait en un dansant pantin de caoutchouc noir. Au moment où le tumulte décroissant allait s'apaiser, Joe prit une pose trop avantageuse et ce fut, de nouveau, une houle de huées et de cris.

Les Américains n'aiment pas les noirs. Le fait

est incontestable et celui-ci, de surcroît, n'avait pas un aspect particulièrement sympathique : lourdes mâchoires, crâne rasé, lèvres énormes, front court sur une nuque puissante. Les yeux, minuscules grains de café, s'abritaient entre des arcades sourcilières et des pommettes proéminentes qui rendaient difficile l'accès d'un direct vers les prunelles.

Muriel me passa soudain les jumelles :

— Derrière le ring, à gauche ; regardez.

J'obéis sans commentaires. Et, dans un groupe animé, je reconnus une veste et un bonnet de léopard : Diana Dood. Tout près, Archie Dood congestionné parlait bas à un soigneur, Rudy Worstero étalait une inquiétante tranquillité, et enfin un gigantesque gaillard en pardessus beige les dominait de la tête, et cette tête était celle de James Astor, libre romancier anglais, proie désignée à la police américaine. Je retins à peine un oh ! » de surprise. Pox était près de moi et regardait, lui aussi, dans la direction de James. Je crus qu'il allait me demander la lorgnette. Mais il n'en eut pas le temps : le premier coup de gong venait de paralyser la salle et d'imposer un silence vertigineux.

Les deux adversaires s'affrontaient déjà. Bob Moran tenait le milieu du ring, solidement établi sur ses jambes puissantes ; la tête en avant, la garde haute, il pivotait lentement sur lui-même

pour faire face à son adversaire. Joe Willis bondissait autour du champion et gardait d'une main son estomac, de l'autre sa mâchoire. Ses longs bras déclenchaient de loin des feintes éblouissantes comme des flèches et, soudain, d'une détente irrésistible y mêlèrent une conclusion percutante qui rompit la garde de Moran désorienté et l'effondra brusquement au tapis. Un monsieur, dans la loge voisine, laissa tomber son lorgnon d'écaille. Quand il le ramassa, le match était terminé. L'Amérique venait de créer un nouveau record : en soixante-huit secondes, Joe Willis triomphait dans ce qu'on est convenu d'appeler le plus noble des arts. Et l'arbitre le proclamait champion du monde toutes catégories et gagnant de la bourse de cinq cent mille dollars.

Il y eut de longues secondes de stupeur. Puis la foule se rua en une véritable bataille. Par bonheur cela se passait autour du ring et dans les populaires, tandis que les loges demeuraient à l'abri de ces terrifiantes lames de fond. Les nasillements tonitruants des haut-parleurs étaient couverts par la tempête hurlante. Les combattants se bousculaient au point qu'on ne pouvait distinguer ceux qui essayaient de porter Joe Willis en triomphe et ceux qui voulaient lyncher le nègre vainqueur. Un moment, Archie Dood et Rudy durent prendre peur pour leur

poulain, car je les vis grouper autour de Joe un solide noyau d'amis, auprès desquels je crus reconnaître la haute silhouette de James près d'un petit bonnet de léopard. Puis, en phalange compacte, ils foncèrent tous vers la porte de coulisse la plus proche.

Muriel me saisit le poignet.

— Ralf, supplia-t-elle, courez, je ne bouge pas d'ici. Courez.

Un couloir s'ouvrait derrière moi. Je repérai la sortie par où s'étaient éclipsés Joe et ses gardes du corps, et je fis volte-face : l'inspecteur Pox et son compagnon avaient déjà disparu.

CHAPITRE XIII

LE ROMANCIER KIDNAPPÉ

Dans les couloirs, on ne se battait pas, mais tout le monde courait. Par bonheur, le flot humain se dirigeait dans le sens où, d'instinct, je désirais m'engager et qui me conduisit, en effet, aux vestiaires et loges des boxeurs.

Deux cents spectateurs, animés d'intentions peut-être hostiles, peut-être amicales, mais, à coup sûr, violentes, assiégeaient trois portes défendues par une demi-douzaine d'athlétiques soigneurs en bras de chemise. Au-dessus des portes scintillait une étiquette lumineuse au nom de Joe Willis. Je m'arrêtai derrière ces hurleurs agités. Je ne pouvais songer à passer par là. Je conjecturai alors qu'Archie Dood et Rudy devaient occuper plusieurs salles d'entraînement et j'obliquai dans un couloir qui, derrière la foule, s'ouvrait innocemment à angle droit. Tout de suite, il me parut que mon intuition était justifiée : la foule moutonnière assiégeait

les portes étiquetées de la façade, mais personne n'avait songé à s'attaquer à la petite entrée latérale.

Toutefois, Rudy et Dood n'avaient pas négligé de la faire garder. Un robuste entraîneur à face et stature d'ancien boxeur de poids lourds, le torse bombé sous un maillot rouge, appuyait ses larges épaules sur la petite porte et attendait avec l'avenante placidité d'un bull-dog. Gracieusement, je lui tendis, d'un peu loin, un billet de cinq dollars. Le dogue, dans un charmant réflexe, retroussa ses babines mais, regardant mieux, dut subir la tentation du chiffre cinq, car il tendit la main gauche.

Je faillis me laisser prendre au jeu, mais le boxeur était mauvais comédien. Instinctivement, il plissa les paupières et contracta les mâchoires et mes yeux alertes virent son poing droit sortir avec lenteur de la poche et se fermer dangereusement. Je ne fus pas long à deviner ce qui se préparait : le gaillard, combinant le devoir et le profit, voulait prendre de la gauche et m'assommer de la droite. J'ai horreur des coups déloyaux et, encore que je sois un passable boxeur amateur, je ne souhaitais nullement offrir quelques dents en holocauste à un professionnel. Je décidai de lui démontrer en deux secondes la supériorité défensive de la boxe à la française. Prestement, je retirai le billet, tandis

qu'une des fortes semelles de mon excellent bottier parisien le touchait de l'arête, durement au tibia. Ce coup de pied bas le projeta en avant, bras écartés, et je le reçus sur ma tête d'un splendide choc à l'estomac. Il s'écrasa lourdement pour le compte, et je fus assuré que son tibia et son plexus solaire lui rappelleraient pendant deux semaines au moins cette courte leçon de fair-play. Puis, replaçant le billet dans ma poche, j'enjambai le corps et j'ouvris la petite porte.

Une seule ampoule électrique éclairait assez mal un spacieux vestiaire. Le mur qui me faisait face était occupé par des armoires métalliques, celui qui lui était opposé par une série de lavabos surmontés d'une glace aux larges proportions. Une grande table de massage et quelques chaises complétaient l'ameublement. La pièce me parut vide au premier coup d'œil et je la traversai, en me dirigeant vers une petite porte de fer hostile et fermée. J'avais fait à peine deux pas quand j'entendis une voix plaintive :

— Ralf...

L'appel me parut venir d'un angle noyé dans l'ombre. Je m'approchai et reconnus avec stupéfaction la Belle aux sept fourrures, l'élégante Diana Dood, assise sur son séant, à même le sol, un petit bonnet de léopard incliné sur l'œil, lamentablement décoiffée, prostrée dans un

effondrement pitoyable. Je me penchai vers elle et lui pris les mains. Je jugeais plus urgent de la réconforter que de la relever. Elle redressa la tête et parut sortir d'un étourdissement. Elle se mit à crier :

— James ! Ils l'ont enlevé... Ils étaient au moins dix... Il s'est battu comme un lion...

— James s'est battu comme un lion ?

J'étais ahuri et incrédule. Mais elle reprit avec une volubilité véhémente :

— Oui, comme un héros et comme un galant homme... Il a été merveilleux quand cette brute a voulu m'embrasser de force. Il l'a frappé à l'estomac et au menton d'un double fantastique (Et les yeux de la fille de Tex Dood avaient l'éclat admiratif du connaisseur.) Il l'a mis knock-out... C'est inimaginable... Puis les autres lui ont jeté une couverture sur la tête, ils l'ont à demi étouffé et ils l'ont emporté par là.

D'un geste saccadé elle désignait la petite porte de fer.

— Mais, dis-je, vous savez qui a enlevé James ?

— Oui, répondit-elle, ce sont...

Mais son regard fixa soudain un point derrière mon épaule. Alors, elle passa la main sur son front et acheva avec une soudaine lassitude :

— Ce sont... ce sont des hommes que je ne connais pas... Comment voulez-vous que je

sache ? Il y a des milliers de gens, ici, ce soir. Dans cette pièce ils se battaient tous. Comment aurais-je pu reconnaître quelqu'un dans ce tas grouillant ? Aidez-moi à me relever, voulez-vous ?

Tout en me penchant, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'aperçus, sans trop de surprise, Pox qui nous contemplait en se dandinant, les mains aux poches. Agrippée à mes mains, Diana s'était relevée et cherchait son sac. Puis elle se pencha vers la glace et, une minute, elle ne fut plus qu'une femme devant un miroir. Pox, admirable de calme, selon son habitude, se taisait, sans un geste, pendant que Diana harmonisait l'indispensable raccord, combinait la poudre et le rouge, redressait sa toque écrasée, ordonnait ses beaux cheveux. Et moi, tout en la regardant opérer, avec une admiration aussi indiscrète que silencieuse, j'eus soudain mes yeux accrochés par un objet minuscule et formidable qui gisait obscurément dans un coin, derrière nous, et dont l'image s'inscrivait dramatiquement dans la glace...

Cependant Diana daigna enfin tourner les yeux vers nous et Pox prit l'offensive :

— La « brute » qui a essayé de vous embrasser, l'avez-vous vue ?

— Mais naturellement...

— Son nom ? demanda sèchement l'inspecteur.

— Le nom de qui? répondit Miss Dood avec un regard de défi.

La placidité de Pox devint menaçante et sa voix eut un grondement sourd :

— Petite fille, vous jouez un jeu qui va vous conduire entre quatre murs. Un mot de moi et vous êtes bouclée. Avez-vous réfléchi à ça?

— Vraiment?

Diana, superbe d'insolence, éclatait de rire au nez de l'inspecteur. Alors, le calme magnifique de Pox s'évanouit, et c'est d'un ton rageur qu'il scanda :

— En voilà assez! Le nom de cette brute?... Tout de suite!

—Je ne puis vous le dire. Je ne le connais pas, coupa Diana avec netteté.

— Vous mentez! hurla Pox.

Mais Diana le toisa froidement puis laissa tomber ces mots :

— Jusqu'à présent je n'avais pas eu de goujat dans mes relations.

Pox eut un mouvement de fureur et lâcha, entre ses dents, un juron de basse classe. C'était la défaite. Il hésita une seconde, puis, prenant un brusque parti, il pivota sur ses talons et s'en fut en courant.

J'attendais cette disparition avec impatience. Pox n'avait pas vu « l'objet minuscule et formidable » perdu dans l'ombre, sur le plancher, et

j'avais su dissimuler ma surprise fébrile depuis le moment où j'avais aperçu, reflété dans la glace, l'insaisissable, le mystérieux carnet rouge. Dès que l'inspecteur fut sorti, je me précipitai pour ramasser le tragique talisman. Mais, à l'instant où, penché vers le sol et tournant le dos à la porte de fer, j'allais poser la main sur le maroquin couleur de sang, je reçus sur la tête un choc formidable et, tout se brouillant dans ma cervelle, je perdis connaissance.

CHAPITRE XIV

LUEURS AU MILIEU DES CHANDELLES

Ce fut dans mon lit que je me réveillai sous l'œil protecteur de Muriel. Je retrouvais ma conscience avec la satisfaction d'un plongeur qui remonte à la surface, mais quand je voulus redresser ma tête, je fis une horrible grimace.

— Vous avez été touché durement, dit Muriel.

— Avec une matraque en caoutchouc, sans doute ?

Muriel me tendit une massue d'une élégante robustesse.

— Avec celle-ci, exactement. Diana l'a ramassée et vous l'offre en souvenir.

— Charmé...

Au nom de Diana, les dernières brumes se dispersèrent et je tentai de me lever :

— Il faut absolument que je la voie.

Muriel se mit alors à me dissuader :

— Inutile de bouger : elle m'a tout raconté par le détail.

— Que vous a-t-elle raconté ?

— Rien que vous ne sachiez, je pense.

— Vraiment ? Vous a-t-elle expliqué pourquoi James était avec elle, quand on l'a enlevé, et comment le carnet rouge se trouvait dans la salle d'entraînement ?

— Mais c'est une chose très simple. Ne vous agitez pas.

— La disparition de James est une chose très simple ?

— Très. Et c'est d'ailleurs votre faute...

Je tâchai de mettre sur mon visage la résignation des martyrs et j'attendis les preuves de cette ahurissante accusation.

— Mais oui, c'est votre faute. Vous aviez tracé à James un tableau effrayant des services de l'immigration américaine, de la rigueur des règlements et de la sévérité des examens médicaux.

— Mais c'était une innocente plaisanterie.

— Une plaisanterie n'est pas toujours innocente quand elle s'adresse à un être qui n'est plus dans son état normal. James, quand vous lui racontiez vos extravagantes histoires, était, malgré son air digne, effroyablement ivre et, d'autre part romanesquement exalté par sa rencontre avec Diana.

— Comment pouvez-vous savoir ?

— Fiez-vous à moi. Sur ce point votre flair masculin est un néant ridicule.

Et Muriel eut un rire perlé délicieux, mais fort humiliant. Je pris un air vexé et dédaignai, par respect pour mes méninges ébranlées, de chercher une adéquate réplique. J'écoutai, résigné au pire, la suite du réquisitoire :

— C'est donc votre faute si James fut bouleversé en apercevant dans la glace de sa cabine un visage couvert de taches rouges. Une poussée d'urticaire, causée sans doute par une abondante ingestion de crustacés, affole l'imagination de votre ami qui diagnostique une scarlatine ou une rougeole. Il se voit séquestré à Ellis-Island, en quarantaine, retenu loin de Diana qu'il aime et qui l'oubliera vite. Ce n'est pas évidemment la raison qu'il a donnée : il a seulement avoué que la seule pensée de manquer le spectacle du match de boxe l'avait rendu fou...

— Fou ? Et quelle folie a-t-il donc commise ?

— Attendez donc. En voyant croître et embellir l'éruption sur son visage en feu, le pauvre James perd absolument la tête : à travers le hublot, il aperçoit les lumières immobiles de Long Island...

— C'était au moment où nous avions stoppé dans l'Hudson ?

— Parfaitement. Il voit aussi la chaîne de l'ancre qui émergeait des écubiers avant. Vous

savez combien, la nuit, les lumières, par temps clair, paraissent proches, surtout quand on manque de repère. James évalue la distance à un mille et demi. Il y en avait trois au moins. Gagner la terre à la nage lui paraît une promenade hygiénique et il se met en mesure de réaliser l'expérience.

— Il est vrai que James est un nageur exceptionnel. C'est égal, il risquait une somptueuse congestion.

— La chance favorise les audacieux, les amoureux et les ivrognes. James roule dans un sac de bain imperméable un complet, du linge, des chaussures, revêt sur un maillot de bain un pantalon de pyjama, s'enveloppe d'un vaste imperméable, gagne la proue, abandonne son pyjama, roule le sac dans l'imperméable dont les manches nouées autour de son cou lui servent à assujettir le ballot sur ses épaules...

— Quelle décision pour un ivrogne !

— Il a raconté à Diana avec des détails dramatiques sa descente jusqu'à la chaîne de l'ancre. Il paraît que la proue de *Normandie* domine les écubiers de plusieurs mètres et il lui a fallu se balancer au bout d'une corde, pendant plusieurs minutes, avant de les atteindre. Il a pu s'accrocher à la chaîne avec les jambes et est descendu le long des énormes maillons jusque dans l'eau.

— Evidemment un romancier ne peut faire les

choses simplement. Et Diana a dû s'extasier devant tous ces exploits.

— Que voulez-vous ! On s'extasie facilement devant ce qu'on regarde avec de certains yeux. Vous voyez d'ici James nageant tranquillement jusqu'à Long-Island, se guidant sur les lumières et atterrissant sur une plage privée.

— L'eau froide a dû le dégriser et il s'est trouvé complètement idiot au moment où il a abordé.

— Il n'en a rien dit. Et ce n'est pas Diana qui émettrait un jugement aussi déplacé.

— En tout cas, le pauvre vieux a eu de la chance d'éviter la pneumonie. Et il peut se vanter d'avoir trouvé un remède inédit aux rougeoles et aux scarlatines.

— L'exercice l'avait, paraît-il, réchauffé et ses vêtements avaient fait le voyage dans des conditions excellentes dans le sac imperméable.

— Je n'aurais jamais cru James un âne aussi énergique, dis-je d'un ton convaincu. Mais comment a-t-il rejoint Diana ?

— L'histoire ne le dit pas. Mais croyez que ce n'était pas le plus difficile. Sachez seulement que Diana, à peine arrivée au Waldorf, a été informée que son frère l'attendait. Et ce frère, c'était James qui occupait son temps devant une assiette de sandwiches et une demi-bouteille d'old scotch.

— Sacré phénomène ! Et le carnet rouge ?

— Il avait à son sujet des inquiétudes. Aussi elle lui a fait la charmante surprise de le lui rapporter. Et il a dû le perdre, hier, dans la bagarre.

— Ainsi, c'est Diana qui me l'avait subtilisé.

— En doutiez-vous, chéri ? répondit Muriel d'un air affreusement candide.

Je la regardai de travers en soupirant :

— Vous abusez lâchement de la situation, lui dis-je, et vous profitez de ce que j'ai reçu un coup sur la tête pour vous moquer de moi. M'expliquerez-vous pourtant pourquoi James n'a pas régularisé sa situation auprès des autorités ? C'eût été pourtant très simple.

— Pas simple du tout. Dès la première démarche, il avait les plus grandes chances d'être suspecté et mis à l'ombre pour plusieurs jours. Il a réfléchi pendant vingt-quatre heures. Quand il a su par les journaux qu'on l'impliquait dans une affaire de meurtre, comme il tenait absolument à assister au match, il a décidé de rester caché jusque-là. Il comptait, au sortir du stade, se rendre à son consulat, et il a déclaré à Diana qu'il ne voyait aucun inconvénient à être envoyé en prison, après le combat jusqu'à ce que le consul ait arrangé l'affaire. Il affirmait qu'il avait, depuis son arrivée, recueilli assez de documents pour pouvoir travailler deux ou trois

semaines et il jugeait qu'une prison est un endroit rêvé pour composer un roman.

— Il a peut-être raison. J'aimerais mieux le savoir en prison. Où peut-il être en ce moment, le pauvre vieux ? Peut-être au fond d'East River.

— Quel pessimiste vous faites ! répliqua Muriel sans conviction.

— Au fait, Diana ne vous a pas dit le nom de la brute qui avait déclenché le drame ?

— Non, je vous le jure.

— Croyez-vous qu'elle l'ignore vraiment ?

— Non. Au contraire, je suis convaincue qu'elle le sait et qu'elle a peur.

— Peur ?

— Oui, Ralf, *affreusement* peur !

Je me redressai lentement et déclarai :

— Muriel, je me sens très bien. Je vais me lever. Il faut absolument que j'aille trouver Diana.

En réalité, ma tête tournait encore et de petites lumières dansaient devant mes yeux.

— Ralf, me dit Muriel avec une douceur ferme, avez-vous oublié que vous êtes sous la menace de Red Rudy ?

— Oh ! dis-je, c'est inouï. Je l'avais absolument oublié. Cela demande réflexion.

— Vous réfléchirez mieux allongé, chéri.

Ma femme m'aida gentiment à reprendre contact avec mes oreillers. Elle s'enfonça ensuite, en

face de moi, dans un vaste fauteuil, glissa son petit automatique sous un coussin et ouvrit le dernier roman d'aventures du célèbre James Astor.

Je fermai tranquillement les yeux. Je me sentais en sécurité sous la garde de Muriel. Je savais qu'elle me défendrait sauvagement, s'il le fallait. Je murmurai :

— Petite tigresse, excusez-moi. Je vais réfléchir...

Et je m'endormis d'un sommeil paisible et confiant...

CHAPITRE XV

RÉVEIL CRÉPITANT

Je rêvais que je voguais dans une jonque chinoise, puis que j'étais étendu dans une pagode rose, sous d'éblouissantes clartés. Et soudain une série d'explosions dispersa aux quatre coins du ciel des magots aux yeux bridés, une force m'arracha brutalement au sommeil et je me réveillai, étendu par terre, les oreilles assourdies d'un vacarme infernal. Une voix familière commanda :

— Ne bougez pas !

De brefs éclairs rayèrent l'obscurité où j'étais plongé. Des vitres volèrent en éclats. Des détonations se multiplièrent, heurtées et claquantes. Près de moi, une forme ondula. Puis des portes s'ouvrirent et, sous des jets de lumière, des ombres se profilèrent, enlevées par une course rapide à travers la chambre, puis disparurent vivement par la porte-fenêtre du roof-garden. Sur la terrasse, des crépitements rageurs, des

galopades lourdes, des imprécations. Et ce fut le silence.

J'écoutai un moment. Puis je dis :

— Muriel ? Où êtes-vous ? Quelle est cette stupide aventure ?

Ma voix restait calme. Mais le calme n'était, en somme, que de l'ahurissement. De la fenêtre, Muriel répondit d'un ton apaisant :

— Je crois que ce sera tout. Vous n'êtes pas blessé, au moins ?

— Non. Et vous ?

— Moi non plus. Je vais allumer le plafonnier, s'il est en état de fonctionner.

Un commutateur cliqueta dans la nuit. Et la lumière ne se fit pas. Quelques secondes plus tard, dans un coin qu'avait épargné la bagarre, une lampe de bureau consentit à prêter son concours éclairant. Notre chambre offrait un lamentable aspect et le spectacle avait une note d'imprévu assez comique. J'étais couché sur le tapis au pied de mon lit dont ma femme m'avait violemment détaché, me précipitant à terre juste à temps pour m'éviter une évasion vers un monde moins agité : une rangée de petits trous ronds, alignés horizontalement avec une précision artistique, exprimait silencieusement les intentions dénuées de tendresse d'un gaillard expert à manier le pistolet mitrailleur. Je suppose qu'il avait, par générosité, gratifié de deux ou trois

rafales d'arrosage les murs et les plafonds de notre séjour, car la plupart des lampes étaient pulvérisées et les glaces étaient constellées comme le drapeau américain.

Je puis confesser que je me sentis assez mal à l'aise. Ces procédés refroidissaient tout mon enthousiasme. Je ne déteste pas les gangsters qui opèrent en plein jour avec mitrailleuses ou autos blindées, mais j'ai horreur des surprises nocturnes, et je juge sévèrement ces tricheurs médiocres qui vous enlèvent la bourse, les places ou la vie sans les sommations d'usage, par des procédés sans grandeur et sans courage. J'en fus quitte cependant pour me redresser avec une inquiétude vite dissipée : nulle douleur aux membres, pas la moindre égratignure de balle perdue. Seule la compresse qui ornait mon crâne s'était volatilisée. Tout allait bien. Mais je fus stupéfait en voyant Muriel venir vers moi, tenant à la main son petit browning.

— Vous avez tiré ? m'exclamai-je.

— Certes, dit-elle simplement. Et j'espère bien que je l'ai eu.

Cette Muriel que j'avais connue terrorisée par les mystères de la *Bête aux sept manteaux* me dépassait par son sang-froid et son courage, et mon amour s'enrichissait d'admiration : je comptais que, par deux fois, ma femme m'avait déjà sauvé la vie, et qu'elle m'avait, en outre,

recueilli en assez piteux état. Dès lors, j'éprouvai quelque honte et je sentis l'esprit d'aventure se réveiller en moi : le mariage avait-il fait de moi un bourgeois naïf, mûr pour toutes les maladresses ? Je décidai d'agir — et d'agir seul. Les mitrailleurs de Rudy le Rouge n'étaient pas, après tout, plus redoutables que les loups de M. Carnaval...

— Venez avec moi, dis-je à Muriel.

Et, l'entraînant par la main, je pénétrai le premier sur la terrasse.

Trois solides gaillards, en tenue de garçon d'hôtel, y abordaient au même instant, après un saut exécuté en souplesse depuis le rebord du toit.

— O. K. Chief, me dit joyeusement l'un d'eux : voilà un outil dont Carpenter Wells ne se servira plus.

Et il me tendait un pistolet mitrailleur. Puis il fit un salut militaire, talons joints, et, avec un rire sonore, se présenta :

— Sergent Jones, préposé par l'inspecteur Pox à votre sécurité personnelle, avec les camarades Bunny et Douglas.

Je serrai trois mains vigoureuses en émettant un « merci » chaleureux.

— Où... où est-il ? interrogea Muriel, d'une voix qui tremblait un peu.

La réponse fut expressive. Jones s'approcha du parapet et, d'un geste, désigna le vide.

— Oh ! en bas ? dit Muriel, tout émue. Croyez-vous que c'est moi ?

— Non, madame. Vous l'avez atteint sans doute puisqu'il y a des traces de sang. Et c'est vous qui l'avez décidé à filer. Mais c'est Bunny qui l'a tiré sur l'échelle d'incendie.

Muriel poussa un soupir de soulagement.

— Merci, monsieur Bunny, j'aime tout de même beaucoup mieux que ce soit vous... Et... il est tombé ?

Jones répondit affirmativement de la tête.

Nous rentrâmes dans la chambre. Le sergent se mit à téléphoner, Muriel s'enferma dans le cabinet de toilette pour se refaire une beauté et je jugeai opportun d'entrer dans la salle de bains pour rafraîchir mes idées sous la douche. Quand je ressortis, enveloppé dans une confortable robe de chambre, Pox était là et commentait l'événement avec Jones et un gérant de l'hôtel.

— Mrs. Ralf O', me dit ce dernier, est en train de choisir un autre appartement sans roof garden.

Sous le jet de la douche, j'avais élaboré un plan audacieux d'auto-défense. Je fis un signe à Pox et l'attirai dans un coin. A mi-voix, je lui exposai mes projets. Il approuva la première

partie, mais à mesure que je développais la seconde il changeait de visage.

— Depuis votre arrivée en Amérique, vous et vos amis empoisonnez mon existence...

Alors, je lui donnai une grande claque sur l'épaule. Il fit un geste fataliste, eut un sourire résigné et je téléphonai qu'on apportât des cocktails.

. . . . . .

Quand Muriel réapparut, elle annonça qu'elle avait retenu un autre appartement au même étage, avec des fenêtres imprenables, deux portes sur des paliers différents et d'excellents angles de tir. Je la pris à part à son tour et lui dis quelques mots à voix basse.

— Entendu, conclut-elle.

Puis se tournant vers Pox :

— Vous connaissez donc le mitrailleur ?

— Bien sûr. C'était le meilleur tueur de Red Rudy.

— Mais alors vous pouvez arrêter Rudy ?

— Vous vous imaginez que ce forban est venu vous canarder avec une arme portant le nom et l'adresse du patron, avec un ordre écrit et signé de sa main dans la poche, ou un chèque à son ordre tiré sur le compte Worstero ? Non. Nous sommes sûrs que Rudy est derrière celui qui fut Carpenter Wells. Mais pour avoir des preuves, c'est une autre affaire. D'ailleurs, personne

n'oserait, sans risquer sa peau, témoigner en justice contre le seigneur Rudy.

— Il ne nous reste plus qu'à boire ces cocktails à sa santé, dis-je... et à la vôtre...

Un moment plus tard, ayant revêtu mon smoking, je sortais tranquillement avec Pox. Sur le seuil, je me ravisai et, frappant à la porte de ma femme, je criai :

— Je viens vous chercher dans une heure, Muriel.

Pox posa sa main sur mon épaule et ajouta à mon oreille d'une voix grave :

— Ne soyez pas aussi affirmatif, monsieur Ralf O'.

Pour toute réponse, je palpai ma poche qu'alourdissait un grand automatique plat. Pox hocha la tête d'un air pensif et, s'avançant dans le couloir :

— Allons, dit-il.

CHAPITRE XVI

LE BRIQUET INFERNAL

Nous avions seulement quelques pas à faire pour traverser Park Avenue et entrer au Waldorf. Mais Pox jugea prudent de quitter l'Old Easton par la sortie de service et d'entrer dans le plus grand palace du monde par la boutique de la fleuriste. Un chasseur nous attendait. Il échangea quelques mots avec l'inspecteur et nous précéda dans une suite de couloirs déserts qui contournaient le hall central. Un monte-charge nous accueillit et nous déposa sur un palier, côté service. Un groom ouvrit devant nous une petite porte de fer qui donnait directement sur une échelle d'incendie. Il fallait grimper dix marches pour accéder à la terrasse. Pox passa le premier. Je suivis, en évitant de regarder au-dessous de moi, la profondeur attirante de quelque soixante étages. Un peu étourdi de vertige, je pris pied assez lourdement sur le

jardin suspendu où s'ouvrait l'appartement de Diana Dood.

La température était douce et les portes vitrées sur le salon plein de lumières.

— Il y a du monde, dit Pox dans un souffle.

Et, sans un regard pour le féerique spectacle de New-York qui étincelait à nos pieds, il m'entraîna doucement vers une sorte de large fauteuil à dossier surélevé formant écran, recouvert de coussins et abrité d'un auvent de toile. Nous nous blottîmes dans l'ombre, tout près de la première baie, et nous attendîmes un long moment. Mon impatience commençait à souffrir d'une pesante inaction, quand deux hommes vinrent s'accouder au parapet de la terrasse, à six pas de nous. Nous étions à contre-jour et immobiles, mais d'un moment à l'autre nous risquions d'être découverts. L'événement prenait un intérêt dramatique. A ce moment, un léger courant d'air vint chatouiller mes muqueuses nasales et j'eus soudain un irrésistible besoin d'éternuer. Avec une énergie silencieuse, je frictionnai mon nez, le picotement intempestif disparut et une catastrophe sans remède fut évitée. Et c'est alors que je reconnus les deux personnages dont la voix parvenait distinctement jusqu'à nous. L'accord ne paraissait pas régner et Archie Dood était aux prises avec son terrible associé, Rudy le Rouge.

— Diana se fait bien attendre, bougonnait le gangster.

— Rien ne nous presse, ce soir, ripostait Dood.

— Eh bien ! profitons de ce répit pour traiter à fond la question en suspens. J'ai reçu un chèque. Mais vous savez que ce n'est qu'un acompte.

— Par exemple ! C'est votre part complète sur la recette brute du championnat. Nous étions convenus de cinquante pour cent. Vous pouvez vérifier la comptabilité du stade. Je ne vous dois plus rien.

— J'ai changé d'avis. Il me faut soixante-quinze pour cent. Etablissez-moi donc un chèque de trente-cinq mille dollars.

— Impossible, Rudy. D'ailleurs, il ne vous serait pas payé. Méfiez-vous. Vous allez tuer la poule aux œufs d'or.

— Allons donc ! Et qu'avez-vous fait de votre part sur la bourse du gagnant ? Vous avez bien partagé avec lui ?

— Oui, mais j'ai monté l'affaire avec le concours des banques et j'ai remboursé ce matin leurs avances. D'autre part, Diana a rapporté d'Europe pour vingt mille dollars de robes et de fourrures. J'ai payé. La petite ignore que vos exigences continuelles me ruinent.

— Ces détails de famille ne m'intéressent pas.

J'ai besoin d'argent. Vos banquiers vous feront confiance. Dans trois mois nous organiserons le match de votre champion contre mon poulain. Bourses énormes. Publicité colossale. Ce sera un coup splendide. Vous allez signer le chèque tout de suite.

— Impossible. Mon compte est épuisé. Mon crédit est nul depuis qu'on me sait votre associé.

Rudy ne répliqua pas. Il se dirigea vers les fenêtres et échangea quelques mots avec un individu que je ne pus apercevoir. Archie Dood s'éloigna à l'autre extrémité de la terrasse, se dissimulant derrière des caisses d'arbustes. Je demeurai seul, l'oreille aux aguets. Tout à coup, j'entendis derrière mon dos le pas de Rudy en quête de son complice. Je me pelotonnai dans un coin du rocking-chair-parasol. Le gangster passa, tout près, mais tout entier à ses préoccupations ne m'aperçut pas. L'alerte avait été chaude. Je voulus échapper au risque d'être découvert. Tandis que Rudy s'éloignait, je m'insinuai avec des ruses de Peau-Rouge vers la baie ouverte à proximité du fauteuil-abri, et j'entrai dans l'appartement.

J'étais dans la salle de bains. Nette, spacieuse, elle n'offrait ni recoin, ni cachette. Il fallait m'assurer une sécurité plus confortable. Le goût de l'aventure était en moi. Sans bruit, j'en-

tr'ouvris une porte et mes yeux plongèrent dans une vaste pièce, baignée de lumière, d'un luxe sobre, décorée de velours gris. La chambre de Diana sans aucun doute. Par chance, nul mortel ne l'occupait à ce moment. Mais j'entendis des pas sur la terrasse. On venait. Je savais trop avec quelle rapide précision Rudy et ses amis se livraient à de dangereux exercices de tir. Je foulai aux pieds tout amour-propre et j'avisai une grande porte à coulisse qui occupait un large panneau et qui m'offrait un entre-bâillement propice. Et je fus tout de suite dissimulé dans une vaste garde-robe, rempli de toilettes parfumées et de soyeuses fourrures. Je réussis à faire glisser le panneau au moment où Archie Dood et Red Rudy rentraient de leur excursion nocturne sur la terrasse. Leurs voix me parvinrent, étouffées, et j'essayai vainement de saisir leurs confidences. Mon attention fut, d'ailleurs, très vite détournée par une bizarre odeur d'essence qui emplissait la garde-robe. Je conclus que la femme de chambre de Diana avait dû nettoyer quelque vêtement et je maudis, en mon cœur, cette fille trop zélée. Sous mon pied, un papier de soie se froissa avec un bruit qui me parut formidable. Je me figeai dans une stricte immobilité, l'oreille tendue.

Soudain, un tic tac se mit à battre quelque part, avec une obsédante régularité. Un réveille-

matin dans une garde-robe ? Je crus à une hallucination et m'imaginai, un moment, que ce bruit était une illusion créée par mes nerfs surmenés, ou que la pulsation de mes artères se détachait plus nettement au milieu de cette solitude silencieuse. Je concentrai mon attention : le rythme monotone s'affirmait extérieur à moi et montait de l'obscurité mystérieuse, comme une menace continue. L'odeur de l'essence viciait l'air de cet étrange placard et, avec des précautions infinies, je fis jouer la porte de la glissière. Des voix parvinrent jusqu'à mon réduit. Les intonations harmonieuses de Diana contrastaient avec les nasillements américains de Dood et de Rudy.

— Ma chère Diana, affirmait le gangster, votre père me dit que vous avez apporté d'Europe une merveilleuse collection de robes et de manteaux, des fourrures magnifiques.

— C'est vrai. J'ai fait des folies.

— Hé ! hé ! vingt mille dollars, c'est une somme... Et tous ces trésors sont dans votre garde-robe ?

— Certainement. Ce ne sont pas les plus belles choses qui tiennent le plus de place.

Soudain, la voix de Rudy se fit coupante et, sèchement, il articula :

— En voilà assez, Archie. Vous n'avez plus que trois minutes pour signer le chèque. Sinon,

exactement dans trois minutes, la garde-robe de Diana sera volatilisée comme un beau rêve. Pénalité : vingt mille dollars pour vous assouplir le caractère...

Je n'écoutai plus. La vérité m'apparut dans sa nudité brutale. La palpitation cadencée résonnait, formidable. Je partageais l'hospitalité de cette garde-robe avec quelque machine infernale qui, dans trois minutes, allait anéantir les coûteuses fantaisies de la Belle aux sept fourrures et mon imprudente personne. Je dominai mon inquiétude et je commençai une fouille minutieuse, avec le concours discret d'une minuscule lampe de poche. J'écartai un monceau de papiers de soie, quatre ou cinq robes imbibées d'essence gisant à même le sol, et je mis la main sur un objet métallique. Il me semblait que les trois minutes étaient près d'expirer et que l'inexorable tic tac allait se muer en une explosion mortelle. J'eus la folle tentation de saisir l'engin et de le lancer d'un geste précis au milieu du groupe. Mais je songeai que Diana était charmante et que mon impulsion n'était pas d'un gentleman. Alors, j'inondai d'un faisceau lumineux l'objet fatal, et je fus interloqué d'apercevoir un de ces charmants bibelots de bureau, chef-d'œuvre de l'industrie parisienne, constitué par une minuscule pendule-réveille-matin en métal chromé surmonté d'un briquet à déclen-

chement automatique. Un détail me frappa sous la clarté aveuglante de ma lampe électrique : la vis qui réglait le déclenchement du briquet n'était maintenue que par miracle et la moindre vibration devait suffire à faire jaillir l'étincelle qui enflammerait la mèche et provoquerait l'incendie, avec la complicité des robes imbibées d'essence. Et la voix de Rudy s'éleva comme un verdict sans appel :

— Plus que vingt secondes, Archie.

A cet instant, un quatrième personnage fit irruption dans la pièce et jeta joyeusement :

— Hello !

Je reconnus, avec un frémissement joyeux, le timbre sympathique de Pox. Une gêne pesa sur la peu honorable assistance et un silence se fit. C'est alors que je décidai de faire à mon tour une entrée sensationnelle. J'insérai une cigarette entre mes lèvres et j'ouvris toute grande la porte à coulisse. Au bruit, tout le monde se tourna vers la garde-robe et je jaillis de ma boîte orné de mon plus beau sourire, le briquet-pendule à la main. Avec de tendres précautions, je posai la « machine infernale » sur le bureau. Personne n'avait bougé et la surprise, pour l'instant, dominait la fureur de mes hôtes involontaires. D'un ton solennel, j'énonçai :

— Messieurs, mademoiselle, l'heure H est arrivée.

Le réveil sonna. D'un déclic brusque, la flamme jaillit et, superbe d'indifférence théâtrale, j'allumai au briquet infernal la plus savoureuse cigarette de mon existence.

CHAPITRE XVII

DÉTENTES CORDIALES

Diana s'écroula dans un fauteuil. Son père soupira de soulagement. Rudy était blême. Pox souriait. Et je me mis à discourir avec une discutable ironie :

— Quelle imprudence, mes enfants ! Quelques secondes plus tard et tout était consumé. Miss Dood, remerciez-moi. Mais à l'avenir, évitez d'humecter d'essence inflammable vos magnifiques robes du soir. Un accident est si vite arrivé.

Pox avait d'un coup d'œil jugé la situation. Je m'extasiai intérieurement sur son intelligence. Je plastronnai avec la fatuité encombrante d'un cabotin de théâtre subventionné : détente de nerfs, revanche de mon inaction forcée et, pour tout dire, contentement d'avoir saccagé les plans machiavéliques de Rudy. Pox paraissait savourer le piquant de mon intervention. Il tenta d'exploiter l'ahurissement général :

— Monsieur Dood, scanda-t-il énergiquement, j'enregistre votre plainte. Vous allez être débarrassé d'un associé compromettant. Mr. Ralf et moi servirons de témoins, et je me charge d'envoyer maître Rudy méditer pendant dix ans sur les inconvénients du métier d'incendiaire. Occasion unique, monsieur Dood, profitez-en.

Archie Dood s'agrippait à son fauteuil, partagé entre mille obscurs sentiments, oscillant entre la terreur du chantage et la joie de la délivrance :

— Par l'enfer ! je le ferai ! cria-t-il enfin.

A l'instant même, une ombre s'encadra dans la baie grande ouverte : un athlétique inconnu, le feutre rabattu sur le visage, les mains aux poches, découpait une menaçante silhouette, et les yeux d'Archie chavirèrent d'effroi.

— Vous disiez, cher ami? interrogea froidement Rudy.

Aucune parole ne s'éleva. Des gouttes de sueur perlèrent au front de Dood. On devinait que, désormais, le moindre mot serait pour lui une acceptation d'une mort sans phrases. Pox comprit que la partie était perdue pour lui, ce jour-là. Il me regarda en haussant légèrement les épaules et, s'adressant au gangster impassible :

— Rudy, dit-il avec humour, vous pouvez permettre au spectre de la vengeance de disparaître. Il a produit son petit effet et il a gagné sa journée.

Rudy daigna sourire. Il fit un geste. Et la baie vitrée fut libérée de l'ombre importune. Mais Dood ne recouvra pas la parole. Seulement, Pox se rapprocha de moi et murmura en confidence :

— Rien à faire. Les tueurs sont là. Impossible de susciter la plainte ou le témoignage qui permettrait contre eux une action légale. La seconde manche est perdue. On jouera la belle.

Pendant ce temps, Rudy se levait nonchalamment. Sa voix s'éleva dans le calme de l'appartement :

— Archie, dit-il, ne vous tracassez pas trop pour le chèque. On en reparlera un de ces jours. Mais d'ici là, prenez vos dispositions pour me rendre ce petit service...

D'un geste arrogant, il salua à la ronde :

— Au revoir, les enfants.

Puis il se dirigea vers la porte. Il venait vers nous, désinvolte, et c'est alors que se produisit le petit incident qui me valut la définitive amitié de l'inspecteur Pox. En passant devant moi, Rudy, sans s'arrêter et sans tourner la tête, venait de faire sauter en l'air, d'un geste précis, la cigarette dont s'ornaient mes lèvres. Le réflexe fut foudroyant : mon pied droit, brusquement détendu, atteignit Rudy au bas du dos et le projeta, nez en avant, sur le tapis. Il n'était pas au sol que Pox et moi avions nos automatiques en

mains. Nous comptions sans notre hôte : décidément, le gangster était beau joueur.

Rudy se mit sur son séant et tourna vers nous un visage épanoui :

— Touché, jeune homme, cria-t-il.

Un rire homérique fusa dans la chambre. La contagion nous gagna tous et nous fûmes secoués d'une hilarité collective. A la vérité, il y avait quelque nervosité dans notre attitude. Pox et moi trouvions là une revanche à la tension qui nous avait maintenus en arrêt toute la soirée. Rudy encaissait magnifiquement ou jugeait plus politique de ne manifester aucun étonnement. Diana elle-même, qui durant toute la scène était restée comme prostrée, s'animait et contractait son visage en de joyeuses et charmantes grimaces. Je m'exclamai, d'un ton que je crus spirituel :

— Crise de transports en commun !

Mon calembour passa inaperçu et je fus un peu vexé. Entre temps, chacun recouvrait son équilibre. Rudy s'était relevé, rétablissait le désordre de sa toilette, ordonnait les lignes déplacées par la chute, époussetait son pantalon, et, finalement, s'adressant à moi en français :

— Très parisien, mon garçon. Vous jouez admirablement des pieds. Mais n'abusez pas. Vous pourriez rencontrer des amateurs dangereux.

Je haussai les épaules. Rudy marqua le coup :

— Dangereux, reprit-il. Vous savez qu'ici nous avons l'habitude de parier à tout propos. Eh bien ! moi, je ne donnerais pas un cent de votre chance.

Je répondis sur le même ton de défi insouciant :

— Au point où j'en suis, ça ne change guère. Mais, pour ma part, je ne mettrais pas sur vous un seul de nos sous dévalués. *Good bye*, Rudy.

CHAPITRE XVIII

ÉCHEC A LA DAME

Rudy sortit sans daigner répondre. Un long silence se tendit entre nous. Pox passa sur la terrasse et, un instant, inspecta les lieux sans découvrir la moindre trace du « Tueur » fantomatique qui avait arrêté les beaux élans d'Archie Dood. Celui-ci paraissait désormais peu enclin aux confidences : muré dans un silence rageur, il méditait, sans doute, sur les inconvénients qu'offrent les affaires entreprises avec un gangster. Moi, je fumais sans arrêt, vaguement inquiet sur mon sort, mais prêt à défendre ma précieuse existence jusqu'au souffle ultime. Tout d'un coup, une voix émouvante surgit d'un vaste fauteuil de cuir plongé dans un coin d'ombre :

— J'en ai assez, criait Diana. J'en ai assez ! Rudy nous aura tous, l'un après l'autre. Ralf, je vous en prie, quittez la partie, Le jeu est mortel. Et dites à Pox d'abandonner ses recherches. Je

ne sais pas où est James. Je ne sais pas le nom de la brute que James a corrigée. Je ne sais pas les noms des hommes qui ont enlevé James. Je ne sais rien. Je ne dirai rien. Mon père ne dira rien. Nous ne voulons pas mourir.

Le ton était saccadé et tragique. Il y avait, dans le heurt des phrases, un halètement de bête traquée, à bout de souffle. Pox, qui avait reparu, tenta de calmer cette panique. Doucement, pesant les mots, il insinua :

— Ne vous affolez pas, Miss Dood. N'ayez pas peur. On veille sur vous. Et tout pourrait peut-être s'arranger. On peut, sous un prétexte quelconque, vous arrêter, vous mettre en cellule avec votre père. Vous pourrez alors parler sans crainte. On ne vous relâchera qu'après avoir coffré toute la bande.

Diana éclata d'un rire convulsif :

— Et vous ne manquerez pas d'accumuler les gaffes. Mais vous n'êtes pas de taille à lutter. Il vous échappera toujours un tueur qui nous réglera notre compte à la sortie de Sing-Sing. D'ailleurs, je sais que vous n'avez aucun souci de notre existence. Vous sacrifieriez la moitié de la population de New-York pour avoir un témoignage ou une plainte en règle. En ce moment, chaque minute est un retard mortel. Rudy n'est plus là. Et il agit. Et chaque seconde diminue les chances de Ralf. Pox, vous serez toujours

battu de vitesse. Vous ne savez pas vous décider. Et vous avez des adversaires qui jouent leur jeu à une cadence rapide et précise.

— Merci du compliment, dit Pox.

Diana ignora l'interruption :

— Tout ce que vous avez su trouver, c'est de me harceler de questions stupides et d'empoisonner mon père de votre formalisme maniaque. Vous n'aviez qu'à abattre Rudy. On aurait discuté après.

Pox haussa les épaules et sourit longuement. Il jugeait inutile de perdre sa salive à raisonner. La jeune fille se tourna brusquement vers moi.

— Ralf, il faut filer. Vous n'avez plus un instant à perdre.

J'avoue que je partageais absolument l'opinion de Diana et j'avais quelque peine à comprendre l'insouciante attitude de Pox.

— Avez-vous un plan ? poursuivait Diana en me regardant avec inquiétude.

Je cherchais une réponse, mais Pox vint à mon secours :

— Tout ceci me regarde. N'ayez aucun souci, Miss Dood, toutes mes dispositions sont prises.

L'inspecteur fut toisé en silence par deux yeux ardents, et la voix de Diana retentit encore, s'adressant à moi :

— Mon pauvre ami, si vous remettez votre sécurité aux soins de cet homme, moi non plus,

je ne mettrai pas un cent sur votre chance. Mais, je vous en prie, dites-moi où vous allez vous réfugier ? Emmenez-vous Muriel ?

Une fois encore, Pox m'évita de répondre :

— Si vous désirez, dit-il froidement, que Rudy soit mis au courant de vos projets, vous n'avez qu'à les confier à Miss Dood.

Diana bondit farouchement de son fauteuil :

— Comment osez-vous ? cria-t-elle.

— Mais je ne vois pas pourquoi vous m'empêcheriez d'affirmer une incontestable vérité. Vous avez partie liée avec Rudy pour rouler tout le monde, à commencer par votre excellent père.

Ce fut au tour d'Archie Dood de protester :

— Je vous interdis, inspecteur... Oubliez-vous qu'il y a quelques instants Rudy avait projeté d'incendier les robes et les fourrures de ma fille ? Par amitié, sans doute.

Pox haussa les épaules, et c'est à Diana qu'il adressa la réponse :

— Mes compliments, votre père lui-même est tombé dans le panneau. La comédie a été supérieurement jouée. Nierez-vous que toutes vos nippes étaient assurées au Lloyd anglais pour une somme très supérieure à leur valeur réelle ? La preuve est facile à faire. Et si vous le désirez, je puis vous communiquer mes documents.

Diana s'affaissait brisée. Et ce fut une crise de larmes. J'ai, personnellement, horreur de ces

manifestations, et j'allumai avec humeur une cigarette pendant que, devant Archie Dood ahuri, Pox continuait, implacable :

— Combinaison élégante, cher monsieur D'un côté, délicieux chantage pour vous amener à signer un chèque, de l'autre remboursement royal des assurances. Et comme, en père généreux, vous auriez renouvelé la garde-robe de votre belle enfant dès le prochain match, nos deux amis gagnaient sur les deux tableaux.

— Mais c'est une infamie, cria Diana en sanglotant.

— Miss Dood, vous avez dit le mot. Exactement, une infamie, scanda Pox en ouvrant la porte.

Puis, se retournant vers moi, d'un geste brusque, il m'entraîna. Je le suivis, renonçant désormais à voir clair dans ce jeu étourdissant. Je me sentais dépaysé dans ce climat d'intrigues, d'imbroglios, de brigandages, et mon sens de l'harmonie et de la mesure était désorienté. Les événements me dépassaient et je commençais tout simplement à avoir peur.

CHAPITRE XIX

FUITE STRATÉGIQUE

Quelques instants plus tard, Pox et moi, en tenue de soirée, devisions paisiblement, perdus en de profonds fauteuils, au centre du hall de l'Old-Easton. Nous attendions Muriel qui n'allait pas tarder à descendre. Pox surveillait sa montre.

— Je puis vous faire une révélation sensationnelle, dis-je. Vous ne trouverez pas à New-York un briquet semblable au joujou incendiaire que la délicate attention de Rudy avait hospitalise dans la garde-robe de Diana. Fabrication française. Importation anglaise. Utilisation américaine.

— Et après ?

— Le briquet appartient à James Astor qui l'a acheté à Paris, et le mystère du placard arrosé d'essence doit faire l'objet d'un palpitant cha-

pitre du carnet rouge. Carnet rouge et briquet furent la propriété de James Astor. Comment le briquet se trouvait-il aux mains de Rudy ? Ou James Astor l'avait offert à Diana, qui s'en est dessaisie au profit du gangster, et leur complicité est évidente, ou Rudy l'a volé au romancier après l'avoir kidnappé. Si le carnet rouge est, d'autre part, aux mains de Rudy, je n'ose penser au sort de votre ami. Un cadavre de plus ou de moins...

— Hypothèses intéressantes. Hypothèses, tout de même.

A cette minute, un immense gentleman émergea de l'ascenseur et se dirigea vers la caisse. Une voix cria :

— Les bagages de Mr. Donaldson.

Deux bagagistes apparurent, portant chacun deux valises qui ressemblaient étrangement à celles de Muriel et aux miennes. Mr. Donaldson régla sa note et s'installa avec ses volumineux colis dans un énorme taxi. Nous n'avions pas bougé. Pox consulta sa montre.

— Dans trois minutes, murmura-t-il. Une grande limousine noire. Mrs. Ralf O' montera la première. Puis moi. Restez à l'intérieur du tambour. Au moment précis du démarrage, bondissez dans l'auto. Tout est réglé. Tout ira bien.

Muriel apparut à la porte de l'ascenseur et

s'avança dans sa robe du soir et sa petite cape de renard bleu.

— La voiture sera devant l'hôtel dans trente secondes, murmura Pox, en baisant cérémonieusement la main de Muriel.

Et tout se passa suivant le programme prévu. Je demeurai légèrement en arrière. Une grande voiture noire stoppa brusquement. Un policeman de service sur le trottoir salua Pox qui monta après ma femme. Au démarrage, d'un élan brusque, je m'engouffrai, la tête la première, dans la voiture. A l'instant même, une auto nous doublait et j'eus les oreilles martelées par cet horrible bruit de crécelle que font les pistolets mitrailleurs à canon court. Je rentrai le cou dans les épaules et Muriel poussa un cri. Notre voiture bondit, collée à celle des gangsters : un homme assis près de notre chauffeur ripostait galamment avec une arme automatique enchâssée dans la glace.

A l'angle de Park Avenue, l'auto des gangsters, brûlant le signal rouge, coupa le traffic avec audace, échappa de justesse à une collision, dédaigna le coup de sifflet d'un policeman, tourna à gauche et aborda de toute sa vitesse l'avenue rectiligne. Dans un éclair, j'aperçus deux voitures de police, du même modèle que la nôtre, qui, dans un départ foudroyant, prenaient la

chasse au milieu du vacarme des pétarades et des sirènes. L'événement avait duré trente secondes et nous étions arrêtés par le signal rouge.

Pox toucha l'épaule du chauffeur :

— Jimmy, je descends. Tu as la consigne? Bonne chance.

Et il ouvrit la portière, le visage épanoui.

— Ils seront coupés à la 60e rue, acheva-t-il en se tournant vers moi. Je vais ramasser les morceaux. Du beau travail, n'est-ce pas?

— Une minute, Pox, m'écriai-je, la volée de balles a été tirée à la hauteur des glaces. Comment sommes-nous encore en vie?

— Voiture blindée, expliqua-t-il. Glaces trempées : un pouce d'épaisseur à l'épreuve des balles. Pneus et moteur protégés. Bon voyage.

Feu vert. Nous repartions à folle allure, le long de la 50e rue.

— Ouf! dit Muriel.

— Oui, mais attendons la fin.

Après la traversée d'East River, nous filions dans Brooklyn. J'aperçus dans le rétroviseur une énorme Packard obstinée à nous poursuivre. Je prévins le chauffeur qui, sans un mot, accéléra encore, puis, brusquement, obliqua à droite. La Packard imita la manœuvre. Ce fut ensuite un crochet à gauche vers une longue rue rectiligne et déserte. Le moteur donnait sa pleine

puissance et le gémissement de la sirène dégageait les carrefours. La Packard suivait avec aisance.

Soudain, la sirène se tut, puis lança trois appels inégalement espacés, bien qu'aucun croisement ne fût en vue. Le chauffeur ralentit.

— Regardez derrière vous, dit-il.

Je me retournai : la Packard nous gagnait de vitesse. A ce moment, il me sembla que le plancher de notre voiture éclatait sous nos pieds ; un frémissement saccadé nous agita et, brusquement, la Packard fit une embardée et escalada le trottoir, désemparée. Un crissement de freins : nous stoppions. Autour de la Packard immobilisée, une vingtaine de policemen, surgis de l'immeuble, revolver en mains, tenaient en respect les occupants de la voiture.

Nous repartions, débarrassés de suiveurs gênants, et le chauffeur expliquait :

— Six pistolets automatiques, à déclenchement électrique fixés à l'arrière de notre voiture. Il suffit d'appuyer sur un bouton. Ils tirent tous à la fois en gerbe horizontale à un pied du sol. Nous avons arrosé la Packard à la hauteur d'un poste de police, alerté par l'inspecteur. J'ai prévenu de notre arrivée avec la sirène. Bien réglé, n'est-ce pas ?

J'approuvai. Mais il me tardait de respirer un

autre air. La voiture sentait la poudre et Muriel appuyait son petit mouchoir parfumé contre son nez. Ce fut la seule manifestation de contrariété qu'elle ait donné dans cette aventure.

Une demi-heure plus tard, nous étions près d'un avion militaire, rapide, armé, équipage au complet. Un taxi jaune était arrêté sous les ailes. Je reconnus dans Mr. Donaldson le sergent Bunny, légèrement maquillé, qui plaçait nos valises dans le coffre aux bagages de l'appareil.

Nous sautâmes à terre. Le chef de bord nous accueillit :

— J'ai ordre de vous conduire à l'aérodrome de Fry-Duke à huit cents milles d'ici. Vous y trouverez un avion civil qui vous conduira à la destination que vous aurez choisie. A partir de ce moment, nous ne serons plus responsables de votre sécurité.

Je remerciai. Le trimoteur Douglas nous enleva et fonça vers l'ouest, tandis que nous revêtions nos manteaux de voyage sur nos tenues de soirée, en vérité, assez étrangement choisies pour un voyage dans un avion militaire. Aucun incident ne marqua cette promenade de cinq heures. A Fry-Duke, un inspecteur de police nous attendait, prévenu par un coup de téléphone de l'ami Pox. Il me désigna une confortable berline aérienne que nous louâmes pour

un nombre respectable de dollars et qui mit aussitôt le cap vers la Floride. Dix minutes après le départ, allongés sur de moelleuses couchettes pneumatiques, nous dormions, comme deux enfants sages, bercés par le ronflement régulier des moteurs.

CHAPITRE XX

SPORTS ET LOISIRS

Posée sur une plage voisine d'Oakland, la villa de notre tante, Mrs. Hag, m'apparut comme un paradis : un bungalow en bois, entouré de pergolas, dominait un jardin enchanté qui descendait jusqu'à la mer. Notre tante voyageait en Angleterre et nous étions seuls, avec une domesticité nègre. Avant le départ, Pox et moi, nous étions mis d'accord sur un certain nombre de détails. J'avais reconnu l'urgente nécessité de placer une somme imposante de kilomètres entre les tueurs de Rudy et nos très précieuses personnes. Mon séjour à New-York avait compliqué la tâche de la police et compromis la sécurité de Muriel. Et moi-même je n'aurais pu sans doute échapper plus d'une semaine aux perspicaces vengeances des gangsters. Par contre, mon amour-propre et mon amitié étaient engagés : je ne voulais à aucun prix déserter le danger ni renoncer à sauver James Astor. C'est

pourquoi Pox m'avait formellement promis, sur mon insistance têtue, de me tenir au courant par téléphone de ses démarches et de ses découvertes, et avait consenti à me communiquer fidèlement les progrès de l'enquête en cours. Mon plan — et Pox avait assez mal digéré ce projet — était de revenir à New-York sous un camouflage savant et, pourvu d'une personnalité d'emprunt, de travailler dans l'ombre à démasquer la bande, de surveiller Diana et son père, Rudy et ses complices et de retrouver coûte que coûte la trace de mon imprudent ami. Mais je comptais bien rentrer en scène, seul, sans ma femme dont la présence eût suffi à mettre en éveil nos adversaires.

Nous avions de bonnes raisons de nous croire en sûreté. La rapidité foudroyante de notre départ, la discrétion d'un équipage choisi à Fry-Duke par la police, l'atterrissage sans histoire dans une prairie, autant d'assurances que notre piste était brouillée et que notre sécurité était garantie. Nous nous appelions désormais Mr. et Mrs. Andrew Wilson, et le plus rusé des chroniqueurs n'aurait pu soupçonner notre identité véritable.

La violence des derniers événements avaient un peu secoué nos nerfs et la vie paisible du paradis balnéaire nous fut un enchantement. Nos voisins étaient pour la plupart des commerçants

et des sportifs qui n'ouvraient leurs journaux que pour y chercher les cours de la bourse ou les performances des champions. C'était pour tous deux la retraite rêvée, la détente idéale, et j'avais quelque peine, je l'avoue, au milieu de ces délices, à persévérer dans mes desseins de redresseur de torts. Les gangsters n'existaient ici que dans les films cent pour cent américains où jamais le bon détective n'était en difficulté.

Il m'arrivait de sourire en assistant, au cinéma, à leurs exploits, et j'avais conscience que Muriel et moi avions fait beaucoup mieux. Cette vanité secrète me gonflait de quelque suffisance et, sur la plage où je séchais et brunissais ma peau au rude soleil, je regardais avec condescendance les mortels sans histoire qui peuplaient le sable ou s'ébrouaient avec ostentation. Muriel prenait sans enthousiasme un repos nécessaire : un héros tel que moi devait au monde de veiller sur l'avenir de sa race, et j'imposais une tendre tyrannie aux velléités d'action qui agitaient dangereusement la mère de notre futur aventurier. Je renonçais, pour rester auprès d'elle et partager ses méritoires sacrifices, aux ivresses du ski nautique ou du canot automobile. Et nous avions l'air insignifiant et ingénu d'un ménage en lune de miel.

Le temps passait. En quinze jours, Pox m'avait téléphoné trois fois, et chacune de ses

communications s'achevait sur une exhortation au calme et à la patience qui avait le don de m'exaspérer. Il m'avait appris que le soir de notre départ, la police avait « eu » les deux voitures et leurs occupants indésirables. Capture de choix, certes : des tireurs de marque avaient disparu, mais on n'avait pu recueillir aucun témoignage qui permît d'inquiéter Rudy le Rouge. En vain, l'inspecteur avait-il multiplié les filatures et les surveillances. Tout ce monde vivait au grand jour, strictement soumis aux lois de la civilité la moins puérile, mais la plus honnête. Diana était une jeune fille élégante et recherchée : sa beauté avait fait d'elle une vedette mondaine et chacun de ses actes, chacune de ses toilettes, chacun de ses chapeaux, fournissaient un aliment au lyrisme de journalistes enthousiastes et en mal de copie. Son père et Rudy, plus étroitement associés que jamais, consacraient toute leur activité au « noble Art » et leurs projets, égrenés en savantes confidences, occupaient le premier plan dans les chroniques de la boxe. Ils ne paraissaient nullement décidés à une abdication, et le ton désinvolte et publicitaire de leurs interviews témoignait d'une insolente tranquillité de conscience. Le flegmatique Pox faisait chou blanc et ne trahissait sa nervosité que par de subtiles nuances. Il éludait mes interrogations trop pressantes, et ses conseils de prudente pa-

tience voilaient une rage concentrée. Le téléphone est un merveilleux instrument d'enquête psychologique : il met en relief les vibrations les plus ténues et donne aux silences une résonance formidable.

Aussi cette eau bénite policière avait-elle un effet opposé à celui qu'en attendait Pox : elle m'arrachait à l'engourdissement, au farniente, à l'oubli, et m'excitait à agir contre ce danger irritant et sournois que dissimulaient les apparences trop vertueuses de nos ennemis. Mon inaction me pesait et, sans rien confier à Muriel de mon bouillonnement intérieur, je me préparais méthodiquement à une rentrée sensationnelle.

Ma peau prenait, avec la collaboration du soleil et d'une huile teintée savamment, des tons boucanés. Ma moustache avait poussé et, taillée en brosse, me donnait un air d'officier anglais, détaché, pour congé régulier, de l'armée des Indes. Sous le prétexte de garnir la garde-robe d'un frère de ma taille, mais d'une corpulence plus étoffée, je fis l'acquisition de deux complets et d'un smoking de splendide confection américaine et dont les proportions avantageuses permettaient l'insertion, sur mon estomac, d'un confortable oreiller pneumatique. Peu à peu, je dépouillais le vieil homme et je m'identifiais avec un nouveau personnage. Je n'omettais aucun détail dans cette préparation minutieuse. Je lisais

les magazines et journaux de boxe pour me faire une culture pugilistique, capable d'éblouir les spécialistes. Les clubs de Californie n'avaient plus de secrets pour moi, et je connaissais par le menu le nom des champions, leurs performances, leur poids, leurs manies, leurs passions. J'avais établi un stand de tir dans un hangar désaffecté, perdu dans un coin du parc et je m'exerçais chaque jour au maniement d'un pistolet mitrailleur, merveilleusement plat, qu'une attention charmante du faux Donaldson avait glissé dans mes bagages. Au bout de trois semaines, je maniais mon joujou avec quelque dextérité : il m'arriva de loger, à quinze mètres, une rafale de sept projectiles dans un carré de vingt centimètres. Il y eut un jour de pluie et, confiné derrière les vitres, j'eus la lourde sensation du spleen. Je décidai que le moment d'agir était venu. Le soir même, Pox téléphona de la même voix faussement assurée. Je manifestai vivement mon impatience. Il m'affirma qu'aucun fait nouveau ne s'était produit et me supplia d'attendre encore. D'une voix suave, je promis d'obéir. Et je raccrochai, décidé à envoyer au diable Pox en particulier et la police en général, résolu à n'en faire désormais qu'à ma tête.

CHAPITRE XXI

ÉMOTIONS D'UN VOYAGEUR SOLITAIRE

Je me réfugiai d'assez méchante humeur dans la lecture des journaux. Mon attention se détachait par instants des innombrables manchettes à sensation, et je commentais l'attitude de Pox en cette aaffaire avec une rigueur sans indulgence. Je croyais deviner ses pensées. Selon lui, James Astor ne représentait pas pour un kidnapper une prise assez fructueuse et on devait abandonner tout espoir de le retrouver vivant. Un gangster n'hésite guère à supprimer les êtres gênants et ne s'embarrasse jamais de bagage inutile. Si on n'avait pas retrouvé le cadavre, c'est que l'exécution avait dû avoir pour théâtre les bords de l'Hudson ou de l'East River, admirablement propices aux disparitions sans traces. Je n'étais, moi, qu'un amateur encombrant. Il fallait m'écarter gentiment et inscrire le nom d'Astor aux profits et pertes de la police.

Je froissai nerveusement un magazine et mes yeux furent soudain accrochés par une annonce :

HOLLYWOOD
LA RASCASSE
VERITABLE RESTAURANT FRANÇAIS
SUCCURSALES A NEW-YORK
ET A MARSEILLE (FRANCE)

Je bondis. Il fallait partir. L'aventure m'appelait. Je saurais bien parfaire en route ma transformation. Et j'informai Muriel de ma décision. Je ne fus pas trop étonné de lui voir exprimer des inquiétudes et insister pour m'accompagner. J'eus quelque peine à vaincre ce touchant dessein et il fallut employer tous les arguments. Ma femme finit par s'incliner avec un résignation dont j'aurais dû me méfier.

Le lendemain matin, vêtu d'un complet neuf, un Ralf métamorphosé s'installait au volant d'un petit cabriolet Ford acheté dès notre arrivée à Oakland. Ce personnage devait ses importantes proportions à un coussin abdominal judicieusement réparti. Avec l'aide de Muriel, la physionomie même avait subi des transformations variées. Les cheveux blonds et ondulés avaient disparu : tondus ras sur les côtés, ils s'aplatissaient sous une couche savante de gomina, séparés par une géométrique raie médiane et assom-

bris par une teinture couleur de jais. Ma moustache réduite et mes sourcils amincis étaient devenus du plus beau noir. Ma narine gauche recélait un petit cône de caoutchouc et mon nez s'évasait, d'un côté, dans un pur style boxeur. Ma voix nasillait avec une gravité américaine. Mon teint était authentiquement bronzé. Et Muriel, elle-même, en m'embrassant au départ, se demandait tout haut si on ne lui avait pas changé son mari. J'étais un citoyen standard de la côte californienne, ma voiture était immatriculée à Oakland au nom d'Andrew Wilson — et je pris la route, ému de quitter Muriel, mais confiant comme un collégien en vacances.

La route était belle, le temps lumineux. Le moteur chantait avec une allégresse nerveuse. Je me sentais en pleine forme et prêt à conquérir le monde. Je longeais la côte dans un paysage de féerie, et j'avais peine à croire que je courais vers l'enfer, tant j'étais grisé par la joie de cet éden. Seul, le coussin pneumatique me rappelait aux réalités terrestres, en gênant la libre expansion de mes muscles abdominaux. Excellent moyen de freiner ma fantaisie et de me contenir dans mon rôle d'aventurier méfiant et organisé. A Hollywood, où j'arrivai par un glorieux soleil, je me confiai à un coiffeur-maquilleur qui paracheva ma transformation. La glace me renvoyait l'image d'un inconnu et, fier

de mon ingéniosité, je gagnai la *Rascasse* pour y dîner.

L'auberge marseillaise avait une apparence banale. Dès l'entrée, deux portiers m'assaillirent, surgissant, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier portait le costume du Tartarin classique et m'accrochait, sans façon, en vociférant d'un accent embaumé d'aioli :

— Marseille ? Té, par ici, venez voir.

Le second, géant habillé en cosaque, roulait les *r* avec une effrayante gravité et, soulevant la portière de gauche, il invitait du geste :

— Moscou. Véritable cuisine russe. Jakouskis, vodka, caviar. Par ici !

Je me dégageai doucement et me dirigeai vers un bar qui occupait le centre du hall. Perché sur un tabouret, je réfléchis un moment, devant un pacifique manhattan, aux charmes comparés des cuisines russe et marseillaise. Ma décision se précisa bientôt : le caviar me tentait et je tendis au barman un billet de cinq dollars. Au moment ou, après avoir reconnu la monnaie, je levais les yeux, je fus sidéré par une étrange vision. Tout près de moi, juché sur un tabouret voisin, un compagnon de notre randonnée à la *Rascasse* de New-York, un « tueur » de Rudy le Rouge, me regardait avec une obsédante curiosité.

CHAPITRE XXII

L'ŒIL DE MOSCOU

Domptant ma surprise, je soutins ingénument le regard de l'indésirable compagnon. Et, en dépit de cette flegmatique apparence, je subis une tempête sous mon crâne. Cet homme m'avait-il reconnu ? En ce cas, je devais renoncer à goûter la douceur de la vieillesse et préparer mes bagages pour un monde meilleur. Mais m'avait-il reconnu ? Le gangster détournait maintenant les yeux et s'absorbait béatement dans la contemplation de sa menthe poivrée. Cette indifférence était-elle un jeu sournois ? En vérité, je ne pouvais échapper et j'étais la souris de ce chat congestionné : la fuite eût été la pire des maladresses. Cependant, je considérais dans la glace du bar, près du « tueur » méditatif, un étranger vêtu de gris qui ressemblait peut-être à mon frère, mais nullement à Ralf O'. Je cherchai dans ce personnage au poil

sombre, au visage de flibustier, aux prunelles dures, à la silhouette massive, un rappel de mon teint blond, de ma svelte souplesse, de mon sourire éternel. L'examen était négatif. Et je me confiai à ma chance.

Sans accorder plus d'attention au sbire de Rudy, j'entrai dans le cabaret « moscovite » qui plagiait honteusement les restaurants russes de Paris. Un verre de vodka épanouit en moi un fatalisme slave. Je me surpris à murmurer « Nitchevo » — ce qui est bien le seul mot russe que je connaisse — et j'enduisis consciencieusement mes toasts de crème, de serruga glacé et de jus de citron. J'oubliais l'heure et le lieu, ces contingences. Etais-je vraiment en Californie? Ou m'étais-je égaré sur les bords de la Moskova et le voisin du bar était-il un équipier de Rudy ou un espion de Staline? Je retrouvais ma bonne humeur dans cette boîte aux lumières voilées, aux plafonds bas et bariolés, aux murs tendus de tapis. Dans l'ombre, quelque part, un orchestre m'ouvrait les perspectives des steppes de l'Asie centrale et je rêvais d'une équipée folle sur les petits chevaux des Tcherkesses. Cette aventure manquait à mes expériences. Il faudrait y songer. Et, soudain, je me retrouvai dans Hollywood : les petites tables se garnissaient de dîneurs élégants. Je me proposai un jeu de société pour moi seul et cherchai à iden-

tifier avec les grandes vedettes de l'écran les jolies femmes et leurs irrésistibles partenaires. En trois minutes, j'avais découvert six Greta Garbo, trois Jean Harlow, dix Marlène et deux Joan Crawford. Trop est trop.

Au moment où cette distraction touchait à l'ennui, « mon » gangster entra dans la salle. Je l'accueillis audacieusement, d'un large sourire. Fatale imprudence ! Son regard, qui se posait distraitement sur moi, fut retenu devant ce sourire soudain figé par une découverte de ma cervelle en ébullition. J'avais oublié que mes dents pourraient me trahir et je n'avais pas compris cet article dans la transformation de mon visage. Or, mes dents avaient une personnalité : une cassure nette déparait une des incisives supérieures et s'imposait à l'attention à chacun de mes sourires. L'œil de mon adversaire avait-il retenu ce détail ? Mon impudente confiance avait nargué la fortune. Faudrait-il payer ? L'ennemi public s'assit à une table d'angle dont la position permettait aux regards de commander la salle. Il commença son repas avec une impassibilité que j'estimai assez bien jouée. Une ou deux fois, j'accrochai son regard, mais un regard atone et comme lointain. Le petit manège me rendait nerveux. J'ai toujours détesté les situations mal définies. Et je fus tout près de me lever pour m'expliquer net-

tement avec cet horripilant individu. La peur du scandale, dans un lieu aussi sélect, me retint dans l'attente. Je me fis une philosophie et m'enfermai dans ce dilemme : maquiller cette brèche dentaire d'une porcelaine ou renoncer à sourire. Et, naturellement, je découvris une troisième solution : sourire sans montrer les dents. Le sourire sans clarté pareil au rire silencieux de Bas-de-cuir. Les dentifrices n'auraient plus à compter sur moi pour leur publicité si je devenais célèbre. Mais j'avais peu de chance de devenir célèbre. En considérant le gangster et en faisant un retour sur moi-même, je parodiai irrévérencieusement le mot de Pascal : « C'est la même balle dont se servent l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Lequel de nous deux placerait le mieux la balle ?

Un grape-fruit juteux à souhait m'avait rajeuni de ses vitamines. Je demandai l'addition et je sortis de la salle, du pas lourd qui convenait à ma corpulence d'emprunt. L'homme n'avait pas levé la tête et je soupirai de satisfaction, non sans envisager que le « Tueur » pouvait bien avoir dans de bons endroits de charmants acolytes aussi perspicaces et aussi décidés que lui. Au premier étage, je perdis deux ou trois minutes, devant la glace du lavabo, à des exercices fantaisistes de « sourires à bouche fermée ». J'obtins une suite de grimaces peu pho-

togéniques, mais qui donnaient à mon visage des expressions à la fois stupides et sinistres. Je réussissais à ne plus rien reconnaître de moi-même. Et ce rictus, au coin d'un bois, m'eût donné le frisson.

Mon optimisme remontait à la surface. Je gagnai la cabine téléphonique et demandai « Long distance ». J'eus très vite à Oakland Muriel au bout du fil et je fus accablé de recommandations aussi tendres qu'inquiètes. Je dus adjurer ma femme de rester bien tranquille, de renoncer à me rejoindre et, pour la distraire, je lui racontai mon voyage, mon dîner à la boîte russe de la Rascasse. Et je lui vantai la perfection de mon déguisement. Je perdis le sentiment de la plus élémentaire prudence : « Pox lui-même, assurai-je, ne me reconnaîtrait pas. » Et je continuai avec fatuité :

— Figurez-vous qu'il y a par ici un petit ami de Rudy qui doit être en chômage ou qui cherche un engagement de traître pour le cinéma. Ah ! lui, du moins, n'aura pas besoin de se maquiller !

Muriel, alarmée, me supplia d'être prudent.

— Me reconnaître, y pensez-vous, chérie ? Vous-même passeriez à côté de votre mari sans avoir le plus imperceptible frémissement...

Depuis un instant, une silhouette assombrissait les vitres dépolies de la porte. Je commis

par défi l'imprudence de poursuivre en français la conversation :

— Il y a un imbécile qui nous écoute indiscrètement.

Je devinai derrière la porte une présence hostile. Pourtant, je fis mes adieux à Muriel sur le ton le plus calme et je raccrochai doucement. Ma main droite étreignait mon automatique, enlevait le cran d'arrêt et braquait l'arme dans ma poche. Je poussai le battant dans le dos de l'homme qui se retourna d'une pièce. Sans aucune surprise, je reconnus le Tueur.

CHAPITRE XXIII

NETTOYAGE PAR LE VIDE

Le gangster m'offrit un visage de brute résolue. Nos regards s'affrontèrent violemment et, quand je songe à cette minute pathétique, je n'arrive pas à savoir par quel miracle je n'ai pas tiré à travers ma poche. Grâce au ciel, je m'aperçus à temps que, si les mains du bonhomme étaient formidables, elles étaient vides : je n'ai jamais éprouvé de goût spécial pour le meurtre et un ennemi désarmé ne m'intéresse plus. Je renonce à deviner quelles furent les pensées du Tueur en face de mon visage crispé, de mes mâchoires contractées (j'avais décidément perdu le sourire), et de ma main droite en position dangereuse dans mon veston. Je crus discerner pourtant que ce n'était pas moi qu'il s'attendait à trouver là et que, pour l'instant, ma personne avait à ses yeux une importance de second ordre. Mais si je conservais encore des

illusions sur mes talents de maquilleur, elles furent bousculées sans ménagement :

— Monsieur Ralf O', grogna l'indésirable gentleman, n'obstruez pas le passage.

Et, d'une poussée violente, il m'écarta et s'engouffra dans la cabine en claquant la porte sur lui.

Je demeurai stupide. J'aurais sans doute préféré un « direct » sans réplique sur le plexus solaire à cette dédaigneuse humiliation. Pox me considérait comme un gêneur. Rudy et ses boys me regardaient comme une quantité négligeable. Je n'avais pas prévu cette hypothèse. De l'autre côté de la cloison, bourdonnait un nasillement. Je crus percevoir un « *yes*, Miss Dood » suivi d'un hoquet goguenard. J'imaginais le rictus de ce mouchard faisant part de sa découverte et livrant ma maladresse ou ma fatuité aux gorges chaudes de ses complices. Puis le nasillement reprit, se prolongea en phrases indistinctes, hachées, presque haletantes. J'étais repéré mais, sans doute, la bande avait d'autres problèmes à résoudre.

Mes doigts, encore collés à la crosse de l'automatique, se détendirent lentement. Je haussai les épaules en un geste magnifique de soulagement et je fis une grimace qui ressemblait à un sourire, la bouche fermée, non par prudence mais par fureur inavouée. J'eus ensuite quel-

que humeur à constater que je descendais l'escalier, les jambes molles. Le bar-dancing m'ouvrait son havre. Je m'y réfugiai.

La vie y régnait sous la forme d'une agitation trépidante. Une quinzaine de couples se trémoussaient sous les injonctions sauvages d'un jazz. La musique russe avait fait place aux rythmes nègres. Le charme slave n'est pas assez pimenté pour la jeunesse américaine. L'heure du rêve était passée ou n'était pas encore venue. Il faut à cette race du Nouveau Monde des digestions bruyantes. Le spectacle n'était pas nouveau pour moi et, d'ailleurs, convenait peu à mes préoccupations. Un tabouret était libre en face de la porte. Je cherchai l'oubli dans un whisky-soda. Accoudé au bar, les pieds sur une barre chromée, je contemplais la gamme bariolée des liqueurs et je me perdais en divagations sur le régime prohibitionniste. Le barman s'affairait, dosant les mélanges, surveillant sa clientèle, insensible au grouillement épileptique des danseurs. Et, soudain, je vis son regard fixer, avec effroi, un point derrière mon épaule.

Je me retournai brusquement : la porte s'était ouverte et un homme courait vers nous, suivi d'un tragique individu qui tenait un automatique dans chaque main. Je crois qu'il tira sans cesser de courir. Le fugitif trébucha, plongea,

s'accrocha à mon tabouret qu'il entraîna dans sa chute, tandis que je restais cramponné au bar.

— Très réussie votre attraction, dis-je au barman.

Celui-ci me regarda d'un œil terrifié. Son visage devint affreusement pâle et il avait l'air, dans sa veste blanche, d'un étrange Pierrot. Une voix sans timbre répondit, tout près de moi :

— Ce n'est pas une attraction, monsieur. Regardez donc. Mais, par Dieu, ne bougez pas !

A mes côtés, le protagoniste de ce drame me désignait le sol de son automatique fumant : une tache rouge s'élargissait sous la gorge de l'homme tombé à mes pieds, face contre terre. Il y eut une minute de stupeur que le personnel mit à profit. L'homme aux pistolets donna quelques ordres brefs, le corps fut enlevé. Et j'eus à peine le temps de reconnaître, dans le cadavre, le Tueur de Rudy le Rouge. Sciure de bois. Coup de balai. Et le jazz redoubla ses discordances.

— Qui donc a tiré ? dis-je au barman. Un gangster ?

— Non, monsieur, un gunman.

Un gunman ? J'avais entendu parler de ces gradués d'université, athlètes complets, tireurs hors de pair, qui organisaient des phalan-

ges spécialisées dans la chasse des gangsters dont ils adoptaient les méthodes de violence sans phrases. En Amérique, l'étonnement est un sentiment qui tend à disparaître. Je venais de voir opérer de façon inédite un défenseur de l'ordre. Et je songeais qu'après tout, sans le vouloir, il venait de travailler pour moi. Je rentrai à l'hôtel libéré d'inquiétude, mais assez déconfit. Depuis mon départ d'Oakland, je n'avais pas joué un rôle extrêmement brillant. Dans quelle galère m'étais-je embarqué ?

CHAPITRE XXIV

LA BUGATTI FANTÔME

Le temps était splendide. Depuis deux jours, la Ford ronronnait d'un rythme impeccable et je me grisais de solitude, de sécurité et d'émerveillements. Après le drame de la *Rascasse*, une nuit de sommeil profond m'avait débarbouillé de tout souci et, au petit matin, le soleil avait éveillé un optimiste. Le Tueur était mort, il avait ignoré mes intentions et s'il avait signalé au téléphone ma présence à Hollywood, ses complices étaient certainement trop éloignés pour me menacer d'un péril immédiat. Plus que jamais confiant dans ma chance, j'avais décidé de gagner New-York par la route : passionnante promenade touristique à la découverte d'un pays inconnu. Je m'étais habillé en chantant, et aucun nuage n'était apparu au ciel. Une heure plus tard, j'avais quitté la ville des stars et des gunmen et, loin de tout œil indiscret,

dans un endroit écarté, j'avais sagement apporté quelques modifications essentielles à mon aspect extérieur. J'avais suivi le Grand Cañon du Colorado, j'avais retrouvé le souvenir de Gustave Aymard au pied des montagnes de l'Arizona. J'avais résisté à la tentation d'obliquer vers Santa-Fé et j'avais eu l'enivrante sensation de changer de climat et de pays à chaque détour de la route : deux jours plus tôt, j'étais sur une Côte d'Azur et, depuis, j'avais longé de gigantesques chaînes neigeuses et traversé un Sahara.

Le soir du second jour, je côtoyais à quatre-vingts milles à l'heure la rivière Arkansas, estimant que je n'arriverais pas avant minuit à Kansas-City. Je comptais y coucher et en repartir après un bref repos. Je venais de traverser une petite ville nommée Top Hill sans y découvrir un seul restaurant sympathique, lorsqu'une série de pancartes publicitaires m'invita à obliquer dans un chemin étroit et me conduisit à une auberge de grand style, construite à flanc de colline. Il était plus de neuf heures du soir et j'avais un appétit de loup. Je stoppai dans le parc et tombai soudain en arrêt devant une Bugatti grand sport, du dernier salon, immatriculée à New-York. Il y a en Amérique si peu d'autos françaises que je me sentis tout joyeux de rencontrer un compatriote. Piqué de

curiosité, je m'approchai de la voiture pour lire sur la planche de bord le nom du propriétaire. Mais les glaces étaient baissées et la nuit commençante m'empêcha de déchiffrer la moindre lettre. Les portes paraissaient verrouillées et je jugeai indiscret ou imprudent et, après tout, assez inutile de commettre une lecture avec effraction. Et, tandis que le numéro s'incrivait automatiquement dans ma mémoire, je pensais qu'il me serait facile de me renseigner à l'intérieur de l'auberge.

J'achevais à peine de me laver les mains lorsque j'entendis un ronflement caractéristique de moteur. Mon expérience ne pouvait être prise en défaut, et je me précipitai vers la fenêtre. Aux lumières de l'hôtel, je vis la Bugatti démarrer nerveusement dans la nuit et je suivis un instant le pinceau des phares orienté vers l'ouest. Je devais donc renoncer à toute possibilité de rencontre puisque mon itinéraire m'entraînait dans le sens opposé. Je n'eus pas de crise de désespoir. Après tout, mon aventure s'accommodait infiniment mieux de l'anonymat et de la solitude, et j'avais tant de choses à cacher que j'entrai dans la salle à manger en concluant que cette disparition était, après tout, providentielle.

Un poste de T. S. F. déversait ses ondes radiophoniques depuis une boîte de New-York.

C'était un jazz endiablé qui devait activer sans doute la digestion des clients ou leur donner l'illusion de la grande vie. Je me surpris à rêver. Ma pensée recréait le visage énigmatique de celle que je continuais à nommer la Belle aux sept fourrures. Le mystère dont s'enveloppait son charme créait autour de son souvenir une atmosphère troublante. J'étais sûr qu'elle détenait la clef du problème et que, si elle avait voulu ou si elle avait pu parler, elle aurait épargné bien des efforts et sauvé quelques vies humaines. Elle me passionnait moins peut-être comme une femme que comme un danger.

Depuis un instant, la musique s'était tue. Une voix, dont le timbre solennel rappelait étrangement le speaker de Radio-Garonne, donnait les dernières informations de New-York. Les nouvelles s'égrenaient et je les enregistrais automatiquement, jusqu'au moment où l'annonce de l'arrivée à New-York d'un célèbre aviateur japonais eut cette conclusion inattendue :

« Notre hôte occupe au Waldorf un des plus somptueux appartements « sur le toit », celui-là même que, ces jours derniers, quittait Miss Diana Dood, la fille du fameux manager de boxe ».

Mon dîner s'achevait. Je me précipitai au téléphone et demandai New-York. Je voulais parler à Pox. Je ne pus avoir au bout du fil

qu'un de ses adjoints. Je le priai de me renseigner sur la date précise du départ de Miss Dood et sur la marque de sa voiture. Je renonçai à pousser ce soir-là jusqu'à Kansas-City. Je sentais que mon chemin allait s'orienter vers une autre piste. Une heure plus tard, Pox m'appelait et sa réponse me donna la fièvre. Diana était partie vers l'ouest trois jours plus tôt dans une Bugatti 57 qui avait fait sensation dans les milieux sportifs de New-York. Le numéro d'immatriculation correspondait à celui de l'auto fantôme de Top Hill.

CHAPITRE XXV

SUR LA PISTE DE GUERRE

Mon premier mouvement fut de me précipiter vers la Ford et de foncer dans la nuit. J'imposai le calme à mes nerfs et je pris mon temps pour une réflexion méthodique. Il fallait à tout prix retrouver la Bugatti et la belle Diana. Sur une route inconnue, à une vitesse de record, la voiture augmentait son avance à chaque minute et mes chances de succès fondaient lentement, comme neige au soleil. Un souvenir de regret alla vers ma fidèle « Pénelope », ma machine de grand sport qui « filait » prodigieusement. J'évoquai les poursuites échevelées sur les routes en corniche aux trousses des bandits de M. Carnaval. Je me reprochai de n'avoir pas acheté un bolide américain : Thiller, Duesenberg, Studz ou Cord. Puis, faisant un retour sur les dernières heures écoulées, je me taxai

d'ingratitude : ma huit-cylindres était tout juste rodée et, avec une Ford, un bon conducteur passe partout.

J'avisai dans le hall le gardien de nuit, un métis à mine futée, et je lui glissai, avant tout discours, un billet de cinq dollars.

— J'avais rendez-vous ici avec une jeune fille. Nous devions dîner ensemble et repartir vers l'ouest pour camper. Mais j'ai eu une panne et je suis arrivé en retard. N'a-t-on laissé aucun message au nom de Mr. Andrew Wilson, d'Oakland ?

Le métis se livra à une minutieuse vérification et m'apporta une réponse négative. J'aurais été bien étonné s'il en avait été autrement, mais j'avais noué connaissance avec le drôle et cette petite comédie n'était qu'un subtil travail d'approche. Je continuai le jeu en simulant un étonnement contristé :

— Tout à fait ennuyeux... C'est une jeune fille qui voyage dans une Bugatti...

— Ah ! Miss Diana Dood...

La réponse jaillit d'un visage éclairé. La partie était gagnée. Il ne me restait plus qu'à recueillir quelques détails. Et je rusai avec une habileté de renard.

— Justement, Miss Dood. Je savais qu'elle venait ici quelquefois...

— Oh ! très souvent. Elle s'arrête ici chaque

fois qu'elle se rend au camp d'entraînement de son père.

— Oui, un camp magnifiquement équipé et situé dans un coin bien choisi. Vous l'avez visité ?

— Jamais, monsieur. N'y va pas qui veut. Il se cache au diable dans l'ouest, du côté de Denver. Et je n'ai pas assez de loisirs pour aller si loin. Et puis, le camp est, paraît-il, gardé par des gaillards solides. Je n'ai jamais aimé la boxe...

Le métis souriait maintenant. Nous étions en confiance.

— Je comprends, appuyai-je. Dood m'a souvent dit qu'il voulait avoir la paix pour faire travailler ses hommes.

— A ce compte-là, il est bien tranquille. Les Rocheuses, quel sale bled !

— Et vous ne savez pas où Miss Dood est allée coucher ce soir ?

— Mais si, monsieur, Miss Dood est arrivée ici vers huit heures avec son chauffeur. Elle a demandé si personne ne l'attendait.

— Evidemment, il s'agissait de moi. Je devais être là à six heures. Et alors ?

— Alors, elle a dîné rapidement. Et le chauffeur m'a dit qu'on devait passer la nuit à Forest-Mount.

— A quelle distance d'ici ?

— Environ deux cent soixante milles, monsieur.

— Ah ! Miss Dood n'y arrivera pas de si tôt.

— C'est que Miss Dood a une voiture française qui roule à une allure formidable. Et son chauffeur Freddy a fait la route plus de cent fois.

— Alors, il ne me reste plus qu'à les rejoindre.

— Mais, monsieur, vous n'aurez certainement pas assez d'essence. Et d'ici Forest-Mount vous ne trouverez pas à vous ravitailler.

— Je vais donc faire le plein ici même.

La chose ne fut pas si facile. Minuit avait sonné. Et le métis m'assura que personne n'était au garage et que, lui, ne pouvait quitter son poste. Je n'envisageai pas un instant qu'il me fallût attendre jusqu'au matin. Je ne lançai ni imprécations, ni supplications. Je présentai dix dollars au drôle.

— Il me faut dix-huit gallons d'essence à l'instant même. Mon réservoir en contiendra dix ou douze. Pour le reste, vous me trouverez des bidons.

Le ton était net. Le billet de dix dollars avait plus d'éloquence encore. Le métis décrocha le téléphone et soutint un dialogue animé. Deux minutes plus tard surgissait un négrillon ensommeillé dont j'émoustillai le zèle avec un pour-

boire. Il me conduisit chez le gardien du garage qui fut assez long à réveiller. L'impatience commençait à faire vibrer mes nerfs. Une fois de plus, j'éprouvai la persuasive puissance des raisonnements monnayés. Et vers une heure du matin, la Ford bondissait sur la route de Forest-Mount.

CHAPITRE XXVI

GRAND TOURISME

La loi américaine limite la puissance des phares : prudente mesure qui contient, dans une sagesse relative, les conducteurs épris de vitesse. Je conçus de sérieux risques en roulant à quatre-vingts milles à l'heure, toutes les fois que l'état de la route le permettait. Hélas ! je n'avais pas l'expérience de Freddy et, plus d'une fois, je ne sortis que par miracle de virages inconnus abordés à folle allure. Mais la poursuite me grisait. La carburation du moteur était favorisée par l'air nocturne et la Ford me secondait à merveille. Je n'avais à redouter, dans ce désert, ni rencontre ni contraventions.

Les cent premiers milles furent facilement absorbés : la route cimentée était peu sinueuse et, pour un touriste moins pressé, la promenade eût été de tout repos. J'entrai ensuite dans la montagne. La Ford grimpait allé-

grement, ralentissait à peine aux tournants et avait des reprises vigoureuses. Néanmoins, ma moyenne baissait et je m'hypnotisais sur des calculs désespérants. Seule, l'image de Diana, recrue de sommeil sur son oreiller, détendait un peu mes nerfs : je souhaitais que cette exquise personne fût retenue par des rêves merveilleux jusqu'à mon arrivée à Forest-Mount.

Soudain la pluie se mit à tomber, une pluie diluvienne qui, au contact de la terre surchauffée, se volatilisait en brume jaunâtre. Le sol n'était pas glissant, mon essuie-glace faisait son devoir, mais la visibilité était sensiblement diminuée. Par deux fois, trompé par la grisaille d'une falaise crayeuse qui se confondait avec la route, je faillis entrer dans le décor. Mieux valait arriver en retard que ne pas arriver du tout : pendant des milles et des milles, je me contraignis à ralentir. La pluie venait à peine de cesser quand je parvins à une bifurcation.

D'instinct, je stoppai. La route en ciment que je suivais s'enfonçait vers l'ouest, dans la haute montagne. L'autre, une sorte de piste boueuse, obliquait nettement vers le nord. Je descendis en quête d'un écriteau. Je compulsai mes cartes qui, évidemment, ne donnaient aucune précision. Je maudis le métis qui n'avait pas mentionné ce croisement. Muni de ma lampe électrique, j'examinai le sol et je vis, avec une joie

hallucinée, des empreintes de « Michelin » s'inscrire sur la boue. Des pneus français. La Bugatti ! D'une nerveuse accélération, je quittai la route confortable. Je considérai que la partie était gagnée.

En vérité, ce chemin était affreux : étroit, défoncé, en pentes raides suivies de brusques montées, il eût merveilleusement convenu comme voie d'essai à un fabricant de ressorts et de carrosserie. Je fais grâce de mes impressions. J'étais en boule, bondissant à chaque cahot, cherchant à me caler sans y parvenir, crispé au volant, l'œil fixé douloureusement sur l'indicateur de vitesse, prêt à verser des larmes de rage. A l'aube naissante, je débouchai dans une plaine : un désert rugueux jusqu'à la ligne d'horizon. A ma gauche, très hautes, les montagnes découpaient des silhouettes sinistres. J'aurais donné une fortune pour entendre le sifflet impératif d'un policeman et pour injurier ce fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions. De plus en plus, je me rendais compte que je n'étais plus sur une route, mais sur une piste : le Far-West dans toute sa splendeur. Je vouai aux dieux infernaux les mânes de Fenimore Cooper.

La piste, acceptable pour Buffalo Bill et ses boys, était, pour une auto, inhospitalière. Elle serpentait en contours mal définis et ma seule consolation était d'imaginer la Bugatti et ses

occupants secoués sur ces aspérités de rocaille. Mais Freddy devait avoir appris à placer ses roues aux bons endroits. Il m'arrivait de m'effondrer dans des dépressions, de caracoler sur des bosses au milieu des gémissements du châssis surmené. Cependant, la voiture résistait de tous ses organes et je bénissais M. Ford d'avoir construit, hautes sur pattes, ses sauterelles automobiles. Une auto surbaissée aurait eu quelque mal à maintenir une vitesse raisonnable, et j'avais l'avantage sur la Bugatti. Diana, malgré tout, serait arrivée à Forest-Mount avec quelques courbatures. Une jeune femme, si sportive soit-elle, n'a pas une carrosserie d'acier et mon espoir grandissait d'arriver à temps. Mon incurable optimisme luttait superbement et chaque contretemps se muait très vite en avantage. Encore une heure de steeple et le village de Forest-Mount se profilerait à l'horizon. Dans le parc de l'auberge, je découvrirais bien la voiture fantôme. Je m'y installerais en conquérant, je m'y endormirais du sommeil du juste, dans une occupation pacifique et Diana serait ahurie de trouver sa voiture envahie par une sorte de boucanier au teint olivâtre, aux cheveux de jais, coureur des bois ou chevalier de la prairie. Je m'étirerais lentement, comme au sortir d'un beau rêve. Je grognerais ou jouerais la sensationnelle comédie de l'innocent dormeur déran-

gé par l'intrus. Je me présenterais un peu plus tard comme le citoyen Andrew Wilson, venu d'Oakland, en grand mystère, pour pénétrer dans le camp d'Archie Dood et m'y livrer à un entraînement intensif pour le championnat du monde de boxe. Peut-être Diana m'offrirait-elle de la suivre. J'avais un physique avantageux, l'attrait de l'inconnu et une chance éperdument heureuse. Si elle me faisait écarter par le sieur Freddy, je la suivrais sans lui demander la permission. Et, sur une piste aussi raboteuse, une Ford n'a rien à craindre d'une Bugatti.

Mes pensées devenaient confuses. Tous ces projets prenaient corps dans une sorte d'hallucination. Mes yeux étaient brûlés de picotements et mes paupières avaient la lourdeur d'un rideau de plomb. Les phares n'éclairaient guère dans le jour naissant. Les contours des choses étaient flous et je fus réveillé brusquement par un violent cahot qui me surprit agrippé au volant et roulant sur un désert caillouteux, parsemé d'une herbe rare.

CHAPITRE XXVII

LE BAC SANS PASSEUR

Ma somnolence avait duré quelques secondes. Sur une route française, j'aurais épousé un platane ou troublé la quiétude d'un fossé. Dans cet ingrat désert, aucun pylône ne m'offrit son accueil rugueux. J'avais tout simplement quitté la piste et abordé un sol raboteux où, tant bien que mal, j'avais roulé pendant deux ou trois cents mètres. Mes réflexes furent impeccables. Je modérai l'allure de mon véhicule sans le punir de coup de frein intempestif pour cette tentative d'émancipation. Je repris le contrôle de moi-même et je regagnai la piste à un train d'escargot. Je me félicitai de n'avoir pas eu de témoins : l'amour-propre est un produit de la société.

Je jugeai prudent de m'accorder un léger repos et je fermai les yeux avec délices. Mon inconscient surnagea pourtant et m'évita l'engour-

dissement profond qui eût compromis mes chances sans remède. Au bout d'un quart d'heure je me secouai et je sautai à terre pour dissiper ma torpeur et détendre mes muscles. J'ouvris le coffre et vidai mes bidons de secours dans le réservoir presque asséché. Puis je me frictionnai d'eau de Cologne et j'en bus deux gorgées, comme un cosaque. Ma gorge brûlée eut un hoquet de protestation et mes yeux s'inondèrent de larmes. Je ne recommande pas cet apéritif aux personnes délicates.

Une demi-heure après, la Ford avait repris sa course et, sous le soleil levant, j'avais recouvré ma bonne humeur. Les milles succédaient aux milles. Et, soudain, à l'horizon, une tache sombre apparut qui, se précisant, devint bientôt un rideau d'arbres. Dans une brume de poussière, des chevaux galopaient, flanqués de deux cow-boys, vision de cinéma. Je m'assurai que je ne rêvais pas et j'accélérai, persuadé que, derrière cette verdure, j'allais enfin découvrir Forest-Mount. La piste se relevait en pente douce. Je fonçai dans la direction des arbres à soixante milles à l'heure et, parvenu au sommet de la côte, je freinai violemment devant un danger brusquement révélé. Ma voiture dérapa, glissa sur une sente boueuse, patina latéralement et, tous freins bloqués, s'arrêta de justesse au bord d'une large et calme rivière.

Un plongeon acrobatique avait failli mettre fin à cette randonnée solitaire. Je m'en serais tiré sans trop de peine, mais ma Ford aurait fini prématurément sa carrière dans une eau profonde. Après avoir rétabli la situation, je me préoccupai du moyen de poursuivre mes exploits. Bien entendu, pas la moindre apparence de pont. Mais, sur l'autre rive, un bac spacieux était amarré. Je repris tout de suite confiance et mis en action tous les appareils sonores de l'auto. Ni la trompe, ni le klaxon n'eurent le moindre succès. J'avais beau soulever un tintamarre effroyable. L'onde restait souriante et unie, de façon exaspérante. Les poissons, aussi sourds que muets, sans doute, ne manifestaient aucune émotion et continuaient leur course et leurs tours, idylliques comme une fable de La Fontaine. Mais ce qui était plus vexant, aucun être humain ne paraissait se soucier de mon vacarme qui eût éveillé un mort. Pourtant, ce bac devait posséder un propriétaire et le passeur était quelque part.

J'attendis vainement quelques minutes. Puis, faisant contre fortune bon cœur, je décidai qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, et je me mis en mesure d'aller vers le bac, puisque le bac refusait de venir vers moi. J'entrai dans l'eau, dans un appareil assez sommaire, et remerciai le ciel de m'avoir fourni

l'occasion d'un bain matinal. Je m'ébrouai, plongeai, m'ébattis au grand ahurissement de ma commère la carpe et de son compère le brochet. Je traversai en crawl et me hissai sur le bac, qui était un énorme ponton massif, où sur une glaise jaunâtre se voyaient des traces de pneus Michelin. La constatation me remplit d'une joie éphémère. Et je faillis m'exclamer, comme dans les mélodrames : « Enfer et damnation ! » car ce bac était collé à la rive par une grosse chaîne cadenassée. Je songeai un instant à retourner vers l'auto pour prendre une lime dans mon outillage, mais c'eût été peine inutile, car le passeur avait emporté les rames et je ne pouvais envisager de manœuvrer une machine aussi lourde avec une branche d'arbre. Il fallait absolument trouver le passeur et je partis à la découverte, en longeant la rive, dans un ridicule petit caleçon de jersey de soie bleue. Pas la moindre présence humaine. A perte de vue, le désert monotone. Je dus renoncer, je traversai de nouveau la rivière, me séchai au soleil, me rhabillai et recommençai mon concert de trompe et de klaxon sans aucune conviction. Puis, de guerre lasse, je m'assis sur le marchepied et, d'une humeur massacrante, j'allumai ma dernière cigarette.

C'est alors que j'aperçus, à droite, en aval, sur une légère éminence qui échancrait l'hori-

zon, la horde de chevaux qui m'était apparue tout à l'heure. Puis, lentement, le groupe s'effaça derrière la colline et le nuage de poussière qui m'avait révélé sa présence se dissipa. Le salut était peut-être là : dix secondes plus tard, la Ford tanguait en pleine savane à la poursuite du troupeau.

CHAPITRE XXVIII

FANTAISIE AUTONAUTIQUE

J'avançai péniblement et, quand j'eus atteint le sommet de la colline, j'aperçus à mes pieds les derniers chevaux qui passaient le fleuve à gué. La profondeur de l'eau ne paraissait guère dépasser cinquante centimètres. Le carburateur de ma voiture était placé au sommet du moteur. Je pouvais risquer la traversée. Je pris à peine le temps de retirer mes chaussures et de retrousser mes pantalons et, les pieds nus sur les pédales, j'entrai dans l'eau avec une sage lenteur. Les cow-boys ne daignaient pas se retourner et j'eus la fierté de ne pas les appeler à l'aide. Chacun pour soi.

Le pot d'échappement avait fusé comme un fer brûlant plongé dans l'eau. Le métal chaud, brusquement aspergé, avait eu une protestation vite étouffée, et j'avançai très doucement pour éviter que la vague refoulée par le radiateur en coupe-vent ne vînt noyer le carburateur et pro-

voquer une panne sans remède. J'avais repéré le point d'atterrissage et je ne déviai pas d'une ligne. Mon arrivée fut un triomphe auquel manquèrent, hélas ! des témoins. J'accélérai pour escalader la berge avec une ivresse qui fit patiner les roues sous la pente boueuse et faillit provoquer un magnifique renversement sur l'aile. Je modérai mes impatiences et je retrouvai avec satisfaction la terre ferme, fier de mon nouvel exploit et content de la tenue héroïque de mon véhicule. Je décidai de le citer à l'ordre du jour de mon carnet de route pour sa « magnifique conduite à l'eau ».

Avec une philosophie joyeuse, je réparai le négligé de ma toilette, et je repris la piste, plein de confiance. Quelques instants plus tard, une colline boisée approcha, devint distincte et s'auréola de fumée. J'arriverais à Forest-Mount avec un sensible retard sur mon horaire. Le passage de la rivière avait « ruiné » ma moyenne. Mon espoir était bien mince que Diana ait prolongé aussi tard sa « grasse matinée ». Tandis que la Ford grimpait en souplesse, je m'évertuais à bâtir un plan d'action. A la vérité, trop d'inconnus obstruaient encore le problème pour qu'il me fût possible d'y poser une solution précise. L'essentiel était de retrouver Diana, de suivre les fils conducteurs de cette intrigue compliquée. J'avais l'intuition que si James était en-

core de ce monde, c'est par Diana Dood que j'arriverais jusqu'à lui. Faudrait-il ruser ou abattre les cartes ? Je n'osais décider à l'avance.

Lentement, je débouchai sur la clairière qui occupait le sommet de la colline. Au lieu d'un village, j'aperçus quelques maisons vastes, construites en bois mal équarri, entourées de vastes palissades. Il valait mieux pour moi arriver en plein jour. Quel accueil aurais-je reçu si j'avais brusquement débouché, en pleine nuit, dans cette sorte de parc à chevaux ? A cette heure, les paddoks étaient vides. La vie du ranch commence de bon matin.

Une double porte s'ouvrait sur un immense enclos. J'entrai à petite allure. Pas l'ombre d'une Bugatti. A l'extrémité, un jeune garçon, chaussé de larges bottes, le torse à demi nu sous une chemise à manches courtes, ouvrait des yeux étonnés et m'interrogeait rudement.

— Hello ! garçon ! Où allez-vous ?

La voix manquait d'affabilité hospitalière. Mais j'avais l'habitude d'être reçu sans acclamation enthousiaste et je répliquai doucement, quand l'indigène fut à portée de ma voix :

— Pourriez-vous me procurer de l'essence, un breakfast et des cigarettes ?

Derrière moi, une voix profonde retentit et, avec une rude ironie, m'offrit une réplique du tac au tac :

— Dites donc, jeune homme, vous vous croyez dans une auberge pour commis-voyageur, une station service ou un bureau de tabac ?

Ma seule réponse fut un sourire de beau joueur. J'avais trouvé mon maître et je saluai, croyant que le nouveau venu voulait plaisanter. Mais j'étais dans l'erreur et l'aspect du personnage me détrompa tout de suite. C'était un formidable gaillard, bâti en force, hirsute et coloré, à la fois effrayant et pittoresque. Je jugeai d'un coup d'œil que le rire n'était pas le propre de cet homme et qu'il n'avait aucune vocation pour l'humour. Au surplus, il était vêtu comme feu le colonel Cody lui-même. Sa culotte de basane bouffait sur de courtes bottes ouvragées. Un petit gilet de peau s'ouvrait sur une chemise de couleurs vives. Sa tête s'ombrageait d'un immense feutre noir et des dents d'ogre étaient la seule note claire de son visage hérissé d'une barbe de huit jours. J'essayai immédiatement d'un autre ton :

— Mais je payerai largement. Je n'ai plus d'essence et quand on traverse un désert on n'a pas grand choix...

— Un désert, Forest-Mount ! s'exclama l'irascible dompteur de mustangs.

Et, d'un geste de mélodrame, il posa d'énormes poings sur ses hanches meublées chacune d'un respectable colt.

Je rectifiai aussitôt :

— Le désert avant Forest-Mount. Ici, ce n'est plus le désert, puisque vous êtes là.

— Et d'abord, qu'est-ce que vous venez nous vendre ?

La question fut posée avec un parfait naturel et ma réponse sema l'étonnement chez mes deux interlocuteurs.

— Mais je ne vends rien.

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Ses termes furent un peu plus vigoureux, mais la traduction littérale en est difficile.

— Je voyage. Je n'ai presque plus d'essence. J'ai faim. Je n'ai plus de cigarettes. J'espère bien que vous consentirez à me vendre, pour un bon prix, de quoi marcher, de quoi manger, de quoi fumer.

Tout en parlant, j'étais descendu de voiture et je détendais mes jambes avec satisfaction. Le cow-boy me tenait à l'œil et poursuivit son interrogatoire auquel je répondis de bonne grâce :

— Qui êtes-vous et où allez-vous ?

— Je suis Andrew Wilson, d'Oakland, et je rejoins le camp d'Archie Dood.

— Dans quel but ?

— Je m'occupe de boxe et j'ai des propositions intéressantes à faire au vieux Dood.

Je fus toisé avec quelque pitié. L'inquisiteur poilu donna un coup de sifflet. Quelques secon-

des plus tard, apparut un gaillard, plus jeune, mais sensiblement bâti sur le même modèle :

— Hello ! Charley, voilà un « monsieur » qui veut aller au camp Dood.

Il y avait de l'insolence et du mépris dans le ton et dans les paroles. Je serrai les poings, tandis que Charley lançait des pointes de mauvais goût :

— C'est pour le père ou pour la fille que vous avez fait le déplacement ?

— Miss Diana ? dis-je. Je ne la connais pas. J'ai simplement beaucoup entendu parler d'elle. Mais, en ce moment, elle est à New-York...

Tandis que je parlais, mes yeux découvraient sur la terre humide la trace des pneus Michelin en double série : l'aller et le retour. Diana était repartie. Mon regard s'attarda sur le sol une seconde de trop. J'entendis Charley grogner :

— Damné mouchard !

L'exclamation fit en moi la lumière. Ces gens me prenaient pour un policier. Le voyage de Diana était donc une fuite et j'étais aux prises avec des complices. Sous quelques minutes, il faudrait jouer le grand jeu.

— Alors, vous vous occupez de boxe, mon garçon, poursuivit Charley. Mais, sans doute, vous n'avez connu la boxe qu'au cinéma...

Et, sans autre préambule, il m'assena un bref crochet à l'estomac. Il jugea inutile de redoubler

le geste, croyant mon compte réglé. Et, en vérité, le coup était magistral et j'aurais dû, après un tel choc, vaciller en hurlant. J'eus seulement le souffle coupé : le coussin pneumatique avait fait office d'amortisseur. La riposte vint, brutale. Un coup de pied sur le tibia courba la brute en avant. Je voltai sur mon pied gauche et, détendant ma jambe droite en une furieuse ruade, j'appliquai un irrésistible talon sur la mâchoire de mon déloyal adversaire. Le sieur Charley s'écroula, assommé.

— Boxe française, dis-je simplement.

CHAPITRE XXIX

CAMPING

Cette démonstration de « noble art » fut suivie d'un silence immobile. Je m'attendais au pire et je me préparais à faire front. Mais les compagnons de Charley, médusés, n'eurent devant mes gestes décidés que des regards admiratifs. Pour ces rudes garçons, un coup de pied bien placé valait les plus subtils discours. La détente de mon pied leur parut, sans doute, d'une éloquence inédite, et ce fut d'un geste amical, que, s'approchant de moi, le vieux me gratifia d'une violente claque sur l'épaule, tandis qu'il s'écriait avec un étonnement joyeux :

— Pardieu, vous êtes le diable en personne !

Et il atteignit un seau de bois, l'emplit d'eau au réservoir le plus voisin et, sans cérémonie, en déversa longuement le contenu sur Charley qui, très vite, s'ébroua en jurant. J'avais forcé la sympathie de l'ogre de Forest-Mount, mais je sentais bien que je n'avais pas apaisé ses soupçons. Il fallait pourtant profiter de l'avan-

tage. J'étalai une immense carte sur le capot de ma voiture et je jouai une audacieuse indifférence :

— Le camp du père Dood est quelque part dans ce coin. Il paraît que l'on n'y arrive pas très facilement. Vous devez savoir où il se trouve ?

Mes yeux, d'abord innocemment baissés sur la carte, fixèrent soudain le visage du vieux cow-boy, juste à point pour saisir dans son regard un éclair de malice. Mon flegme s'accrut et c'est d'une oreille complaisante, avec des acquiescements naïfs, que je reçus les confidences volubiles du rusé bonhomme. Il m'expliquait que je devais repasser le fleuve, à hauteur du bac : il suffisait, pour prévenir le passeur, de décharger son revolver. Je n'avais pas songé à utiliser ce signal. Je devais ensuite remonter le fleuve jusqu'à sa source. Là, je trouverais le camp d'Archie Dood. Mes remerciements furent d'une chaleur comique. En adoptant une direction exactement opposée, j'étais désormais certain de me trouver dans la bonne voie.

Ce fut en joyeux compagnons que nous prîmes ensemble un subtantiel, quoique frugal breakfast. Une heure plus tard, l'estomac lesté d'œufs au lard et de lait crémeux, rasé de frais, les poches bourrées de camels, mon réservoir d'essence plein jusqu'au bord, je remontai dans

ma voiture. Charley avait retrouvé tout son équilibre. Une poignée de main qui eût désarticulé un bras moins solide me prouva qu'il n'avait aucune rancune et que ma petite correction n'avait en rien compromis sa santé. D'un galop d'honneur, sur de superbes bêtes, mes hôtes m'accompagnèrent jusqu'à la limite des arbres et je pris ostensiblement la route indiquée, tandis que les trois sympathiques fripouilles poursuivaient derrière moi leurs exercices de haute école. Plus docile et plus maniable que leurs farouches mustangs, ma fidèle Ford, deux milles plus loin, amorça un grand cercle autour de Forest-Mount, retrouva la piste du nord et atteignit, vers trois heures de l'après-midi, un petit groupe de maisons de bois. J'y déjeunai dans un pittoresqpe « saloon » auprès duquel piaffaient, attachés à la porte, une demi-douzaine de chevaux de selle. Je m'y ravitaillai en essence et j'appris, avec un plaisir mêlé de secrète inquiétude, qu'un extraordinaire « french car » s'était approvisionné là vers neuf heures du matin. La Bugatti augmentait son avance : j'avais désormais plus de six heures de retard et, chaque minute, en s'écoulant, compromettait mes chances. Je décidai de rouler toute la nuit. Mais dès huit heures du soir l'ombre fut opaque, sous un ciel couvert ; mes phares éclairaient mal une route inconnue et je me résignai, non sans une

cuisante rage, à m'arrêter à l'intersection de plusieurs pistes.

Le sol était dur et sec et aucune trace n'y aurait pu s'inscrire. J'ignorais absolument ma position. Le pâté de maisons que j'avais traversé n'était pas inscrit sur ma carte, et la nécessité m'obligeait à camper dans ce bled, comme les hommes de la Prairie ou le dernier des Mohicans. Malgré mon amour des nuits sous la tente et mon enthousiasme pour l'aventure, la perspective de perdre encore un temps précieux dans cette solitude chassa longtemps le sommeil loin de moi. J'avais dévoré une partie de mes provisions. Puis j'avais garé ma voiture près d'un fourré, hors de la piste. A l'intérieur, portes verrouillées, j'avais improvisé une inconfortable couchette où je m'étais étendu en chien de fusil. J'avais éteint les phares et placé à portée de ma main mon pistolet mitrailleur. Je fumais cigarettes sur cigarettes et, de temps en temps, j'abaissais les glaces pour renouveler l'air. Un étrange silence pesait, piqué parfois de cris d'oiseaux ou de brusques disputes d'animaux inconnus. Des souvenirs d'anciennes lectures revivaient et, quand je m'assoupissais, je voyais grimacer les masques bariolés des chasseurs de chevelures. Les heures coulaient lentement. J'eus froid et je me redressai pour fermer les glaces. A ce moment une lueur, un pinceau,

traversa la nuit, éclairant la piste. Une auto passa, en trombe, et s'éloigna vers le nord, dans la direction que je m'étais fixée. Je dédaignai de me poser la moindre question. Et je haussai les épaules devant ce nouveau mystère. Un peu plus tard, des cavaliers secouèrent le sol de leurs galopades. Le vent se leva et vint siffler sur le capotage. Je rabattis la couverture sur mes yeux et je plongeai enfin dans le sommeil.

CHAPITRE XXX

POLICE, AMOUR ET TÉLÉPHONE

— Allo, Pox, c'est vous, enfin ! Ici Andrew Wilson qui vous parle de Denver...

— De Denver ? Que diable faites-vous là-bas ?

— C'est toute une histoire. Je résume. Parti à la recherche de James, j'ai croisé, il y a deux semaines, dans un coin perdu de l'Ouest, la Bugatti de Diana Dood. Le camp d'entraînement de son père et de Red Rudy est par ici. Je suis sûr qu'elle s'y rendait. J'ai suivi la Bugatti pendant trois jours dans un pays de sauvages. Je n'ai pas été scalpé ni cloué au poteau de tortures, mais j'ai eu une panne sèche en plein désert. J'ai perdu la trace de Diana et de ses complices. J'ai mis plus d'une semaine pour gagner Denver. J'ai absolument besoin de votre concours.

La voix de Pox, au bout du fil, eut une intonation goguenarde :

— Et, en quoi puis-je *encore* vous être utile ?

Cet « encore » me gifla comme une insulte. Pox avait de la chance d'être à plus de deux mille kilomètres. Mes talents de boxe auraient fourni la plus éclatante exhibition de ma carrière. Je répondis d'une inflexion suave :

— Il faut que vous repériez l'emplacement exact du camp de Dood, Rudy and C°. Il se trouve quelque part entre Denver et les Rocheuses. Mon cher Pox, vos moyens d'information, votre flair bien connu...

— Dites donc, vous ne voudriez pas aussi que je retrouve une souris blanche, tachée de noir au nombril, qu'on aurait signalée pour la dernière fois aux environs de Mexico ?

La patience est la plus difficile des vertus. Elle est aussi la plus habile, quand la force ne peut exercer ses droits. Je répondis avec un calme splendide :

— On m'a toujours dit que la police américaine avait la première organisation du monde. A la Sûreté Générale de Paris, on pourrait avoir un renseignement de ce genre en douze heures. Je vous accorde, à vous, quatre jours.

Ma sommation avait une allure impérative qui interloqua Pox. La réplique vint, du tac au tac :

— Aucune police d'aucun Etat n'a rien à me refuser. Si je *veux*, je peux avoir ce renseignement en moins de deux jours.

— Eh bien ! il ne vous reste donc qu'à *vouloir*.

— Et pourquoi prendrais-je cette peine pour vous ? Vous m'avez créé depuis votre arrivée les ennuis les plus ridicules. Et vous n'êtes même pas Américain !

Je fis de vains efforts pour retenir une réponse qui fusa avec une menace imprudente :

— D'accord, mais ma femme, elle, est Américaine et son parrain est le sénateur de Winfield. Vous ne voudriez tout de même pas, Pox, que je fasse intervenir le vieux gentleman...

Le policier accusa le coup d'une phrase cassante :

— Ne vous gênez pas. Et bonne chance...

J'eus une sueur froide et je me mis à supplier :

— Pox, ne raccrochez pas. Ecoutez-moi. Vous ne refuserez pas. Il y va de la vie d'un homme. Je suis sûr que James Astor est séquestré par les Dood et par Rudy. Diana a été une amorce à sa naïveté. Le coup du briquet-réveil au Waldorf est certainement une recette du carnet rouge. Le carnet rouge est couvert d'une sténo spéciale dont seul James possède la clef. On doit le torturer pour avoir le secret d'exploits inédits qui mettront vos services sur les dents. Vous avez plus d'intérêt que moi à retrouver Astor. Je m'offre, moi, à courir tous les risques.

Mes supplications adoucirent Pox. Sa voix restait bourrue, mais son entêtement fléchissait. Il répondait :

— D'accord, mais je ne crois pas, moi, que vous ayez une chance sur mille de retrouver Astor vivant. Les gangsters ne s'embarrassent pas d'otages. Si votre ami a refusé une bonne fois de traduire son gribouillage, on n'a pas perdu du temps à le torturer. Son cadavre doit sentir bien mauvais à cette heure... Inutile que vous alliez, pour un espoir illusoire, vous fourrer encore dans les pattes de Rudy...

— Alors, Rudy n'est plus à New-York?

— Mais non, il est parti depuis un mois avec Miss Dood.

— C'est magnifique. Ils sont réunis au camp. Les prendre tous, d'un coup de filet, quelle publicité, Pox! Pensez-y.

Un gros rire fit vibrer le micro.

— Vous les croyez donc idiots à ce point? Je crains bien, pauvre vieux, que votre peau n'ait plus désormais une grande valeur commerciale.

— Mais, je suis méconnaissable...

Pox eut un hoquet insultant. J'eus le sentiment qu'il se tenait les côtes et qu'il pouffait à mes dépens. J'étais furieux.

— Il faut en finir. Vous allez me ruiner en frais téléphoniques. Télégraphiez-moi le renseignement au Denver-Statler-Hôtel, si vous n'êtes pas le plus affreux monstre d'ingratitude.

— Monstre d'ingratitude? Vous avez fini de m'insulter?

— Oubliez-vous, Pox, que sans moi, vous n'auriez pas ramassé deux voitures pleines de gangsters ?

— Oubliez-vous, Wilson, que, sans moi, vous ne seriez plus capable de débiter des sornettes et que votre carcasse aurait été transformée en écumoire ? Si *Normandie* nous apportait, à chaque voyage, des phénomènes aussi encombrants que vous et votre ami, le métier ne serait plus tenable. Jurez-moi de me laisser désormais en paix ou je raccroche et ne réponds jamais plus à vos appels.

— Si vous raccrochez, je téléphone à l'ambassade de France et à la Maison Blanche.

— Téléphonez au diable si vous voulez...

— Ecoutez. Si je n'ai pas, dans deux jours, une réponse précise de vous, je rentre à New-York par avion et je vous empoisonne l'existence, jour et nuit, jusqu'à votre dernier soupir...

Un grognement furieux nasilla dans l'appareil :

— Tout mais pas ça, *old fellow*. Vous aurez votre tuyau. Et ne troublez plus mon sommeil...

Un bourdonnement chantonna dans le micro. Pox avait raccroché. Je mis quelques minutes à reprendre le souffle et, pour passer de l'utile à l'agréable, je demandai la communication avec Oakland. Depuis le début de ma randonnée soli-

taire dans le désert, j'étais sans nouvelle de Muriel. J'avais hâte d'entendre sa voix chère et de me concerter avec elle pour la suite de l'histoire. J'eus la déception très dure de n'obtenir au bout du fil que Nana, la jeune négresse qui servait de femme de chambre à Muriel :

— Madame est partie... deux jours après Monsieur... Elle allait chez des amis... Elle n'a donné aucune adresse...

Ce coup m'accablait. Si je n'avais pas téléphoné d'abord à Pox et si je n'avais pas eu la promesse d'un renseignement sans prix, j'aurais tout abandonné, près du but, pour partir à la recherche de Muriel. Mais où la trouver ? Je me mis à maudire le sot entêtement des femmes, leur esprit d'indépendance, leur besoin de contradiction, leur curiosité. Puis, j'imaginai le pire. Muriel avait dû se rendre à la Rascasse, repaire des gangsters de Rudy. On l'avait enlevée. Ma nuit fut peuplée de cauchemars. Dès l'aube, j'appelai Oakland. Nana répondit :

— Madame a téléphoné, hier soir, une heure après Monsieur. Madame est chez des amis. Elle fait dire à Monsieur qu'elle est très bien, qu'il ne se préoccupe pas... Madame n'a pas donné son adresse.

— Bien, Nana. Quand Madame téléphonera de nouveau, vous lui direz que je suis furieux.

CHAPITRE XXXI

MYSTÈRE ET INDISCRÉTION

La vérité, c'était que mon inquiétude prenait le pas sur ma fureur. Je savais Muriel courageuse, mais en ce pays trépidant, l'audace n'allait pas sans danger et on pouvait payer cher une imprudence. Nos « amis » étaient à l'autre bout de l'Amérique et ne paraissaient pas disposés à nous couvrir d'une protection particulièrement efficace. Quant à nos ennemis, je n'y songeais pas sans d'étranges appréhensions. J'avais recommandé à Muriel de m'attendre sagement à Oakland. Le jour où l'on aura trouvé une femme capable d'obéir à son mari, l'ordre du monde sera changé.

Avec une rage concentrée, je feuilletais des journaux de boxe et, sous couleur de compléter ma culture spécialisée, je m'enivrais des prouesses d'illustres boxeurs inconnus, de toute nationalité et de toute couleur, et, plus d'une fois, mon attention subissait, dès le premier round, un knock-out qui me plongeait dans un pays de cauchemar où je voyais la blonde Muriel aux prises avec des bandits sans scrupule, se débat-

tant avec furie et m'appelant d'une voix étranglée. Les lettres dansaient devant mes yeux et je ne savais plus si, l'instant d'après, j'allais me découvrir hurlant ou pleurant.

Mes yeux soudain heurtèrent un titre de la dixième page :

INDISCRETION

Et je lus :

« On prétend qu'Archie Dood risquerait le « titre mondial de son champion noir contre un « challenger inconnu qui n'a jamais paru sur le « ring et dont aucun combat préliminaire n'a « permis d'évaluer la classe. Ce fait serait sans « précédent dans les annales de la boxe. Le « champion mystérieux serait un poulain de Ru- « dy Wostero. L'énorme montant de la bourse « permet de conjecturer qu'il ne s'agit pas d'une « mystification. On parle de plus d'un million « de dollars pour le boxeur inconnu en cas de « victoire et de trois millions de dollars pour le « tenant du titre, s'il le conserve. On connaît « assez Rudy Worstero pour estimer qu'il n'en- « gagerait pas un pareil enjeu sans de sérieuses « garanties. Le match aurait lieu à New-York à « la fin de l'année. Les deux hommes seraient « à l'entraînement, quelque part dans les mon- « tagnes de l'ouest... »

La plupart des journaux sportifs reproduisaient l'information à quelques détails près et

avec des commentaires variés. La source de cet entrefilet n'était pas douteuse. J'étais persuadé que cette « indiscrétion » n'était pour la bande de Rudy qu'un alibi moral. Le gangster attirait l'attention sur de prétendues occupations de manager de boxe pour s'adonner en sécurité à ses coupables industries. La police de New-York, dont je réprouvais les méthodes formalistes et timorées, bénirait le Tout-Puissant d'avoir débarrassé son territoire d'un citoyen indésirable et s'endormirait béatement jusqu'au moment où un nouvel exploit de Rudy le Rouge la rappellerait à des réalités sanglantes. Je frémis de songer que, dans sa quiétude, l'ennemi public pourrait désormais machiner impunément contre Muriel et contre moi d'imparables attaques. Nous étions repérés et marqués. Pox finirait par avoir raison : notre peau n'avait plus une grosse valeur marchande. Faudrait-il attendre, avec résignation, le coup fatal ou fuir jusqu'au bout du monde les vengeances inexorables ? Mais Muriel avait disparu et mon action était paralysée. Je traînai une journée misérable. La nuit fut plus lamentable encore : insomnie et cauchemar. Au matin, on me remit un télégramme ainsi rédigé :

Beechwood camp. Quarante milles des Colorado Springs, direction pic Peakes. Pox.

CHAPITRE XXXII

BEECHWOOD-CAMP

Une immense clairière où chantait un torrent et où miroitait l'eau limpide d'un petit lac artificiel s'étendait dans un site d'une beauté imposante, au milieu d'une forêt de hauts sapins. Dood et Rudy cultivaient-ils la poésie dans un coin ignoré de leur âme ? A quatre-vingts milles de toute civilisation, sur les premiers contreforts des Rocheuses, au pied du pic Peakes qui le dominait de ses quatre milles mètres, les deux associés (j'hésitais encore à dire : les deux complices) avaient établi Beechwood-Camp et, si le lieu paraissait plus propice à des rêveries romanesques qu'à des entraînements pugilistiques, j'inclinais tout de même à croire que ce séjour avait été choisi bien moins pour le pittoresque que pour son splendide isolement. Et, pourtant, à première vue, rien d'inquiétant ou de suspect n'attirait l'attention du voyageur égaré dans

cette solitude. J'eus, à mon arrivée, l'impression que j'entrais dans un innocent village forestier peuplé d'honnêtes bûcherons. Une auberge m'offrit un accueil sympathique et, restauré par un substantiel casse-croûte, je m'inquiétai d'abriter ma fidèle Ford, endolorie par les rudes cahots des pistes. Elle trouva, dans un garage construit en planches robustes, la compagnie d'une dizaine de voitures. La Bugatti de Diana, basse et racée, s'allongeait auprès d'une seize cylindres Cadillac, que je connaissais bien pour en avoir goûté la bondissante hospitalité aux côtés de son propriétaire, Rudy Worstero. Non loin de ces deux aristocrates, je remarquai un cabriolet Cord gris perle, d'une ligne sobre, d'un profil élégant, immatriculée à Oakland. Et je songeai soudain à cette lueur brusque de phares trouant l'obscurité du désert et troublant mes rêves dans le silence engourdi d'une nuit sans gloire. Le garage, tout simple qu'il était, s'ornait d'une pompe à essence et d'une installation de graissage très modernes.

Une heure plus tard, ayant déposé un modeste bagage dans un *bungalow* rustique qui s'intitulait non sans humour Beechwood-Palace, j'avais découvert un bar pourvu de liquides de toutes couleurs et, devant un breuvage capable de mettre en feu une banquise, j'avais noué connaissance avec un étrange gaillard qui m'inondait

de questions subtiles auxquelles je répondais avec une complaisance trop naïve. J'appris peu à peu à cet individu, préposé assurément au service des Etrangers, que j'étais Andrew Wilson, d'Oakland, que je venais à Beechwood-Camp pour montrer mes talents de boxeur, que j'avais exercé le métier d'entraîneur dans les clubs les plus réputés, que mon désir le plus cher était d'être admis parmi le personnel d'Archie Dood. Le nez cassé et la denture aurifiée de mon compagnon ne laissaient aucun doute sur ses antécédents sociaux. Il avait l'aménité d'un bulldog et son œil aux aguets sous la jungle des sourcils m'apparut menaçant comme une corne de rhinocéros. Peu à peu, pourtant, devant ma compétence verbale et mes avantages musculaires, son examen prit une bienveillance condescendante, qui m'éclaira sur son caractère et me dicta un plan d'irrésistible investissement. L'orgueil — ou plus exactement la vanité — devait être le péché capital de cet homme et je l'assommai de compliments. Très peu de temps après, il détendit sa réserve, m'apprit qu'il se nommait Pat Nickerton, qu'il avait été jadis champion toutes catégories de l'Etat de Floride et passa aux confidences. Puissamment secondé par des alcools de choix, je sus, grâce à des questions savamment posées et à des étonnements plus astucieux encore, qu'on entraînait,

avec méthode, un boxeur inconnu qui mettait en compote tous les entraîneurs et qui jurait avec l'accent d'Oxford. J'écoutai le drôle que, par bonheur, la boisson rendait communicatif :

— Pas moyen de voir le phénomène. Mais les gars qui viennent ici m'ont raconté... Il a un punch formidable et il boxe de loin. Il manque un peu de jambes : ce serait son côté faible en face du nègre. Mais d'ici la Noël, il sera à point et, s'il n'est pas surentraîné, il aura sa chance.

— Vous croyez ? Mais mettre en question le championnat du monde pour un premier match sans éliminatoires, ça sent trop la combine...

— Si vous avez des dollars, je vous conseille de les mettre dans l'affaire. Vous ne pouvez avoir de meilleur placement ..

— Rudy et Dood n'ont pas besoin de mes dollars !

— Rudy, non. Mais si Dood trouvait de la galette, il lâcherait Rudy et monterait le match sans lui. Les deux requins sont à couteaux tirés. Dood voudrait bien secouer Rudy dans la poussière. Mais c'est Rudy qui finance. Et personne ne se soucie de lui souffler l'affaire.

La porte s'ouvrit : une bande de sympathiques gorilles entrait, bombant des torses de poids lourds et gonflant des biceps auprès de quoi les doubles muscles de Tartarin étaient viande molle d'anémique. Je me levai devant cette inva-

sion de nez pilonnés par de quotidiens massages faciaux. Je jetai cinq dollars sur la table et je pris le bras de Pat Nickerton.

— Faites-moi les honneurs de Beechwood-City, lui dis-je.

Nous sortîmes. C'était la pause. Les bungalows s'animaient de cris, de disputes, de chants. Par les fenêtres ouvertes, on voyait des silhouettes féminines s'affairant aux travaux du ménage. Des phonos nasillaient des mélopées nègres ou des chansonnettes sentimentales. Quand les poings fermés s'ouvrent, ils sont toujours remplis de petites fleurs bleues.

Mon compagnon s'accrochait à mon bras et me renseignait sur le paysage. Au fond de la rue principale, des constructions massives aux toits très inclinés avaient un air de forteresse. C'était, enclos dans une barrière de troncs non équarris, les camps d'entraînement. Celui de Dood, à droite, se composait de deux grands bâtiments qui, selon les explications pâteuses de Nickerton, contenaient gymnases, rings, vestiaires, réfectoires, douches. Tout autour, comme des champignons au pied d'un grand chêne, avaient poussé des tentes, des baraques, des bicoques où s'abritait le peuple des entraîneurs, des employés, des cuisiniers. Derrière la palissade, nous pouvions apercevoir, en plein air, des pistes de saut et de course à pied, des agrès, tout

l'attirail de l'entraînement professionnel. A quelques centaines de mètres, à gauche, le camp de Rudy Worstero se dressait sur une petite hauteur qui dominait la clairière avec des airs inquiétants de blockhauss. Deux rangées de troncs d'arbres hauts de trois mètres et garnis de pointes l'isolaient absolument. Je sus qu'un chemin de ronde courait entre la double fortification et que de formidables mortels le hantaient de leur présence défensive. Leur visage s'encadrait parfois dans des meurtrières et leurs silhouettes trapues se profilaient dans les interstices de la palissade. Je reconnus la marque du gangster. La partie arrivait à son dernier acte : les derniers coups allaient être rudes. Mais j'étais décidé à tout mettre en jeu pour emporter la décision.

CHAPITRE XXXIII

PAR-DEVANT NOTAIRE...

J'étais à peine de retour au Bungalow-Palace qu'un petit nègre, enseveli sous une immense casquette, vint à moi et m'interpella avec un sourire de vingt centimètres :

— Missi Andrew Wilson ?

Je me rengorgeai. Mon arrivée n'était pas demeurée inaperçue. Je n'avais donné mon nom qu'au garagiste et à Pat Nickerton, et voilà que tout Beechwood-Camp connaissait déjà mon identité. Je songeai que les touristes devaient être assez rares dans ce coin perdu et que la venue d'un étranger était une manière d'événement. Le gamin poursuivait, sur ma réponse affirmative :

— Il y a au bureau, depuis hier soir, un télégramme pour Missi...

Je suivis ce jeune fonctionnaire des P. T. T. jusqu'à la cahute qui servait d'hôtel des Postes et, l'ayant gratifié d'une étrenne royale, j'entrai en possession d'un télégramme qui, expédié de

New-York la veille au matin, avait été téléphoné de Denver à Beechwood-Camp. Le texte sans signature ne laissa pas de m'intriguer :

Vous félicite sincèrement pour imagination optimiste. Subitement passionné boxe arriverai avion. Confiance et courage.

Je reconnus l'humour de Pox. Cet étrange garçon avouait-il une admiration pour mes exploits et ma constance, venait-il à mon secours à un moment qu'il jugeait critique ou se moquait-il simplement de moi ? Je haussai les épaules et demandai au gardien de ces lieux vénérables et téléphoniques la communication avec Oakland. J'attendis de longues minutes avec une impatience assez mal dissimulée. Au bout du fil, je trouvai l'éternelle Nana qui répondait avec une exaspérante douceur :

— Madame n'est pas rentrée. Madame a téléphoné hier qu'elle allait bien.

— A-t-elle laissé son adresse ?

— Non, monsieur. Madame a dit que si Monsieur était malin, il la découvrirait tout seul.

Le ton avait une imperceptible ironie, que mes oreilles grossirent démesurément. Je raccrochai dans une flambée de colère. Je me sentais mûr pour une effroyable scène de ménage. Mais ma partenaire avait beau jeu : l'absence est la plus sûre des protections contre la fureur d'un mari.

Dehors, la nuit tombait lentement et, tandis que je regagnais mon abri sylvestre, le ciel me parut constellé de points d'interrogation.

Je n'avais guère envie de dormir. Toutes lampes éteintes, je m'accoudai à la fenêtre, obsédé d'inquiétudes et confondant dans la même exécration les policiers, les gangsters et les femmes. La nuit et le silence s'emparaient lentement du village, les lumières mouraient une à une. L'ombre était paisible et parfumée de résine fraîche. J'avais épuisé nerveusement ma provision de cigarettes et j'allais glisser à la rêverie. Mes yeux qui veillaient, en état d'alerte, virent soudain une silhouette raser les murs et disparaître sans bruit à l'entrée de mon idyllique hôtel. Je n'avais pas encore analysé ma surprise qu'un courant d'air brusque me fit faire volte-face. La porte de ma chambre s'était ouverte sans bruit et, sur le seuil, Pat Nickerton venait d'apparaître.

Il entra en silence, puis ayant clos doucement la porte, vint à moi, d'un pas souple, rabattit les volets, ferma la fenêtre et donna la lumière. Je le laissai faire, plus intrigué qu'offusqué, et peu à peu mon équilibre nerveux se stabilisait comme à l'approche de l'aventure.

— Monsieur Wilson, me dit-il, je voudrais m'entretenir un instant avec vous d'affaires sérieuses.

J'eus un sourire amusé. Depuis longtemps, j'avais épuisé mes européennes réserves d'étonnement. Et je me demandais désormais si je retrouverais un jour la faculté d'admirer. Je répondis avec la meilleure grâce du monde :

— A vos ordres. Je suis tout oreilles, monsieur l'inspecteur de la police montée de Beechwood-Camp.

La plaisanterie fit long feu. Ce boxeur émérite n'avait aucun goût pour l'humour et c'est d'un ton rogue qu'il reprit :

— Je suis envoyé par Mr. Dood qui désire s'entretenir avec vous d'une question que vous et moi avons naguère ébauchée d'un mot. Nous savons que vous seriez, le cas échéant, susceptible de commanditer les projets formidables de Mr. Dood. Celui-ci, je vous l'ai dit, est résolu à rompre avec Rudy Worstero et jamais meilleure occasion ne s'est offerte à lui.

Je comprenais mal. Je tentai de ruser et jouai la candeur naïve. Et, une fois de plus, je dus rendre les armes. La voix de Pat Nickerton répandait avec calme des propos de nature à faire éclater mon tympan :

— Nous savons que pour un Français, monsieur Ralf O', vous avez une fortune fort raisonnable. La nièce de Lord Seamore (1) vous a ap-

(1) Voir *La Bête aux Sept Manteaux* (Le Masque).

porté, en mariage, une dot importante. En ces temps de crise et de dévaluation, la gestion d'une fortune est plus compliquée que le gouvernement d'un Etat. Mr. Dood vous offre un contrat solide, des garanties du premier ordre, un placement de père de famille. Vous êtes notaire, maître Ralf O', les affaires sont les affaires. Vous ne refuserez pas une offre aussi avantageuse.

J'écoutais, sans trouver de réponse, des phrases nettes dont chacune butait dans mes illusions et détruisait pièce à pièce un édifice savamment construit. Mon déguisement, mon ventre pneumatique, mon nez déformé, mes cheveux teints, ma moustache d'officier anglais, tout cet appareil de travestissement méthodique et compliqué qui devait m'assurer l'incognito n'avait pas résisté à l'examen superficiel d'une brute aux maxillaires simiesques. Mais ce qui me vexait le plus, c'était ce rappel indiscret d'une profession que je jugeais, à tort ou à raison, incompatible avec mes goûts pour la fantaisie et ma vocation d'aventurier. Et j'étais meurtri jusqu'au fond de l'âme à la pensée que j'avais traversé des océans, couru des déserts et risqué ma vie pour venir apposer ma signature au bas d'un sous-seing privé. Bien vite, je connus le côté comique de cette situation et, d'un sourire qui tâchait d'être naturel, je répondis à l'ineffable Nickerton :

— Mes compliments à votre maître, monsieur l'ambassadeur. Vous me paraissez remplir à Beechwood-Camp les fonctions les plus délicates et les plus variées. Chef de la Sûreté, ministre plénipotentiaire chargé des affaires extérieures, vous seriez atteint en d'autre pays par la loi sur les cumuls. Mais dans ces bois sauvages, vous méconnaissez les saines exigences des peuples civilisés. Vous répondrez à Mr. Dood que j'accepte ses propositions et que mon heure sera la sienne.

— Mr. Dood vous attend chez lui, cette nuit même, répondit Nickerton, impassible.

CHAPITRE XXXIV

LA VIE SECRÈTE D'ARCHIE DOOD

J'ouvris ma valise. J'en exhumai ce pistolet mitrailleur extra-plat dont j'étais si fier et qui n'avait encore tiré que des balles d'essai. Nickerton ne daigna pas ciller. Il tourna les commutateurs, ouvrit doucement la porte, s'effaça devant moi, donna un double tour de clef et me suivit sans un mot. L'avenue était déserte, le bar sinistrement fermé. Nous traversions une ville morte. J'en fis la remarque à mon compagnon qui répondit simplement :

— Rudy Worstero se couche de bonne heure.

Je crus comprendre que la tyrannie de cet homme imposait cette discipline nocturne à tous les habitants qui, pour la plupart, n'avaient point cependant une âme d'agneau pascal. Et sans doute était-il aussi détesté que craint : je me rappelai soudain l'extraordinaire fortification qui défendait le camp du gangster. Je cheminais len-

tement et j'étais en quelque sorte dans cette solitude chargée de silence et de haine, le justicier poursuivant le criminel. Mes dollars allaient libérer ce coin du monde : beau sujet d'allégorie poux prix de Rome des temps futurs.

Nous étions déjà arrivés. Archie Dood nous attendait sur le seuil du chalet forestier où il avait établi domicile. Hâtivement, il m'introduisit, tandis que Pat restait dehors pour veiller. Toute feinte était désormais inutile. Andrew Wilson avait vécu et c'est Ralf O' qui dévisageait un Archie Dood marqué par l'angoisse, pareil, dans ses gestes fébriles, à un homme traqué. Je posai tranquillement sur la table mon pistolet mitrailleur et mon hôte sursauta. Je crus bon de préciser avec un large sourire :

— Dans une heure, cher ami, je vous aurai donné deux signatures qui vous débarrasseront de votre sympathique associé. Or, Rudy le Rouge, comme vous, doit avoir sa police. Je gage que, malgré vos astuces de mélodrame, ce très subtil gangster est déjà au courant de vos intentions, de mon arrivée et de ma visite. Vous comprendrez que, pour parer à toute surprise, le souci de ma sûreté et de la vôtre me commande d'avoir à portée de ma main cette respectable crécelle. Ceci dit, je suis charmé de vous revoir et tout prêt à traiter avec vous les plus graves questions.

La pièce où nous nous trouvions était spacieuse. Des meubles solides, aux formes trapues, la décoraient sobrement. Sur les murs luisaient des armes de chasse, la couleur locale était admirablement restituée : des fourrures aux chauds reflets s'étalaient sur le sol ou capitonnaient les sièges. C'était le confort rustique sentant la forêt prochaine, les pièges de trappeur, la vie grisante de la nature. Et dans ce décor où s'affirmait une paix sereine, la voix de Dood s'élevait haletante de terreurs concentrées qui, lentement, se libéraient.

— Je ne crois pas que Rudy connaisse encore votre identité. Il ignore certainement que vous êtes chez moi à cette heure. Sous ses airs de brute, Pat est le plus dévoué des serviteurs et le plus habile. Il s'est annexé votre personne dès votre arrivée à Beechwood-Camp et, aux yeux de tous, vous êtes un cousin longuement attendu qui vient renforcer le corps des entraîneurs. Nous avons donc tout loisir pour échanger des confidences.

Puis, sans transition, Archie Dood attaqua :

— Depuis de longs mois, je mène une existenc d'esclave. Ce Rudy est le plus dangereux des forbans. Et je donnerais dix ans de ma vie pour le voir expirer sur la chaise électrique. J'ai eu le malheur, un jour, sans connaître son identité, de me lier à lui pour l'exécution d'une lou-

che affaire. Hier encore, il avait en main des pièces qui me compromettaient et j'ai vécu longtemps, jour et nuit, sous la menace d'un chantage. Ma fille a toujours ignoré les imprudences de son père et Rudy avait beau jeu pour m'imposer son obsédante tyrannie. Pour un bon prix, avec une patience rusée de Peau-Rouge, Pat Nickerton est parvenu à s'emparer de ces papiers que nous avons brûlés ici secrètement. Rudy les croit encore en lieu sûr. Quand il découvrira qu'il a été roulé, sa vengeance sera terrible. Il faut l'avoir avant qu'il ne nous ait. J'ai prévenu Pox qui arrivera demain en avion. J'ai connu avant vous le télégramme anonyme qu'il vous a adressé. Ici, tout le monde déteste Rudy. Mais son camp est imprenable : il domine la clairière et est peuplé de mitrailleuses et de mauvais garçons. J'ai besoin de votre courage et de votre adresse pour aujourd'hui. Et demain, quand Rudy sera hors de cause, j'aurai besoin de vos dollars.

Je constatai que l'effroi du vieux Dood n'avait pas aboli son sens des affaires. Un Américain ne perd jamais de vue l'horizon financier et j'imaginai que les « imprudences » du bonhomme avaient dû lui rapporter d'importants profits. Mais, après tout, je venais en notaire et non en juge d'instruction. Archie Dood continuait d'une voix plus calme :

— D'ailleurs, vous n'y perdrez rien. J'ai monté, en ce moment, avec le concours indésirable de Rudy, une affaire dont le rendement sera formidable. Voulez-vous, quand Rudy sera mort ou enfermé, prendre sa place dans l'association et partager loyalement les bénéfices ? Vous avez les capitaux qui me manquent. Et surtout, votre signature m'est précieuse pour échapper à certaines rigueurs des lois américaines que Rudy n'a pas prévues et qui vont le conduire à sa perte. Je vous donne ma parole, sur la tête de ma fille, que je n'ai en vue qu'une entreprise honorable dont je vais vous confier les détails...

La conversation se prolongea deux longues heures. Au dehors, le calme était parfait. A intervalles réguliers, Pat frappait deux coups discrets à la porte et c'était le signal que tout allait bien. Au petit matin, je signais en bonne et due forme un contrat d'association avec Archie Dood, manager de boxe, je contresignais certains papiers où s'inscrivait un nom et un paraphe qui m'étaient chers et je remplissais, joyeusement, à titre de commandite pour affaire sensationnelle, un chèque de vingt mille dollars.

CHAPITRE XXXV

DOUCHES ÉCOSSAISES

J'avais accepté l'hospitalité de Dood, qui craignait non sans raison que le séjour d'un étranger à Beechwood-Palace n'attirât la curiosité perspicace de Rudy. Je m'éveillai assez tard : pendant mon sommeil, mon hôte avait eu la délicate pensée de faire transporter mes bagages dans ma chambre. Où pouvais-je vivre mieux caché que dans l'insoupçonnable demeure d'Archie Dood ? Ce vieux renard savait que la ruse triomphe toujours de la force. Il voulait « avoir » Dood et, maintenant, j'étais sûr que nous l' « aurions ».

Quand je parus dans la salle à manger pour le breakfast, je fus ravis d'y rencontrer Diana, qui m'accueillit avec une saine camaraderie. Délicieuse dans une veste de daim et des culottes de cheval, elle m'apparut rayonnante d'une joie sans mélange. Jamais, depuis la disparition de James, elle n'avait arboré un pareil sourire. Et

je connus que, pour elle aussi, le visage du monde était changé.

Elle me servit elle-même avec une grâce ailée, puis disparut au moment où son père entrait. Le bonhomme avait le teint reposé d'un paisible bourgeois. Le bonheur, décidément, flottait dans l'air, et nos propos furent d'une franche cordialité. Je soutenais sans effort la conversation banale et mes yeux furetaient, comme un chien en quête, dans tous les coins de la pièce. Et c'est ainsi que, sur le bord de la haute cheminée, je découvris un clip triangulaire en platine et émail orange et rouge, d'un travail très particulier. Par quels détours, cet objet était-il venu échouer dans ce coin perdu au sortir d'une bijouterie de la rue de la Paix ? Je reconnus un des mille colifichets de Muriel.

— Ce clip est à Diana ? demandai-je à Dood.

— Ma fille a la déplorable habitude de semer ses bijoux dans toute la maison, répondit-il d'un ton parfaitement distrait.

— Bien joué, monsieur Dood, s'exclama derrière moi une voix joyeuse.

La porte s'était ouverte dans mon dos et, près de son amie, Muriel me tendait les bras. Discrètement, Dood et Diana s'étaient volatilisés. Mes fureurs conjugales de la veille subirent une pulvérisation instantanée et les épanchements qui suivirent n'ont rien à voir avec ce récit...

Quelques instants plus tard, nous étions tous réunis en conseil de guerre. Des plans stratégiques furent élaborés, dignes d'un chef d'état-major. Dood prépara un scénario d'une subtilité minutieuse qui en disait long sur son caractère. Nous résolûmes d'attendre l'arrivée de Pox pour régler les derniers détails. Puis la conversation se détendit et le ton glissa peu à peu du sévère au plaisant.

— Maître Wilson, interrogeait Muriel, combien de temps cette horrible teinture mettra-t-elle à disparaître? Je vous donne trois jours pour redevenir blond ou je demande le divorce.

— Rassurez-vous, madame Ralf O', j'ai dans mon nécessaire un dissolvant irrésistible. Dès que notre honorable gangster sera ficelé et confié aux bons soins de Pox, ma tête sera plus dorée que les moissons de juillet... Si j'avais pu prévoir que vous m'attendiez ici...

— Les hommes ne savent rien prévoir, coupa ironiquement Muriel, tandis que Diana pouffait en face de moi.

Archie Dood eut un rire bruyant. Je haussai les sourcils et pris mon air le plus vexé.

— Mon cher Ralf, reprit Diana, vous êtes de taille à tenir tête à tous les gangsters du monde et à rendre des points aux détectives les plus avertis. Mais tout votre héroïsme, tout votre flair

ne sont que poussière devant la candeur d'une faible femme...

Je voulus protester. Mais des souvenirs montèrent en moi : j'avais triomphé un jour de M. Carnaval et de ses « loups » féroces, j'avais résolu le mystère des perles sanglantes, mais j'avais été berné par la fragile Manuela et, en fin de compte, Muriel avait conquis, en se jouant, le vainqueur de la *Bête aux sept manteaux*. Je jugeai vain de protester. Je réclamai seulement des explications :

— Vous n'allez pas vous fâcher au moins, chéri, implora Muriel, si nous égratignons un peu votre amour-propre ?

— La vérité, rien que la vérité, toute la vérité ! répliquai-je d'une voix qui s'efforçait d'être assurée.

— Eh bien, je vais vous raconter une belle histoire. Il y avait une fois un paladin qui voulait libérer un captif enlevé par de méchants ravisseurs et le rendre à l'amour d'une fiancée inconsolable...

Je tournai la tête vers Diana qui rougit légèrement. Je me mis à rire de bon cœur :

— C'est palpitant, dis-je à Muriel. Continuez, de grâce...

— Ce paladin des temps modernes partit un jour vers des terres lointaines, abandonnant à sa tristesse solitaire une tendre épouse. Il se

dirigea vers une ville habitée par des étoiles et s'imagina longtemps qu'il avait le don magique de passer partout sans être aperçu...

— Je n'ai jamais beaucoup aimé les contes de fées et je ne suis pas assez intelligent pour comprendre l'allégorie, interrompis-je avec quelque humeur.

— Vous manquez à votre promesse, Ralf, dit tranquillement Diana. Pour éviter à Muriel les foudres maritales, je vais poursuivre le récit et si vous avez envie de vous fâcher, je vous offrirai l'adresse de mon chevalier servant...

— Je boirai donc le calice jusqu'au bout. Mes oreilles vous écoutent. Et quand la petite plaisanterie sera achevée, vous me donnerez des nouvelles de James Astor.

— James Astor se porte à merveille et vous le verrez sans tarder. Mais tout doit venir à son heure. Ecoutez d'abord l'histoire du paladin. Ce paladin qui s'appelle Ralf O', puisqu'il faut lui donner son nom, avait la naïveté de croire que son déguisement lui permettrait de parvenir jusqu'à Rudy sans encombre. Il n'avait pas quitté Oakland qu'il était repéré. A la Rascasse, un homme du gangster, chargé d'une mission qui a mal tourné pour lui, nous avait par téléphone signalé sa présence. Dès lors, mon cher ami, vous n'avez pas fait un pas sans que nous fussions aussitôt prévenus. Nous vous savions

assez décidé et assez habile pour découvrir Beechwood-Camp. Aussi tout était prêt pour vous recevoir. A la vérité, nous vous attendions quelques jours plus tôt...

— Je me suis égaré dans le désert, et une panne sèche...

— Nous savons tout. Quand vous téléphonerez de nouveau à Pox, méfiez-vous de votre ombre. Vous avez vraiment abusé du téléphone depuis votre départ d'Oakland : les cabines les mieux matelassées ont des oreilles. Voilà bien les hommes ! Les femmes sont plus habiles : elles savent user à bon escient et n'abusent jamais. N'est-ce pas, Muriel ?

Muriel sourit finement à cette allusion qui m'échappait. Je dédaignai de mendier un éclaircissement. Diana savourait son triomphe. Dood, goguenard, tétait un énorme cigare. L'atmosphère était détendue et familiale. Je pris une mine de petit garçon repentant et je levai humblement les deux mains en l'air :

— Camarade, dis-je en beau joueur. Vous m'avez magnifiquement roulé. Mon amour-propre vous rend les armes. Je suis confus, battu, mais tout de même bien content d'être ici.

CHAPITRE XXXVI

LA FIN D'UN MYSTÈRE

J'exagérais un peu : ma satisfaction n'était pas complète. Certes, j'étais heureux d'avoir retrouvé Muriel et cette joie aurait pu suffire à mon bonheur. Les explications d'Archie Dood et la franche attitude de Diana me libéraient désormais de toute défiance : Diana n'était point, comme je l'avais romanesquement imaginé, une femme fatale pour mélodrame romantique ; Dood n'était qu'un Américain moyen aussi honnête que peut l'être un businessman du xx^{e} siècle. Je me consolais aisément d'avoir été vaincu par la finesse de Muriel, qui était ma femme et mon élève. Mais bien des détails de l'aventure demeuraient encore obscurs pour moi. J'étais décidé à éclaircir ces mystères avant d'entrer en scène pour le dernier acte qui donnerait à Ralf O' une revanche éclatante.

Nous étions réunis autour d'une table confor-

tablement pourvue. La gaîté présidait au repas et mon appétit se haussait au niveau des circonstances. Dès les premières bouchées, je me répandis en plaintes amères sur les malheurs des temps modernes qui mettent les maris en tutelle et émancipent les épouses. Je pris un ton pathétique pour dépeindre les alarmes que m'avait causées la fugue de Muriel au cours de ma randonnée solitaire. Je réussis à contrefaire la voix grasseyante de Nana au téléphone et à mimer mon désespoir et ma fureur devant ses réponses placides. J'obtins un véritable succès et je connus que, si la destinée l'eût permis, je n'eusse pas fait un mauvais comédien.

— Et tout cela, dis-je enfin à Muriel, ne m'explique pas votre présence à Beechwood-Camp !

Ma femme me regarda d'un air gentiment narquois et s'exclama :

— Rien de plus simple, pourtant. Vous m'aviez dit de ne pas bouger d'Oakland et j'ai gardé quelque temps la résolution de vous obéir. Mais je me suis très vite ennuyée loin de vous et j'ai pensé que j'avais droit, moi aussi, à un peu de distraction. La mélancolie n'est pas bonne dans mon état. Alors, j'ai acheté un cabriolet gris. Vous verrez, il est ravissant.

— Je l'ai vu déjà. N'est-ce pas la Cord qui est dans le garage ? interrompis-je. Au moins deux mille dollars.

— Deux mille cinq cents, chéri. Omphale...

— Omphale ?

— Mais oui, en souvenir de cette héroïne de l'antiquité qui, en compagnie d'Hercule, *filait* si merveilleusement... la laine... et le parfait amour. Une voiture capable de rendre des points à votre Pénélope elle-même (1). J'ai eu tout de suite envie de l'essayer et j'ai poussé jusqu'à Hollywood.

— Et, naturellement, vous avez dîné à la Rascasse : un repaire de gangsters.

— Non, chéri. Je suis arrivée pour le déjeuner. Mais j'ai choisi le côté marseillais. Sur le menu, il y avait un plat dont nous raffolons tous les deux. L'indication était donnée en français : *Cassoulet à la toulousaine*. Je cédai à la tentation et je fis bien car, sans cela, je ne serais pas ici.

— Quand cesserez-vous de parler par énigmes ? Depuis ce matin, j'ai l'impression que je suis enveloppé de mystères ou que je deviens totalement idiot...

— Je vais vous expliquer. Le plat était merveilleusement réussi. Mais je fus tout à fait surprise de constater que ce cassoulet comportait un perfectionnement dont j'étais moi-même l'au-

(1) Voir *La Bête aux Sept Manteaux* (Le Masque).

teur : le jus onctueux était violemment relevé de piments rouges finement hachés. Etait-ce pure coïncidence ? En fouillant mes souvenirs, je me rappelai que j'avais dicté cette recette à ce gros gourmand de James Astor, lors du séjour qu'il fit à Red Manor l'été dernier après notre mariage. Je ne suis pas devenue en vain la femme de Ralf O', détective. Je soupçonnai que j'étais sur une piste et je voulus éclairer mes doutes. J'ai demandé au maître d'hôtel de m'envoyer, après son service, le cuisinier qui avait préparé ce plat inédit. Avec des compliments, des sourires et quelques dollars, ce fut chose facile. Ce cuisinier était un jeune gaillard embarrassé de ses grandes mains et qui rougit quand j'attachai sur lui mon regard le plus candide. Je le félicitai de son habileté culinaire et lui demandai s'il avait travaillé en France. Il me répondit que non. J'insistai pour savoir de qui il tenait sa recette de cassoulet toulousain. Et je sus qu'il l'avait apprise d'un camarade de couleur, naguère engagé comme marmiton dans un camp de boxeurs en pleines Rocheuses, au pied du pic Peakes. Cette révélation fit travailler ma cervelle. J'eus l'intuition que la solution de tous les mystères était là. L'image du camp de boxeurs s'associa naturellement à celle de Rudy et de Dood. Je tentai hardiment la chance. Je téléphonai au Waldorf à New-York et demandai Diana. On me répondit

qu'elle était partie depuis près de trois semaines avec son père et qu'ils s'étaient dirigés vers l'ouest où se trouvait un camp d'entraînement d'Archie Dood. Je demandai alors une carte et je vis que Denver était la ville la plus voisine de la région du pic Peakes. Alors, j'ai tout simplement téléphoné au service de renseignements de Denver pour savoir si un Mr. Archie Dood figurait parmi les abonnés d'un camp de boxeurs situé au pied du pic Peakes. « Vous voulez parler de Beechwood-Camp ? me répondit l'employée. — C'est cela même », bluffai-je. Cinq minutes plus tard, j'avais Diana au bout du fil.

Le génie de ma femme m'émerveillait. Comme sont donc simples les choses les plus compliquées ! Moi, Ralf O', j'avais erré à travers les déserts à la poursuite d'une auto fantôme, j'avais lamentablement alerté Pox et ses services qui avaient dû faire des gorges chaudes sur ma stupidité, j'étais demeuré plus d'une semaine à Denver avec le téléphone au chevet de mon lit et, pas un instant, je n'avais eu la pensée d'alerter les « renseignements » du Central... Muriel achevait son récit :

— Diana m'apprit que vous étiez signalé sur la route du camp et que vous ne tarderiez pas à arriver. Elle m'invita à venir vous rejoindre ici et m'assura que je serais à l'abri d'une rencontre avec Rudy. Par le train, elle envoya son chauf-

feur Freddy à ma rencontre pour me piloter sur les routes inconnues.

— Et, sans vous en douter, par une nuit sans lune, vous avez éveillé du bruit de votre moteur votre malheureux époux, qui faisait, bien malgré lui, du camping en plein désert...

— Ah ! si j'avais pu me douter, je vous aurais cueilli au passage. Diana avait annoncé ici l'arrivée de son amie, Mrs. Wilson, à qui les médecins avaient ordonné l'air des montagnes...

— Et, maintenant, j'espère que vous allez me donner des nouvelles de James Astor et me révéler le mystère du carnet rouge.

Pour toute réponse, Diana ouvrit son sac à main, un de ces énormes sacs à la mode qui ont l'aspect et la contenance d'une petite valise, et en extirpa d'un air de défi le carnet tragique.

— Voilà le corps du délit, dit-elle. C'est un cadeau de James que Rudy m'a galamment transmis avec le code de la sténo secrète, qui nous a permis de le déchiffrer et de nous régaler de petits plats à la française.

Je levai les yeux avec un étonnement interrogatif.

— Le fameux carnet rouge, acheva Muriel, contenait beaucoup moins de notes littéraires ou de formules homicides que de recettes culinaires. Il y avait, sans doute en vue d'un prochain roman, le truc du briquet infernal. Mais vous y

trouverez les procédés les plus variés et les plus rares pour préparer des régals gastronomiques. J'ai copié pour vous les plus sensationnels...

— Mais alors, m'écriai-je, James, qu'est-il devenu ?

Je ne pus avoir la réponse à ma brûlante question. Une auto stoppait devant le chalet. Presque tout de suite on frappait à la porte. Muriel disparut dans la pièce voisine. Je gonflai mon abdomen, écrasai ma carrure, déformai mon nez sous un coin de caoutchouc et Diana alla ouvrir. L'inspecteur Pox entrait, suivi de Pat Nickerton.

CHAPITRE XXXVII

STRATÈGES EN CHAMBRE

Pox s'assura que la porte était bien close et, répondant à peine aux politesses de nos hôtes, dit en pointant son doigt vers mon confortable abdomen :

— C'est bien là Mr. Andrew Wilson, d'Oakland ?

— Vous ne venez pas, gémit comiquement Dood, pour arrêter mon nouvel associé ?

Pox se mit à rire. Puis il me secoua violemment la main :

— Hello ! vous êtes un « Frenchie » étonnant, monsieur Ralf O', conclut-il.

Ce brevet de capacité décerné par un authentique policier d'Amérique fut un baume à mon amour-propre, assez meurtri par les coups d'épingles de ces dames. Je cessai de courber la tête et, plus que jamais, je repris confiance en mon destin. J'étais une victime du guignon : la seconde manche me reviendrait sûrement et j'es-

pérais que, en dépit des règles des sports ordinaires, elle serait assez décisive pour nous dispenser de jouer la belle. Mais Pox déjà s'était détourné de moi et avait mis sous les yeux d'Archie Dood un numéro de l'*Evening Herald* :

— Si cette manchette dit vrai, s'exclama-t-il, vous tombez, Rudy et vous, sous le coup de la loi.

— Rudy, oui. Moi, non, rétorqua le vieux renard, mes précautions sont prises. Naguère, sous la contrainte, j'ai signé avec Rudy un contrat dont je connais les clauses illégales. Mais ce contrat est annulé par un engagement nouveau qu'a signé Mr. Ralf O', citoyen français non soumis aux règlements américains.

— Je saisis fort bien, répliqua Pox avec un sourire.

Et, en vérité, il était sans doute le seul d'entre nous à comprendre. Pour ma part, je continuai à nager en pleine obscurité et je m'y résignai d'un haussement d'épaules, tandis que Muriel, qui avait réapparu discrètement, engageait avec Diana une conversation volubile et imperceptible. Je prêtai une oreille attentive aux discours de Dood et de Pox, persuadé que la lumière jaillirait au moment opportun.

— Où est le contrat Dood-Rudy ? demandait Pox.

— Enfermé dans le coffre de mon camp.

— Allez le chercher...

Dood bondit vers la porte avec la légèreté d'un jeune homme. C'est alors que je pris le journal qui s'étalait sur un fauteuil et je faillis m'effondrer de saisissement. En première page rayonnait une souriante photographie de James Astor, un James Astor inconnu au visage énergique, aux yeux ardents, tondu ras. Je me demandai s'il était toujours « poursuivi pour meurtre » et je vérifiai la date : c'était l'édition new-yorkaise de l'avant-veille. Sous la photo, des titres énormes proclamaient :

UN MATCH SENSATIONNEL
EUROPE CONTRE AMERIQUE
LA « MERVEILLE » ANGLAISE BATTRA-T-ELLE LE CHAMPION NOIR?

Et l'article débutait ainsi :

Par un fait sans précédent dans les annales sportives et sur l'autorisation spéciale de la fédération internationale de boxe. Joe Willis accepte de rencontrer, pour le championnat du monde de toutes catégories, un boxeur inconnu qui s'entraîne dans un coin perdu de l'Ouest et qui ne serait autre que James Astor, le romancier anglais mystérieusement disparu ces temps derniers. C'est le sympathique manager Archie

Dood et son associé Rudy Worstero qui ont découvert cet extraordinaire champion...

Je doutai si le jour était réel et je levai les yeux vers Muriel qui élargissait, dans une joie franche, son délicieux visage.

— Comment, vous n'aviez pas deviné ?

— Je me méfiais un peu, évidemment, parce que je ne suis pas l'imbécile synthétique que vous croyez. Mais vous auriez pu tout de même, d'un mot, lever les derniers voiles. Depuis deux jours, toute l'Amérique sait. Et moi, j'en suis encore à douter. Depuis mon départ de Denver, je n'ai pas lu un journal. Tout est bien, d'ailleurs, puisqu'une main providentielle nous a tous réunis ici...

Je n'osais énoncer une suprême question : pourquoi donc James Astor n'était-il pas au milieu de nous ? Je me réfugiai dans une dédaigneuse discrétion et me livrai à mes pensées. J'avais, en vérité, quelque peine à m'imaginer que ce bon gros James, si pacifique et si douillet, offrait chaque jour son thorax de bœuf aux coups de massue des entraîneurs. Ce délicieux et pachydermique gastronome, qui n'eût pas écrasé une mouche, en train de devenir professionnel ! Décidément, les voyages forment l'âge mûr : plus tard, rentré dans mes foyers, il me suffirait

de dire : « J'étais en Amérique ! » pour qu'on pût me répondre : « Il a tout vu ! »

A l'instant où j'esquissais un sourire un peu narquois, Diana se dressa, agressive :

— Je parie, déclara-t-elle, que vous n'avez pas confiance dans la victoire de James ! C'est un lion magnifique. Vous ne savez donc pas qu'il a mis knock-out à New-York le champion du monde lui-même ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Pox se rapprocha, l'œil clignotant :

— Tiens, tiens ! dit-il. Il y a là-dessous une histoire dont vous me devez le récit depuis longtemps, Miss Diana. Ne croyez-vous pas le moment venu de nous la confier ? Ni Rudy, ni ses tueurs, cette fois, ne viendront vous interrompre. Voulez-vous ?

— Je veux, acquiesça la jeune fille. Vous vous souvenez de cette fameuse soirée où James disparut dans les couloirs du *New-York General Club* ?

— Certes. Ne nous avez-vous pas avoué que James s'était battu pour vous avec une brute inconnue ?

— Exact. Et cette brute, c'était Joe Willis, champion du monde des poids lourds.

— Formidable. Palpitant. Des détails, je vous en supplie ! implorai-je.

— Quand je suis arrivée au vestiaire avec

James, le nègre s'y trouvait déjà, entouré de ses entraîneurs et de ses soigneurs qui le félicitaient bruyamment. En m'apercevant, il se dégagea avec violence et, se précipitant sur moi, m'enleva comme une plume, puis, malgré mes cris, se mit à m'embrasser brutalement. Alors, James apparut, face au champion, et m'évitant de justesse, frappa, avec une irrésistible précision d'un doublé à l'estomac et à la mâchoire, l'horrible individu qui s'aplatit comme un sac sous un knock-out de grand style. Il y eut une minute de silence ahuri. Devant ce long corps noir allongé sur le sol, les hommes se regardaient avec stupeur : l'extraordinaire athlète qui avait abattu Bob Moran en soixante-huit secondes venait d'être descendu, d'un crochet sans phrases, par un spectateur inconnu. Mais Rudy était là, dont veillait la brusque décision. Il imagina sans peine l'énormité du scandale, flaira la possibilité d'un profit futur. Il se mit alors à donner des ordres brefs et lança son personnel sur James qui se défendit comme un beau diable, mais succomba assez vite sous le nombre. Il fut emballé dans des couvertures et emporté vers la porte du fond, en même temps que le nègre encore en sommeil. Dans la bagarre, j'avais été assez vivement bousculée. Avant de sortir, le dernier, Rudy me dit simplement : « Si vous soufflez un mot de tout

ceci, James est un homme mort. » Je connaissais Rudy et savais qu'il ne perd jamais son temps en vaines menaces. J'avais déjà quelque inclination pour James Astor : vous comprenez maintenant les raisons de mon silence.

— Et ensuite qu'est-il advenu de James ? objectai-je. Je suppose qu'on l'a dirigé illico vers Beechwood-Camp. Mais comment diable a-t-on pu le décider à s'entraîner en vue d'un combat de boxe ? A-t-on eu recours à la torture ?

Diana sourit :

— Vous brûlez. On l'a « eu » par la gourmandise. Quand James refusait de travailler, on le nourrissait avec des nouilles à l'eau. Et il a horreur de ces ingrédients. Par contre, s'il démolissait tous ses sparring partners, il avait droit à un repas soigné et substantiel, à un menu choisi parmi les recettes inédites du carnet rouge. Comme James est plein de sagesse, il s'est résigné à gagner son pain de luxe à la sueur de ses poings. Et il est devenu, à ce régime, un magnifique champion.

— Et vous le voyez souvent ?

— Hélas ! soupira la belle Diana. Rudy est intraitable. James ne quittera le camp du gangster que pour le match de Noël. Mais nous nous écrivons.

— Et Rudy ouvre toutes vos lettres !

La jeune fille me jeta un regard oblique et

je courbai le dos sous la menace d'une riposte cinglante, quand Archie Dood fit une opportune rentrée. Sans un mot, il tendit des documents à Pox qui s'y plongea, le front plissé. Puis il se tourna vers moi :

— Votre signature sur un nouveau contrat tire Mr. Dood d'un mauvais pas. Nous ne pouvons rien contre lui désormais. Mais nous tenons Rudy...

Archie Dood se prit à hocher la tête :

— Vous tenez un motif légal pour arrêter Rudy, mais vous ne tenez pas Rudy. Son camp est une forteresse d'où il sort très rarement. Sa bande veille nuit et jour et ils sont pourvus d'un véritable arsenal de guerre.

— J'ai réquisitionné par téléphone à Denver un car de policemen qui campent à un demi-mille de Beechwood-Camp. Nous avons des armes automatiques, des grenades fumigènes, incendiaires et hypnotiques. Nous ferons un siège en règle. Nous y mettrons le temps qu'il faudra mais, mort ou vivant, nous « aurons » Rudy.

— Vous oubliez, dit avec calme Diana, qu'il y a avec eux un otage et un otage de nationalité anglaise. Si vous étiez tenté d'attaquer le camp de Rudy en négligeant ce détail, je téléphone à l'ambassade d'Angleterre : l'Empire britannique défend partout ses nationaux.

Pox resta sans parole. L'objection était de poids.

— Il faut alors, dit-il enfin, trouver un moyen de prendre Rudy dans une nasse. Ne vient-il jamais vous voir, monsieur Dood ?

— Non. Il me convoque.

— Et si on le demande au téléphone ?

— Il envoie un de ses hommes.

La situation semblait sans issue. C'est alors que je pris la parole, posément, en pleine possession de mon sang-froid :

— Nous avons, Dood et moi, étudié la question sous ses angles les plus divers. A la suite de cet échange de vues, j'ai conçu un plan assez hardi, mais dont je puis garantir le succès. Mon cher Pox, vous pouvez convoquer vos auxiliaires. Embusquez-vous autour du garage de Beechwood-Camp. Quelque bruit que vous entendiez, n'apparaissez pas avant le premier coup de feu. Sur votre vie, que personne ne soupçonne votre présence. Dans trente minutes, vous passerez les menottes à Rudy le Rouge.

Et sans écouter Muriel qui s'efforçait de me retenir, je raflai sur un buffet un flacon de whisky et je m'élançai au dehors.

CHAPITRE XXXVIII

DU GROTESQUE AU SUBLIME

Les plans les plus simples sont souvent les plus efficaces. Il n'est que d'y songer. La longue conversation que nous avions tenue Dood et moi, durant près de deux heures, m'avait éclairé sur la psychologie de Rudy Worstero. Cet homme se gardait : contre lui, un coup de force était voué à l'échec. Il fallait agir brusquement par surprise.

A tout hasard, et désormais sans trop d'illusions, j'étais rentré dans la peau d'Andrew Wilson et, à peine dans la rue, mon allure s'était ralentie, ma carrure s'alourdissait et, les mains aux poches, je me dirigeais sans hâte vers le garage où, selon mes desseins, devait s'engager la bataille suprême. J'avais une demi-heure devant moi : il faliait laisser à Pox, dont l'auto venait de démarrer, le temps d'alerter ses hommes et de les amener discrètement sur le champ des opérations. J'étais calme et confiant. Toutes

ces palabres de femmes, de policiers et de boxeurs en retraite m'avaient étourdi et intoxiqué. J'avais besoin d'air pur.

La voiture de l'ennemi public était au garage : j'admirai une fois encore la splendide Cadillac seize cylindres noir et argent qui m'avait conduit à la *Rascasse* de New-York, et à deux doigts de ma perte. Je flattai doucement le capot, comme on caresse une bête racée et m'excusai mentalement devant ce merveilleux engin du sacrilège que j'allais commettre. L'heure passait. Dans dix minutes, Pox serait là avec sa troupe. J'attendis encore un peu. Puis je passai à l'action.

Je sautai dans ma voiture et mis le moteur en route. Puis j'appuyai simultanément sur le klaxon et l'accélérateur, et ce fut un effroyable tintamarre. Le gardien du garage accourut, affolé. Dédaignant son approche, je portai à même la bouche le flacon de whisky à moitié vide et me mis à aspirer le brûlant liquide avec la voracité d'un nouveau-né tétant un biberon longuement désiré. L'homme m'interpella d'un langage énergique :

— Vous n'avez pas fini votre concert. Vous êtes dingo ou saoul ?

— Saoul, moi, hoquetai-je à la manière de Victor Boucher... Sale ramasseur de cambouis ! Tu veux que je te pose mon pied quelque part ?

J'avoue que, pour une fois (ce n'est pas dans

mes habitudes), j'employai un mot bref et technique. Le garagiste me regardait, ahuri. Je poursuivis, la bouche pâteuse :

— Je m'en vais. Combien te dois-je? Réponds vite, vieux bidon, ou je pars sans payer.

— Donnez-moi trois dollars et allez au diable. Si tous les clients étaient comme vous...

— Trois dollars pour cette baraque. C'est du vol qualifié. Gangster ! Prends ça et ôte-toi de là ou je t'écrase.

Je jetai au drôle un dollar qu'il happa à la volée, puis j'embrayai en « première », moteur emballé. La Ford bondit nerveusement. Et ce fut une somptueuse ronde acrobatique. La voiture se conduisait comme un ivrogne de grand style : elle exécutait des marches arrière foudroyantes, des circuits invraisemblables dans un espace restreint, s'arrêtant pile sur des coups de frein brutaux. Le garagiste ouvrait des yeux terrifiés, jouant à quatre coins dans le garage, persuadé qu'il avait affaire à un fou furieux. A huit mètres de moi la Cadillac présentait son flanc verni. Le moteur de la Ford était chaud et ma voiture obéissait comme un coursier fidèle. C'est alors que j'emballai à fond et lâchai l'embrayage. La Ford jaillit en avant. Je me jetai de côté pour éviter à mon estomac le soufflet brutal du volant et j'écrasai l'accélérateur sur le plancher. Dans un fracas de tôles et de vitres, la portière

de la Cadillac fut défoncée. La Ford avait escaladé son aristocratique rivale et demeurait immobilisée à quarante-cinq degrés. Je n'avais pas une égratignure. J'arrêtai le moteur et tournai la tête vers le garagiste tombé en épilepsie :

— Allons, vieux frère, criai-je joyeusement. Ne pleurniche pas. Après tout, ce n'est que de la tôle. Et puis, je ne l'ai pas fait exprès.

— Espèce de soulard, savez-vous à qui appartient la voiture ? gronda le « vieux frère ».

— Un type qui aura sûrement les moyens de s'en offrir une autre. C'est rigolo tout de même. Je ne suis pas assuré et la Ford est à un copain.

— Mais c'est la voiture de Rudy, hurla l'homme.

— Rudy, connais pas. Tant que tu y es, va donc le chercher. On causera. Dis-lui que, s'il veut gueuler, il perdra son temps. Et bien des choses à M^me^ Rudy, si tu l'aperçois.

Le garagiste avait disparu, et je le vis courir vers le camp du gangster. La comédie était terminée. Le rideau se levait sur la tragédie. Je descendis de la Ford en souplesse et me pris à déclamer dans le garage vide :

— A moi, Rudy, deux mots ! Paraissez, racketers, gangsters et kidnappers !

Dans le silence, ma voix résonnait comme dans un théâtre subventionné. Je regardai ma montre : les trente minutes étaient écoulées.

Mon oreille aux aguets perçut de légers craquements, Pox plaçait ses hommes. Tout s'annonçait bien. Dans un court instant, Rudy allait accourir, sous le coup de la colère. Je me préparai à le recevoir. Je pris mon pistolet mitrailleur, dégageai le cran d'arrêt, l'assurai dans la main et j'attendis, le cœur battant. Un bruit de galopade m'aplatit derrière le capot de la Cadillac. Au pas de course, Rudy Worstero en personne surgissait, suivi de deux tueurs.

CHAPITRE XXXIX

LA REVANCHE DE RALF O'

Devant le désastre, Rudy se mit à vociférer :

— Où est donc ce cochon ivre ?

Je décidai de brusquer le dénouement :

— *Hands up !* ordonnai-je en me démasquant, le pistolet braqué sur le groupe.

Les trois compères ne pouvaient se méprendre sur mes intentions. Six bras s'élevèrent. Rudy me fixait avec une fureur interrogative. Il était pris comme un rat, mais me voyant seul, il cherchait à comprendre et attendait la suite avec une inquiète curiosité. La partie était jouée. Je n'avais plus qu'à donner le signal qui ferait sur-

gir la police. Je levai l'arme en l'air et appuyai sur la gâchette. Un déclic sec. Et ce fut tout. Ce pistolet perfectionné, cette merveille mécanique était enrayé.

Mes adversaires comprirent immédiatement la situation. Ils bondirent vers moi. Par bonheur, la Cadillac me protégeait et ralentit leur assaut. Rudy se présenta le premier et, avant qu'il pût user de son revolver, il reçut sur le crâne un coup de crosse magistral qui l'étourdit pour le compte. Je le saisis à la gorge et à la ceinture et le maintins devant moi comme un bouclier. Les autres oseraient-ils tirer ? Toute la question était là. Je les vis se séparer et chercher un angle de tir favorable. Ils craignaient encore que j'eusse un autre pistolet et hésitaient à approcher. Je reculais entre les voitures, traînant Rudy qui commençait à reprendre conscience. J'aurais hésité à miser un dollar sur ma peau. Enfin, un coup de feu claqua. Un choc aigu traversa mon épaule et je m'effondrai auprès de Rudy.

Tout aussitôt une fusillade crépita. Les bandits surpris par derrière, bousculés et ceinturés étaient hors de cause. Rudy ouvrait les yeux et se redressait en grognant. Pox était déjà sur lui, tordait ses poignets et les encerclait de bracelets d'acier. Puis, méthodiquement, il vida les poches du gangster écumant que deux gaillards

athlétiques avaient peine à maintenir. Pox attendit une minute. Puis quand l'ennemi public eut retrouvé l'usage complet de ses sens, il annonça, avec une solennité qui dut figer tous les lubrifiants du garage :

— Rudy Worstero, je vous arrête : 1° Pour avoir contrevenu à la loi sur l'immigration en signant un contrat au nom du citoyen James Astor, sujet étranger recherché par la police et coupable de s'être introduit frauduleusement sur le territoire des Etats-Unis, sans se soumettre aux formalités de la quarantaine ; 2° Pour avoir violé la réglementation des contrats collectifs en employant les services d'un étranger, non muni d'une autorisation de travail sur le territoire des Etats-Unis.

Je comprenais enfin pourquoi Dood avait tenu à engager ma signature au bas d'une formule qui m'instituait commanditaire de l'entreprise Astor-Willis. Ma qualité de Français et la complaisance de Pox me permettraient d'échapper assez facilement aux exigences américaines, et Dood pourrait continuer, sous mon pavillon, l'exercice de ses profitables affaires. Le sympathique gredin était le plus damné roublard que j'eusse rencontré sur mon chemin. Pour un peu, j'aurais couru pour résilier l'engagement, mais Diana était charmante, et mon épaule me faisait atrocement souffrir.

Cependant Rudy serrait les dents et, me fixant d'un air singulier, cherchait à mettre un nom sur mon visage. Puis il eut un sourire méprisant : mon nez avait repris sa forme normale, le coin de caoutchouc s'était libéré dans la lutte, le coussin pneumatique gisait quelque part sous les pneus de la Cadillac et mes cheveux ne suffisaient plus à m'assurer l'incognito. Lui aussi venait de me reconnaître. Et Pox buvait du lait. Il continuait à pérorer avec une jubilation de cabotin :

— Ah ! noble canaille ! Pas moyen de te pincer en flagrant délit. Cette fois, je te tiens. J'ai une preuve écrite : ta signature au bas d'un papier. Cette petite imprudence va te coûter cher. Je vais te coffrer avec tes amis pour complicité. Ce sera un joli procès. Vous écoperez cinq ans au minimum. Et, pendant ces cinq ans, quand la bande sera sous les verrous, les langues se délieront, les témoignages afflueront et nous irons en chœur vous voir tous grimacer sur la chaise électrique. Rudy, fini !

Pox s'arrêta pour reprendre haleine. Rudy se taisait dédaigneusement. Quant à moi, j'étais interloqué de ce flot d'éloquence. Ce policier, dont le laconisme m'avait tant de fois crispé, se révélait un abondant orateur. Et sa prolixité me paraissait inopportune. Personne ne s'occupait de moi. Je m'étais redressé, non sans peine. Mon

bras droit pendait lourdement et du sang filtrait le long de la manche jusqu'à mes doigts. Pox revint sur terre et s'approcha de moi :

— Maître Ralf O', mes compliments. Mais vous êtes blessé. Pas grave, j'espère ?

Dans une grimace, je fis non de la tête. L'enragé détective me broyait amicalement la main gauche.

— Je vous dois la plus belle minute de ma vie.

— Vous me devez aussi une Ford neuve, répondis-je en riant.

— La ville de New-York se cotisera pour vous offrir une Lincoln en or.

— Ne dites pas de bêtises, Pox. Je me contenterai d'un bon acier de série. Emballez votre prise et aidez-moi à rejoindre l'ange de mon foyer.

Un policier, en un tour de main, me gratifiait avec une rudesse professionnelle d'un pansement provisoire et, le bras en écharpe, j'assistai au départ des trois prisonniers. En arrivant à ma hauteur, Rudy s'arrêta et, me regardant dans les yeux, déclara froidement :

— Jamais un Américain n'aurait pu avoir raison de Rudy le Rouge ! Il a fallu mobiliser la vieille Europe et tout son génie. Nous nous reverrons, monsieur Ralf O'.

Je m'inclinai. Pox bouscula rageusement le

gangster, Après tout, j'étais assez fier de ce témoignage spontané de notre adversaire. Il me rehaussait à mes propres yeux et versait l'oubli sur mes déboires et mes maladresses. Prenant une contenance modeste, je dis doucement à Pox :

— Vous voyez ce type ahuri dans le coin à gauche ? C'est le garagiste. Vous pouvez lui donner cent dollars. Il les a bien gagnés

CHAPITRE XL

L'HONNEUR DE L'EMPIRE

Le reste fut jeu d'enfant et mérite à peine d'être conté. La prise du camp fut menée avec un tel brio que tout était terminé avant que mes deux exquises infirmières eussent bandé mes glorieuses blessures. Une balle avait traversé le deltoïde droit sans affecter l'articulation de l'épaule. Muriel et Diana avaient, sans peine, conjuré l'hémorragie, tandis qu'une brève fusillade alertait Beechwood-Camp, bientôt suivie de cris de victoire.

Un instant plus tard, un géant bronzé, vêtu seulement d'une culotte de sport, entrait en bolide dans la pièce et prenait dans ses bras athlétiques la belle Diana qui abandonna lâche-

ment son blessé pour s'écrier sans aucune retenue :

— James ! Oh ! James chéri !

C'était donc James Astor, ce gaillard aux gestes ravisseurs. Sa peau était brûlée de soleil et ses muscles ne gardaient pas une once de graisse ; sa tête tondue avait pris une expression virile et son visage poupin d'autrefois s'était mué en un masque au profil sec, aux arêtes énergiques, le nez était un peu écrasé et les oreilles manifestaient des tendances autonomes. Au total, la métamorphose était splendide et j'admettais maintenant que ce superbe garçon pût prétendre avec quelques chances au titre de champion du monde toutes catégories.

Les effusions passées, James me considérait par-dessus l'épaule de Diana avec une curiosité sympathique. Diana se dégageait en rougissant et me désignait :

— Remerciez votre ami Ralf. Vous lui devez la liberté. Et il a risqué sa vie pour vous.

James étreignit ma main gauche et affirma jovialement :

— Vous êtes horrible, mon cher vieux. Et vous m'expliquerez bien...

— On vous expliquera tout plus tard, répondis-je. Pour le moment, respirons un peu et goûtons dans la paix le retour de l'enfant prodigue...

Archie Dood surgissait, muni d'un peignoir dont il enveloppa son « poulain » avec des soins maternels.

— C'est fini, dit-il. Pox les a tous pincés. Un coup de filet splendide.

— Des détails, des détails, réclamai-je.

— Vous savez, les longues histoires, ce n'est pas mon fort. Tout de même, on les a « possédés » magnifiquement. Les gangsters avaient entendu les coups de feu dans le garage, mais ils avaient pensé que c'était le patron qui réglait son compte au chauffard. Aussi furent-ils ahuris quand Pox se présenta à la porte du blockhaus avec quatre hommes et présenta au chef entraîneur un mandat d'amener au nom de James Astor : « On vous rendra votre homme quand il aura régularisé ses papiers. » Pendant ce temps, les cinq policiers avaient pénétré dans le camp et la libération de James fut l'affaire de quelques minutes. Malheureusement, un escogriffe surgit en hurlant : « On vient d'arrêter Rudy ! » Aussitôt le camp fut en alerte. Astor profita de la bagarre pour prendre le large : les intérêts britanniques étaient hors de cause. D'un coup de sifflet, Pox rallia ses hommes qui, protégés par des masques, inondèrent le camp de grenades de gaz hypnotique capables d'endormir un régiment. Et les compagnons de Rudy ont été tous arrêtés sous l'inculpation de

rébellion à main armée et entrave à une opération de police.

— Voilà un fameux sujet de roman, acheva James Astor, et c'est moi qui l'écrirai.

. . . . . .

Nous respirions enfin. Peu à peu, Beechwood-Camp reprenait sa tranquillité. A la porte de la forteresse, deux policiers veillaient. La nouvelle de l'arrestation de Rudy le Rouge était partout accueillie comme une libération. La situation de Dood était désormais affermie et nous bûmes, le soir, à la gloire de Pox, à l'extinction du gangstérisme, au bonheur de Diana et de James, à la propérité de l'association Archie Dood, Ralf O' and C°. Au dîner que présidaient les fiancés rayonnants, on savoura certain cassoulet à la toulousaine revu et augmenté suivant la recette du carnet rouge. J'avais définitivement renoncé au cône de caoutchouc et au coussin pneumatique et d'énergiques frictions avaient éclairci mes cheveux de fausse ébène. Je reprenais peu à peu ma ligne et ma couleur naturelles. Muriel m'entourait de prévenances tendrement ironiques, et voulait, à toute force, remplacer le coussin abdominal par une ceinture de flanelle, pour m'éviter un refroidissement. Par bonheur, Pox fit diversion en annonçant qu'il avait expédié à la presse un télégramme sensationnel et que les journaux du lendemain feraient de moi,

pendant vingt-quatre heures, l'homme le plus célèbre des Etats-Unis. Le sort me devait bien cette revanche publicitaire. Seul, James, au milieu de sa joie, avait parfois l'air soucieux. Pox plaisantait :

— C'est votre arrestation qui vous préoccupe ? Soyez sans crainte. J'ai téléphoné à l'ambassade : dès l'arrivée de vos papiers, vous serez libre.

— Ce qui m'ennuie, précisa James, c'est que je vais être obligé de chercher un autre manager qui me force à m'entraîner.

Alors, Archie Dood, me désignant :

— Mais le voilà, votre manager, dit-il. Ralf est mon associé et mon commanditaire depuis hier.

James Astor demanda des explications qu'on lui fournit sur l'heure. Et je conclus :

— N'ayez aucune inquiétude pour l'avenir. Je suis marié et je vais bientôt être père de famille. Il faut que je songe à établir ma descendance. Vous êtes une mine d'or que je vais exploiter jusqu'au dernier filon...

Mais mon ami ne se déridait pas. Je crus qu'il prenait mal la plaisanterie et je rectifiai tout de suite :

— Mon cher James, vous savez bien que l'argent ne compte pas dans notre amitié. Vous pouvez renoncer à la boxe sans scrupule et envoyer

au diable tous les contrats. On va verser un dédit à Joe Willis et l'on n'en parlera plus.

A notre surprise, Astor secoua la tête :

— Impossible, dit-il. Il faut, au contraire, que je poursuive mon entraînement plus sévèrement que jamais. Je compte sur vous et sur Diana pour m'y contraindre.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je veux disputer ce match avant mon mariage.

— Je comprends, dis-je en riant. Un million de dollars, c'est une somme. Et vous pensez que Diana sera une épouse de luxe. Les belles fourrures coûtent cher.

Mais notre ami secoua la tête :

— Ces considérations ont leur poids, avoua-t-il. Mais elles sont, à mes yeux, secondaires. La véritable raison, impérieuse comme un devoir, la voici.

Et, du doigt, il soulignait la manchette de l'*Evening Herald*.

LA MERVEILLE ANGLAISE
BATTRA-T-ELLE LE CHAMPION NOIR ?

Dans le silence que troublait, seul, par la fenêtre ouverte, le chant monotone du torrent, la voix de James Astor conclut avec gravité :

— L'honneur de l'Empire est en jeu.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 17.917-3-40.

SERIE EMERAUDE

PIERRE-ANDRÉ FERNIC

LA BELLE AUX SEPT FOURRURES

ROMANS D'ACTION

PIERRE-ANDRÉ FERNIC

LA BELLE AUX SEPT FOURRURES

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

24